

# MARIA MOISÉS

À Tomas Ribeiro

Il s'est passé dix ans depuis que tu es venu ici. C'était hier ; et la pierre sur laquelle j'ai gravé ton nom est noircie comme celle des tombes anciennes. Dix ans de notre vie sont ensevelis dessous. C'est là que gisent les hommes que nous étions alors. Je vois Castilho appuyé à la frise d'une colonne fruste ; je l'entends réciter tes vers dédiés à mes fils... Ah ! C'est vrai... Tu ne les a pas récités parce que tu avais les larmes sur le visage et dans la voix. Qu'allait faire de toi la politique, mon cher ami, le poète de ma patrie et de mon âme ?

São Miguel de Seíde, Novembre 1876

## PREMIÈRE PARTIE

Le petit berger compta les chèvres à la porte de la bergerie ; et, s'apercevant qu'il en manquait une, il se mit à pleurer en ouvrant la bouche comme un four et en gueulant tout ce qu'il savait. C'était nuit noire. Il avait peur de retourner sur la montagne, parce que l'on affirmait que l'âme du défunt *capitão-mor* errait en peine dans l'Agra de Cruz, où l'on avait découvert le cadavre d'un étudiant de Coïmbra, de nombreuses années auparavant. Le peuple avait attribué cette mort au *capitão-mor* de Santo Aleixa de Além-Tâmega, un crime passionnel, et perpétuait la rumeur que l'âme de l'homicide, en chemise blanche et bruissante, infestait ces montagnes. Le meunier des Poldras (du Gué) combattait l'opinion commune, en assurant que le spectre n'était pas une âme, et n'en avait même pas, parce que c'était la jument blanche du vicaire. La majorité, cependant, mit l'accent sur le facteur psychologique, révélant que le meunier était un homme sans mœurs, qu'il avait été soldat dans la Guerre du Roussillon, ne se faisait pas inscrire chaque année sur les registres de l'église, et qu'il ne passait pas pour avoir tué quelques Français.

C'est en 1813, à la mi-août, que le berger pleurait tout recroquevillé dans un coin de la bergerie, et demandait au bon Saint Antoine, à grand renfort de larmes, de lui faire retrouver la chèvre égarée.

João da Laje, son maître, apparut à la porte de la bergerie et beugla :

— Tu en as perdu une, voleur ? Va la chercher, et fais bien attention ; si tu ne la ramènes pas, ne te présente plus devant moi, ou je t'arrache le foie par la bouche.

Et il lui administra deux bons coups de pied en guise d'avance.

Ce João da Laje était un homme aux principes moins mauvais, fondés sur la religion et la patrie ; il avait tué deux Français malades dans des ambulances attardées et croyait que le fantôme était l'âme du *capitão-mor* et pas la jument blanche du vicaire.

Le petit garçon se mit à courir et prit le chemin de la montagne. Ayant à opter entre les maléfices de l'âme en peine et le bout du sabot du maître, il préférait rencontrer le défunt *capitão-mor*. Il récitait quand même tout haut ce qu'il connaissait du catéchisme : les "Péchés mortels" les "Œuvres de Miséricorde", les "Sacraments de notre Sainte Mère l'Église", tout. À la sortie du village, il recula, terrifié. Il avait vu un fantôme blanc qui se détachait dans les ténèbres et s'était accroupi entre les racines d'un châtaignier.

— Oh ! Zé de la Monica, c'est toi ? demanda le supposé fantôme.

— C'est moi, mère Brites, répondit le garçon, haletant dans un soupir. Mon Dieu ! Vous m'avez fait une de ces peurs !

— Où t'en vas-tu à cette heure ? !

— Je vais chercher une chèvre ! Vous l'avez vue ?

— Moi non. Dis donc, ta patronne Zefa est-elle allée chercher une chèvre, elle aussi ?

— En voilà une idée ! Mme Zefinha est malade, ça fait plus d'un mois qu'elle est au lit.

— Je suis au courant ; mais je jurerais que je viens de la voir sauter le portillon de la parcelle près de la rivière ! Si ce n'était pas Zefa, c'était le Démon qui se faisait passer pour elle !

Le garçon se sentit de nouveau paralysé par la peur, et demanda à mi-voix :

— Ça pourrait être l'âme ?

— Du *capitão-mor* ? Ça n'en avait pas l'air ; elle portait une jupe sombre et elle avait un fichu sur la tête.

Sur ces entrefaites, le meunier descendait du côté de la montagne par le ravin sombre avec deux baudets chargés de sacs, et marchait en chantant :

J'ai été serin du roi,  
Je suis sorti de ma cage,  
Je suis le chardonneret  
Des fillettes d'aujourd'hui.

— Qu'est-ce que tu nasilles pour un chardonneret, oh, Luis ! dit en ricanant Brites do Eirô.

— Bonsoir, vieille sorcière, qu'est-ce que vous manigancez par ici ? répondit le vétéran du 2<sup>e</sup> régiment de Porto. N'allez pas effrayer mes ânes, ils n'arrivent plus à bouger, rien qu'à vous regarder. Laissez passer vos parents.

— Je ne suis pas de ta famille, tu m'entends, jacobin ? répliqua la vieille, et elle ajouta, en lui faisant deux figures : Prends ça de ma part, hérétique !

— Oh, père Luis ! demanda le berger, vous avez vu une chèvre à l'Agra da Cruz ?

— Je ne l'ai pas vue, mon garçon, mais je l'ai entendue bêler là-bas vers la rivière. Prends le sentier de l'Estevão et descends le long de la rivière, tu vas la trouver là, vers la Varzea das Poldras ou dans l'Insua (*l'Îlot*).

— C'est qu'il y va... Intervint la mère Brites. Est-ce que c'est une heure pour un petit garçon à se fourrer dans le sentier de l'Estevão ?

— Et alors, qu'est-ce que ça fait ?

— Qu'est-ce que ça fait ? Allez le demander à la Zefa du João da Laje, qui y est restée prise une nuit entière et n'a plus jamais retrouvé la santé.

— Mais oui, mais oui, mère Brites ; vous vous y entendez sur ces façons de se faire prendre, et moi aussi, je sais comment les filles se font prendre dans les sentiers. Tu as peur, mon garçon ?

— Oui, monsieur.

— Attends-moi là, j'arrive.

Et, piquant ses ânes qui broutaient les genêts des fossés, il alla les décharger, remplit d'herbe leurs mangeoires, but au goulot de sa gourde un trait de vin et revint à l'endroit où l'attendait le berger à qui la mère Brites racontait diverses histoires d'âmes en peine.

— Allez, viens petit, dit le meunier. Je connais bien ton maître et je sais que, pour la chèvre, s'il a une demi-chopine dans la panse, il est capable de te casser les bras ; c'est pour ça que je vais t'aider à la chercher. De quoi as-tu peur, mon garçon ? De l'âme du *capitão-mor* ? Ne sois pas stupide. Les bonnes âmes de ceux qui meurent appartiennent à Dieu, elles ne font de mal à personne ; et les mauvaises appartiennent au Diable, qui ne les lâche pas une fois qu'il les tient.

— Je te maudis ! Cet homme s'habille et se chausse en enfer ! murmura la mère Brites, en se levant, indignée, et faisant un signe de croix d'une épaule à l'autre et du haut de la tête au nombril.

— Qu'est-ce que vous marmottez, femme ! Que ce grand garçon soit idiot, passe, il a des excuses ; mais vous, qui avez plus de soixante-dix ans dans la carcasse, vous avez eu le temps de mettre un peu de sens dans cette cafetière. Vous avez déjà vu des âmes, oh créature ?

— Moi, elles ne se mettent pas dans mes jambes, grâce à Dieu ! répondit Brites avec une certaine vanité. Elles savent bien à qui elles ont affaire.

— Elles ne s'attaquent pas à votre corps ? Je veux bien le croire... répartit le vétéran, toujours souriant. Moi, si j'étais une âme en peine, et si je tombais sur vous, je mettrais les jambes à mon cou. Une âme qui se mettrait dans un corps pareil en sortirait pour sûr aussi sale qu'un gros rat qui sortirait d'un tuyau.

— Va-t-en, jacobin, va-t-en ; par la Croix, par le Diable, par la Croix ! dit la mère Brites en guise d'exorcisme, avec les deux doigts formant une croix, et elle rentra chez elle à reculons.

\*

— C'est comme je te dis, mon gars. Laisse donc le peuple dire des âneries. Arrange-toi pour t'éviter un coup de binette de ton maître, et moi, je m'occupe des âmes de l'autre monde.

Le meunier bavardait avec le berger sur le sentier caillouteux de l'Estevão. Malgré les paroles encourageantes du vétéran, le garçon récitait mentalement des passages du catéchisme en traversant les endroits les plus sombres. Les vers luisants brillaient entre les ronciers, et parfois un merle effrayé battait des ailes dans les branchages des haies. Le berger s'accrochait alors machinalement au bras du meunier, qui se moquait de sa couardise.

Au bout du chemin, qui débouchait sur la rivière, il y avait deux portillons, l'un à droite, donnant sur un grand champ de maïs montés en graines avec beaucoup de feuilles, l'autre, à gauche, sur une pâture qui longeait le courant de la Tâmega. De la rivière, émergeait alors pour s'engager dans le

sentier une grande silhouette qui faisait en clapotant de grandes enjambées mesurées. Le gamin émit un "Aïe" rauque, et, en s'accrochant aux bretelles de cuir du meunier, il cria :

— Oh, père Luis, oh, père Luis !...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous ne voyez pas ?

— Je vois, pauvre cornichon, je vois ; c'est l'âme du *capitão-mor* qui est en train de pêcher des goujons avec du plomb... Tu ne vois pas que c'est un homme en chemise ? Ouvre-moi ces yeux, animal !

C'était le fermier du domaine de Santa Eulalia, qui battait avec son filet plombé les anses de la rivière où les goujons se regroupaient volontiers en bancs.

— Oh, c'est toi, Francisco Bragadas ? demanda le meunier.

— Oui.

— As-tu entendu bêler une chèvre par ici ?

— Il y a un moment, elle bêlait là-bas dans les friches de Pimenta ; mais tout de suite après, je l'ai entendue plus bas dans la Insua.

— Ça mord ? Donne-moi donc deux goujons pour mon dîner.

— C'est une mauvaise nuit. Le poisson s'est fourré dans les creux. Il y a quelque chose qui ne va pas par ici... Je m'en retourne chez moi.

— Quelque chose qui ne va pas ? Tu es tombé sur un fantôme dans la rivière ? Fais attention, l'âme du *capitão-mor* traîne dans la montagne ; mais elle est peut-être venue prendre un bain, la nuit est chaude.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, mon gars, répliqua le pêcheur prudent. Là, tout près de l'endroit où tu te trouves, derrière ces saules, j'ai entendu en revenant sur la rive quelque chose qui avait l'air d'une créature en train de pleurer et de gémir.

— Ce doit être une chouette ou un crapaud – répondit le meunier avec une confiance absolue dans les sciences naturelles. Si tu as peur, je viens avec toi ; mais il va falloir partager le poisson que tu rapportes... Elle est là ta chèvre qui bêle ; tu l'entends, mon garçon ?

— Elle est déjà passée de l'autre côté de la rivière, dit l'homme au filet plombé ; elle doit se trouver à côté de l'écluse. Vous avez à faire. Bonne nuit, Luis.

— Que le diable emporte la chèvre ! pesta le meunier. Il va falloir passer le gué. Quelle tuile ! Je préférerais payer la bête à ton maître qu'aller maintenant de l'autre côté de la rivière !

À ce moment-là, ils entendirent des gémissements, qui ne paraissaient pas bien lointains, au bord de la rivière.

Le berger, les mains fermées sur sa bouche, s'accroupit et dit :

— Ah ! Seigneur Jésus !

— Là, il doit y avoir quelque chose ! remarqua le vétéran après avoir posément réfléchi. Il avait raison, l'autre. Ce n'est ni une chouette, ni un crapaud... Ça, c'est sûr !

— Qu'est-ce que c'est alors, père Luis ? demanda le garçon, d'une voix que la peur rendait si rauque qu'il parvenait à peine à parler.

— C'est une femme qui pleure, tu n'entends pas ? Allons voir qui geint, avant toute autre chose.

Le meunier sauta le fossé, toussant d'une façon qui dénotait du courage chez ce brave du Roussillon, mais qui chez d'autres braves qui toussent n'a pas la même signification. Le petit était littéralement sur ses talons.

Il longea les rives de la Tâmega bien au ras du bord ; de temps en temps, il entendait les gémissements, mais ceux-ci lui semblaient de plus en plus lointains à mesure qu'il s'approchait, la voix étant progressivement étouffée par les sanglots. Au bout de la prairie, se dessinait un dense bosquet de peupliers et de saules et la rivière se déversait là dans un creux, pour former une nappe d'eau murmurante dont les pêcheurs, avec leurs filets plombés, ramenaient des goujons au moment du frai. Quand ils y arrivèrent, ils entendirent ces paroles :

— À l'aide, je meurs sans confession !

— Oh ! Madame Zefinha ! dit le garçon. C'est bien vous. Et il la prit à bras-le-corps, pour essayer de la ramener vers lui. Oh, père Luis, aidez-moi, je n'y arrive pas !

— J'arrive, dit le meunier, la hissant à grand peine parce qu'elle avait les mains crispées et les bras bien accrochés au tronc du saule, comme si elle se fût, dans l'angoisse de l'asphyxie, agrippée à lui.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Josefa ? demanda Luis, la prenant dans ses bras pour gravir péniblement le talus qui s'écroulait, cédant sous ses pieds vacillants, détremés par l'eau qui dégoulinait de ses vêtements.

La fille de João da Laje, en se débattant dans les bras du meunier, disait en sanglotant entre chaque mot :

— Ne me ramenez pas chez moi, par les âmes bénies. Laissez-moi m'étendre par terre, et faites venir le curé pour qu'il m'absolve, je suis en train de passer.

— Calme-toi, petite ; pas question que je te laisse ici, tu es toute trempée et tu as le visage brûlant... Tu es tombée dans la rivière, Josefa ? Qu'est-ce que tu es venue faire ici à cette heure de la nuit ?

— Jésus, aidez-moi ! Jésus, au secours ! Jésus, sauvez-moi ! murmurait-elle, perdant haleine et grelottant.

Craignant que la fille convulsée n'expirât entre ses bras, Luis la jeta sur son épaule droite et pressa le pas dans la prairie, en disant au garçon de partir devant prévenir son patron.

Au moment de passer le portillon, tout embarrassé par ce poids et par les vêtements mouillés qui le gênaient, il dut saisir la jupe avec sa main gauche ; et il sentit, du coup, un liquide chaud couler sur le dos de sa main, en dégageant une odeur de sang écœurante. Il pensa qu'elle devait être blessée et lui demanda :

— Tu t'es blessée, Josefa ?

Elle ne répondit pas, et n'esquissa pas le moindre geste. Ses bras pendaient inertes le long des côtes du meunier et sa tête se balançait machinalement suivant les différents mouvements qu'il imprimait à son corps, la calant sur son épaule pour sauter le mur irrégulier. Une fois l'obstacle franchi, il parvint à prendre pied sur le chemin pierreux par lequel il était arrivé, s'assit à bout de souffle sur le ressaut d'un rocher ; et, comme glacé de terreur par le cadavre qui semblait refroidir dans ses bras, il tremblait, en faisant passer de son épaule sur ses genoux la femme, qui était effectivement morte.

Il l'appela, la secoua, invoqua les âmes fautes de recours humains ; et, s'adossant à la pente, il essayait avec une branche de fougère sèche la sueur qui ruisselait de son visage sur sa poitrine.

Quelques minutes plus tard, João da Laje, le curé et d'autres personnes, attirées par la curiosité ou la compassion, descendaient le sentier de

l'Estevão avec des torches de paille allumées. La Brites do Eirô, qui les avait vus passer, se joignit au groupe pour dire qu'elle avait vu, au moment de l'angelus, Josefa sauter dans le champ de la Lagoa et partir du côté de la rivière, son fichu sur la tête.

Tout au bout du chemin, ils rencontrèrent Luis le meunier assis à côté de Josefa qui, à la lumière des torches, semblait vivante parce qu'elle avait les yeux ouverts.

— Qu'est-ce qui t'arrive, petite ? demanda son père.

— Ne lui posez pas de questions, João, elle est entre les mains de Dieu, répondit Luis.

Le curé, après lui avoir tâté les mains et le visage, confirma :

— Elle est couverte de sueur froide. Qu'est-ce qui s'est passé ? ajouta-t-il en se tournant vers João da Laje. Vous devez plus ou moins savoir pourquoi cette bonne enfant est allée se noyer.

— Je ne sais pas, moi, répondit le père avec la même sérénité que si c'était un étranger qui en parlait. Cela fait plus d'un mois et demi qu'elle était malade ; j'ai fait venir l'apothicaire de Friume ; il lui a prescrit je ne sais quel brouillamini de sirops qui ne lui a rien fait. Et puis voilà-t-il pas qu'à l'heure de la sieste je trouve ma Marie en train de pleurer, mais elle ne m'a rien dit. Après, je suis allé arroser un champ de maïs et quand je suis retourné chez moi, le soir, et que j'ai demandé ce que faisait ma femme, j'ai su qu'elle était encore dans la grange. Je suis allé la trouver, et je lui ai demandé ce qu'elle avait, et elle ne m'a pas répondu parce qu'elle était évanouie ; je l'ai ramassée et l'ai couchée sur son lit ; et, maintenant, quand le gamin est arrivé là avec ses nouvelles, j'allais faire venir le barbier de Vendas Novas pour voir s'il pouvait la saigner.

En cette occurrence, tout le monde se retourna vers un des champs par lequel arrivait en courant la mère de la morte, qui appelait sa fille en brailant.

Les torches qu'on levait élargirent la pénombre et rendirent plus dense l'obscurité où l'on voyait grandir la silhouette de cette femme qui avait les mains sur sa tête. La Brites se serrait contre le curé afin de s'appuyer, en cas d'intervention diabolique, sur un pilier de l'Église. Luis méditait sur les révélations du cultivateur et João attendait, tranquille, silencieux et stupide, que sa femme arrivât.

Elle sauta du champ à la glaisière par-dessus la haie de ronces et d'épineux, se précipita sur sa fille, se jeta sur elle pour l'embrasser, la secouer, l'appeler en poussant des cris de folle, avant de perdre connaissance entre les bras rudes de son mari qui essayait de l'arracher à la morte.

\*

Vingt-quatre heures après, le cadavre de Josefa de Santo Aleixo, la jeune fille blonde, descendit dans sa tombe, parce qu'à cause de la puanteur de la putréfaction, il avait fallu renoncer à la coutume de l'exposer pendant quarante-huit heures. Maria da Laje, sa mère, on disait qu'elle virait folle, parce qu'elle ne mangeait, ni buvait, ni pleurait ; et elle s'était enfuie, au cours de la nuit, en direction de la montagne. Le père de la défunte, agacé par les questions indiscrettes que lui adressaient les voisins et les parents sur les raisons qui avaient poussé Josefa à se tuer, s'enferma dans le chai ;

et comme son ardente affliction lui avait donné soif, il est naturel qu'il ait bu.

Le lecteur de la ville s'imagine mal la façon dont se conduisent les pères et les maris dans les campagnes quand il leur meurt des filles ou des femmes. S'ils respectent six heures la diète forcée à laquelle les contraint le foyer éteint, les plus affligés commencent à tomber dans un sentimentalisme de baudets affamés. Jamais je n'ai vu briller une larme sur ces visages. Parfois, des mères laissent en mourant une nichée d'enfants qui pleurent dans un coin de la cuisine. Les veufs regardent les petits de travers et les rembarrent brutalement. La stupidité l'emporte sur la mort. Si la lumière fait défaut, qui éclaire et perce les ténèbres de l'homme barbare, et que s'en mêle cette friponnerie que la civilisation lui a donnée, le cerveau et le cœur forment un bloc pâteux de matière inerte, de substances granuleuses et fibreuses contenues dans des sacs membraneux. Il n'y a rien de plus bestial qu'un homme sans l'âme qui se forme par l'éducation. La femme n'est pas du tout faite ainsi. La maternité l'éclaire et lui donne l'intuitive intelligence de l'amour et des grandes tristesses. celles qui pleurent, ce sont surtout les femmes ; et même dans le dernier tournant qui embourbe de sa fange la spirale de la dégradation, il leur est donné de se racheter par les larmes. Je ne suis pas l'auteur de ces réflexions : elles sont en partie d'un greffier du juge de paix, qui était allé reconforter João da Laje, et, planté à un coin de la pièce, bavardait avec un frère mineur de Pôvoa, qui avait assisté aux répons.

— Vous connaissiez cette fille, Père Bento ? demanda le fonctionnaire au frère mineur.

— Je l'ai vue une fois au pèlerinage de São Bartolomeu, il y a eu un an le 24 août. J'ai pratiqué sur elle un exorcisme à la chapelle du Saint.

— Ah ! Racontez-moi ça... Elle avait le diable au corps ? Remarquez, Père Bento, que les méchants esprits se plantent presque toujours dans les bons corps.

Le tonsuré entrouvrit les lèvres pour un sourire d'une complaisance forcée et ne donna pas d'occasion à cet esprit fort d'ouvrir la valve des sarcasmes, pour lesquels il avait été expulsé d'un couvent "graciano" où il était novice, et aussi parce qu'il savait le français, lisait *Le Citateur* de Pigault Lebrun, et qualifiait de carnage la Révolution Française, cette grande opération de la cataracte sociale. Il tenait les mêmes propos que les socialistes d'aujourd'hui, qui sont en train de couvrir l'oeuf porteur d'une chose pire encore, les socialistes de demain.

— Pour être jolie, elle l'était... admit l'étudiant en Théologie Dogmatique. En hochant lentement la tête, comme qui garde présent à l'esprit un douloureux souvenir, il ajouta :

— Je sais bien, moi, qui a provoqué ce suicide.

— Vous le savez ? Et vous gardez le silence là-dessus...

— Je le garde... et je le garderai, répondit-il discrètement.

— Je sais maintenant qui a provoqué le suicide de Joséfa, rétorqua le greffier.

— Vous le savez ?... Qui était-ce alors ? !

— C'était vous, l'abbé.

— Ne parlez pas de cette façon, même pour rire ! répondit le théologien, l'air mortifié.

— Je plaisante, Père Bento. Je sais qui vous êtes, tout le monde le sait ; mais contez-moi cette histoire, si vous me faites confiance.

— N'oubliez pas que le cadavre est encore chaud sous la terre. Nous en reparlerons un autre jour.

Le frère mineur se leva, voulut prendre congé de João da Laje qui s'était enfermé dans le chai avec sa douleur, et sortit en compagnie du greffier, qui ne le lâcha pas avant de venir à bout de ses scrupules et de lui arracher son secret. Le futur prêtre avait une conception chrétienne du devoir de charité ; mais, vaincu par l'obstination de son ami, il dit ce qu'il savait, insistant sur l'aspect délicat de cette révélation. Voici en quelques mots ce qu'il raconta :

Que lorsque Josefa était allée se faire exorciser à la chapelle de São Bartolomeu, à Cavez, elle n'avait pas l'esprit immonde dans son corps ; et il ajouta entre parenthèses qu'il ne doutait pas de l'existence de démons *succubes* et *incubes*.\*

Et il démontra qu'il y avait des possédés, en invoquant l'autorité de Saint Grégoire, de Saint Athanase, de Saint Hilarion, qui a lutté contre eux métamorphosés en femmes. Le greffier répondait que tous les hommes étaient des Hilarions, et que chacun était son propre démon : il ne citait, cependant aucun auteur digne de crédit, toute son érudition sur cet important sujet consistait en un fragment de la vieille poésie française qui disait ceci :

On se livre à la volupté  
Parce qu'elle flatte et qu'on l'aime ;  
Et, si du Diable on est tenté,  
Il faut dire la vérité :  
Chacun est son diable à soi-même.

Après avoir entendu la traduction du quintil, le frère mineur confondit son adversaire avec du latin ; et, sur la fille de João da Laje, il continua :

— Elle n'était pas possédée ; c'est la passion qui lui faisait perdre le nord. Connaissez-vous, Monsieur Mauricio, le morgado de Cimo de Vila ?

— Si je le connais ! Ce cadet de cavalerie de Chaves qui a commencé par étudier pour se faire moine à Santa Cruz, et s'est engagé quand la mort de son frère l'a laissé à la tête de la maison !... Ce garçon est allé à la cour avec son père... Et c'est lui qui lui a inspiré cette passion.

---

\* La profonde conviction que le corps humain est exposé à des intrusions diaboliques fait partie dans le Minho du bagage des diplômés. Vingt-huit ans après que le frère mineur eut confessé la foi qu'il accordait à l'existence des possédés, vers 1841, dans la paroisse de Ribas, commune de Celorico de Basto, un jeune laboureur présentait au juge de paix – qui était aussi celui des orphelins – une requête dans ce sens : "Que l'âme d'une certaine personne lui était entrée dans le corps, et l'empêchait de dormir, exigeant de lui un sermon et un certain nombre de messes ; et comme lui, qui faisait cette requête, était pauvre, il demandait que cette dépense fût faite aux frais de la caisse des orphelins."

Le juge de paix pesa sérieusement et consciencieusement le bien-fondé de la requête, mais, même après mûre réflexion, il ne voulut pas prendre de décision sans consulter de grands théologiens. Il fit donc citer le curateur des orphelins, lequel lui répondit "qu'il fallait au préalable écouter le conseil de famille". Le conseil, une fois réuni, décida que, si le curateur ne s'y opposait pas, le plus raisonnable semblait d'accorder à l'âme la grâce qu'elle requerrait et de libérer le garçon de ces persécutions. En conséquence, le garçon, le sermon prononcé et les messes dites, se retrouva en parfaite santé (Cf le *Periodico dos Pobres no Porto* de 1842 et la *Revista Universal Lisboense* de la même année, p. 430). M. le Curateur de Celorico rédige probablement aujourd'hui des arrêts au Tribunal de la Cour de Cassation. Si un tel magistrat garde encore dans son esprit les vieilles croyances, chrétiennes jusqu'à un certain point, il ne rendra certainement pas justice comme un Maure.

– C'est lui. On les a vus dans les bois d'aulnes de l'Insua, en face de la Ganja. Vous savez...

– Je connais ce bois. Le prêtre qui fut mon maître de latin l'appelait "l'île des amours" ; c'est là que tous les bons latinistes, mes condisciples, ont lu l'*Art d'aimer* d'Ovide ; il faut croire que le cadet a appliqué les théories du Sulmonien...

– Ne remontons pas si loin, Monsieur Mauricio – corrigea le Frère. Ce qu'on dit, c'est qu'il passait la Tâmega à gué, avec sa canne à pêche et sa musette ; qu'ensuite il se rendait à l'Insua, où Josefa allait le rejoindre.

– Tout ça, c'est innocemment pastoral. Ensuite il jouait Felicio et elle Florisa, comme les bergers de Fernão Alvares do Oriente, et ils alternaient leurs plaintes, accompagnés à l'arrabil... Nous arrivons à la fin de cette histoire : la fille, belle et fragile...

– Doucement, coupa le garçon prudent. N'allons pas inventer des fautes, en nous fondant sur l'enchaînement logique des délits. Il faut tenir compte du tempérament des gens, si nous ne voulons pas méconnaître leur vertu.

– Je ne comprends pas, l'abbé. Vous voulez dire qu'ils s'aimaient honnêtement ? Alors dites-le clairement, je suis prêt à croire tout ce qu'on peut imaginer d'extraordinairement virginal chez un cadet de cavalerie de Chaves.

– Je dis ce que je sais et je présume toujours le meilleur quand je n'ai pas de preuves du pire. Et quand j'en ai, je me tais. Ce que j'affirme, c'est que lorsque le morgado de Cimo de Vila est revenu il y a deux mois pour ses vacances de Coïmbra, où il étudiait les Mathématiques, il a demandé au curé de Santa Marinha de le marier à Josefa de Santo Aleixo. Le curé a refusé et il a prévenu Cristovão de Queiros, le père du cadet. Le seigneur est parti, comme vous le savez, avec son fils pour la capitale, et là, comme le cadet voulait lui échapper, et même refusait de lui obéir, il l'a fait enfermer au *Limoeiro*. Entretemps, Josefa se suicide. Alors, quelle que soit la raison qui a poussé cette femme au désespoir, la charité ne veut voir là qu'un malheur, et la religion pleure une âme condamnée.

– J'ai deviné ce que vous ne savez pas, l'abbé...

– Et que je ne veux pas savoir, acquiesça le frère, avant de se retirer, en faisant avec ses deux mains de grands gestes de dénégation.

\*

En cette époque de scalpel, notre curiosité nous amène au-delà des limites dont le théologien a balisé la sienne. Déterrions le cadavre et portons-le à l'amphithéâtre anatomique.

Josefa n'avait pas été calomniée par le greffier, quand il avait mis en doute son innocence dans les saulaies de l'Insua. Il est un domaine où les méchants s'avèrent presque toujours véridiques, c'est la critique mordante des mœurs. Ils comprennent et flairent les actes les plus secrets de la société, comme si la société était leur œuvre.

Les personnes candides et bonnes sont dans leur vie constamment dupées et mises à l'encan dans cette foire aux péchés de la même façon que Serafim dans l'*Auto* de Gil Vicente. Enlevées dans les sphères du spéculatif, planant au-dessus de ces ambulances où nous gémissons tous, amputés dans nos âmes et dans nos corps, quand elles s'imaginent que la vertu et la sécurité

réside dans l'ignorance des affaires mondaines, le Mercure du poète comique vient leur dire :

Nombreux ceux qui croient connaître  
Les entreprises des Cieux,  
Et que la mort va mourir  
Et ce qui va survenir  
Pour les anges et pour Dieu,  
Et pour le monde et le Diable,  
Ils le savent, ils le professent ;  
N'empêche qu'en fin de compte  
Ils auront un chien aux fesses  
Sans savoir qui est son maître.

Ce que dit ce grand auteur réaliste du XVI<sup>e</sup> est vrai. Ceux qui se sont proposé de réfléchir aux entreprises du Ciel, s'ils ne prennent pas leurs précautions, se font attraper, où qu'ils soient, par le mâtin de l'ironie qui plante sur eux la dent canine du brocard. Ces bons cœurs se trouvent parmi nous, mordus, épouvantés, les doigts dans le nez, et laissent leurs paletots entre les mains impudiques des Zuleikas.

Mauricio, le greffier, était atteint de cette névrose qui augmente le volume de la rétine et lui fait voir des images à travers les corps opaques. Il raisonna avec la logique des corrompus, qui est l'art de penser juste. Celui qui raisonnait mal, c'était le théologien, lequel s'imaginait que le cadet et la blonde de Santo Aleixo, cachés dans les bois de l'Insua, étaient plus innocents que les oiseaux. On ne peut être parfait aujourd'hui sans être un peu idiot. Cette saine ignorance des misères de son prochain, mon cher prêtre Manuel Bernardes l'appelait "ténèbres très éclairées".

\*

Passons maintenant à l'histoire, dès lors que c'est mon lot de harponner avec une plume de fer, dans le fond bourbeux de mon encrier, les phrases de mon temps.

Antonio de Queiros e Meneses était un pêcheur et un chasseur. Il vit sur la montagne la fille du cultivateur de Santo Aleixo. Les crêtes projettent les ombres de l'infini. Le cœur y est si grand que la poitrine ne le peut contenir. Quand l'homme se voit seul en haut d'une falaise, il se donne une taille extraordinaire, il se mesure à une échelle qui va d'un horizon à l'autre. Si l'amour resplendit pour lui comme un éclair qui fulgure sur une vaste cordillère, c'est un amour olympien, titanesque, immense, qui tiré à bout portant sur la modestie et la simplicité d'une jeune montagnarde, nous rappelle Camôens :

Quelle nymphe aura un amour suffisant  
Pour soutenir ainsi les amours d'un géant ?

Il suivait les cours de Rhétorique à Coïmbra pour prendre l'habit de moine noble à São Vicente de Fora. Il avait vingt-deux ans et ressemblait fort peu à un Bernardin. Il était maigre et pâle, de la pâleur de ceux qui aiment suivre

le précepte d'Ovide : *Paleat omnis amans*. Il avait des extases sur les cimes, comme s'il entendait les harmonies des sphères. Il ressentait un grand vide que la rhétorique ne comblait pas. Il voulait l'amour, il ne voulait pas de tropes ; il préférait une femme laide, s'il en est, à la plus claire métaphore de Cicéron ou de Vieira.

C'est dans cet état d'esprit que Josefa da Laje le rencontra, dans les chênaies de sa paroisse. Ils rougirent tous deux. Cette rougeur était la première étincelle de l'incendie. Et puis, au bout de quelques jours, le feu prit d'assaut ce combustible édifice d'innocence, plein de fluides inflammables. La montagne avait des amas de rochers, de bois, des cavernes, poussant aux amours sauvages. Ils étaient entourés par une nature contemporaine de l'homme vêtu de la peau de son confrère en civilisation, le grand ours et le grand cerf. Le côté broussailleux et antique de ce théâtre leur donna les manières des anciens acteurs de la vie animale. Personne pour les voir, personne pour leur lire les grands livres du père Sanches sur le mariage. Oh ! la solitude entre deux amants fait les poètes, mais peut-être trop primitifs, un peu gaéliques, normands, étrangers à tout ce qui relève de la correspondance amoureuse – des Peaux-Rouges dans toute leur rigueur anthropologique, si l'on considère la façon dont se marient d'ordinaire les gens convenables.

Peut-être ; mais ils s'adoraient.

– Tu ne seras pas moine, lui dit à lui son propre cœur.

– Dès que mon père sera mort, dit-il à la fille du laboureur, je me marie avec toi. Je vais m'enrôler, que mon père le veuille ou non. C'est moi le morgado, puisque mon frère aîné est mort.

Pour être heureuse jusqu'aux larmes, elle n'avait pas besoin de telles espérances. Elle préférait l'avoir et l'aimer dans les bois gazouillants, dans les défilés des montagnes, dans la saulaie de l'Insua, dans les alcôves de branchages qu'ils étaient les seuls à connaître avec les rossignols sur les berges de la Tâmega.

C'est là que s'écoulèrent trois mois de l'été et de l'automne 1812. Il partit pour Coïmbra, avec un uniforme de cadet.

Le vieux gentilhomme de Cimo de Vila médita sur ces nouvelles dispositions de son fils. Il soupçonna qu'il était poussé par de secrètes raisons ; pourtant, il ne le contraria pas. Il avait des filles pour préserver la race des Queiros e Meneses ; mais la branche mâle serait pour les générations à venir moins exposée à des controverses de la part des généalogistes.

Dans son enquête, il découvrit que son fils, durant son séjour aux vacances de Noël, avait passé la Tâmega et chassé dans les chênaies de Santo Aleixo. On l'avait vu. C'est que le bois avait perdu ses feuilles ; les peupliers de l'Insua montraient leurs cimes courbées, effleurant le courant impétueux, au pied des falaises, au lieu de duvets herbeux, il y avait des plaques de neige, foulées par les loups. Comme les forêts ne pouvaient plus abriter leurs secrets, ils furent vus au bord de la rivière, à cet endroit précis, dans le sentier de l'Estevão, assis sur ce même rocher auquel Luis le meunier adossa le cadavre de Josefa. Le vieux n'accorda aucune importance à la dénonciation, une fois qu'on lui eut dit qui était la fille.

– Il vaut mieux que cela se passe comme ça plutôt qu'avec nos bonnes, dit ce seigneur raisonnable. C'est un jeune homme et il a besoin de se divertir.

Dans le dernier quart de leur vie, les pères... et même les mères – Seigneur Dieu ! – parlent ainsi. Les fils *ont besoin de se divertir* : qu'ils

fassent entrer le déshonneur n'importe où, mais qu'ils n'entament pas la discipline domestique, qu'ils laissent les servantes tranquilles, qu'ils ne troublent pas le service dans la maison. Avec quel zèle ces matrones révèrent la morale dans la cuisine, dans le saloir et à l'office !

\*

Aux vacances de Pâques, Antonio de Queiros vit pleurer Josefa. Ce n'étaient pas des larmes d'amante blessée, ni de fille brouillée avec ses parents ; c'étaient des larmes de mère. Elle se sentait terriblement honteuse et gênée. Personne ne la soupçonnait ; et quand quelqu'un la regardait en face, elle frissonnait. Sa mère était dure avec les femmes souillées. Elle n'admettait à son service aucune journalière de mauvaise réputation. Elle ne s'agenouillait pas à l'église à côté d'une femme de mauvaise vie. Elle en avait le droit, car elle avait été une fille humble et l'épouse honorable de l'homme à qui on l'avait mariée, José da Laje, qui était bigleux, tordu, velu et ivrogne.

Son père l'aperçut de loin, une après-midi, en train de bavarder dans un ravin avec le nobliau, et lui dit :

— Si ta mère l'apprend, elle te crève la paillasse, petite.

Il ne la battit pas, parce qu'il prenait toujours le contre-pied de sa femme. S'il s'était imaginé que sa femme fermerait les yeux sur les bêtises de la gamine, elle n'y aurait pas coupé.

La fille tremblait donc devant sa mère, et voulait s'enfuir ; mais le cadet, plein de bonnes intentions, lui jura qu'il viendrait l'épouser avant cinq mois. Le médecin disait que le vieux souffrait d'une anasarque et ne vivrait pas plus de trois mois. L'étudiant comptait là-dessus et le disait avec un flegme serein, comme s'il s'agissait de la mort escomptée d'un parent inconnu dont il recueillerait le majorat vacant. Pauvres pères ! Il est vrai que le gentilhomme avait les jambes enflées et promettait de ne pas ennuyer longtemps sa famille.

Une fois passés les cinq mois convenus, Cristovão de Queiros désenfla, au contraire de Josefa da Laje. Un châtiment quelque peu ironique, apparemment ! Quand l'étudiant reçut cette nouvelle avec les compliments du médecin, il partit pour sa province, et comme le Frère l'a déjà dit, il exposa au curé la situation délicate de la jeune fille, et lui demanda de procéder à la cérémonie. Vous savez déjà que le curé dénonça au vieux les intentions du jeune fou, qui envisageait de faire honte à son père, non seulement descendant de Bernardo del Carpio, galicien très illustre, neveu du roi Dom Afonso, le chaste, mais représentant également de Fernão de Queiros, un Castillan venu au Portugal servir le roi Don Fernando de Castille – un transfuge.

Quand il eut entendu tout cela, il fit seller les mules de ses laquais et mettre aux brancards de sa litière son attelage de mulets. Le fils reçut l'ordre d'accompagner son père à la Cour, qui ne se trouvait pas alors dans la capitale. La surprise empêcha toute réaction chez le garçon ; mais le vieux, avec toute l'assurance de sa superbe, si son fils avait réagi, aurait bien été capable d'aller chercher dans sa panoplie – un faisceau d'espadas et de pertuisanes rouillées dans un coin du grenier – un fer de lance pour l'enfoncer dans sa poitrine dégénérée ! C'est ce qu'ont toujours fait les

Queiros, les *bons* bien entendu ; parce qu'il y a au Portugal d'autres Queiros, ne descendant pas de Bernardo del Carpio – lequel tua le roi des Lombards en Italie – et ceux-ci font ce qui leur plaît, parce qu'ils ne figurent pas parmi les bons et qu'ils n'ont pas de diplômes d'assassins depuis le Xe siècle.\*

Dès qu'ils furent arrivés à la capitale, le gentilhomme de province, sans consulter son fils, lui trouva une fiancée, de celles qui possèdent le plus pur sang germanique des Asturies. Concernant les épouses, plus barbare est leur origine, meilleures elles sont. Qui pourra prouver, avec trente-six quartiers, que son aïeul au trentième degré était Celte, Ibère, Hun, Vascon ou Gépide, se paie une ventrée d'orgueil de race ; mais il sera bon qu'il en ait d'autres pour mieux les faire passer. Les Arabes étaient intelligents, civilisés, raffinés ; la moindre goutte de sang musulman soutirée chez une descendante de Pélage ou du Cid en fait un arbre pourri, sa généalogie est gâtée ; car une de ces antiques Urracas, Ortigas ou Celorias aurait pu passer par le harem de l'émir de Cordoue, Al-Horr-Ibn-Abdur-Rahman-Ath-Thakefi, un individu qui fut particulièrement aimé pour son nom d'une très suave mélodie.

L'épouse promise à Antonio de Queiros ne figurait pas dans le registre de ces malheureuses dames de sang-mêlé. C'était une Teles de Meneses, mais des *bons*, issus d'une certaine Dona Ximena, fille de Ordonho II, qui s'enfuit de chez son père avec un chevalier qui l'abandonna dans un bois dont la malheureuse sortit pour se retrouver dans la bourgade actuellement appelée Turgueda, dans le district de Vila Réal, où elle épousa Telo, laboureur du hameau de Meneses.\*\*

---

\* Comme on assiste actuellement au Portugal à une renaissance des études profitables, je recommande à la jeunesse la lecture attentive de tout ce qui a rapport à Bernardo del Carpio, et surtout *La Historia Verdadeira* du susdit dans l' *Idioma Lusitano por Antonio da Silva*, Maître de Grammaire, Lisbonne, 1745, 4°.

\*\* Les généalogistes racontent ainsi l'origine de cette illustre famille : nous donnons ici, tirée du rarissime *Nobiliario* manuscrit de Damião de Gois, une copie des origines étranges et romantiques de la famille Meneses e Teles. "Les Teles e Meneses descendent assurément du roi Don Ordonho II de Léon, par l'infante D. Ximena, laquelle, éprise d'un chevalier de la cour de son père, décida de fuir avec lui ; après avoir pris tous les bijoux et tous les vêtements qu'ils pouvaient, ils accomplirent leur dessein une certaine nuit, lui la prenant en croupe sur son cheval ; et comme ces terres n'étaient pas aussi peuplées que maintenant, et qu'il y avait de grandes forêts, ils s'y enfoncèrent pour fuir ceux qui les recherchaient. Conscient du mal qu'il avait fait à moins que ce ne soit la peur ou la force du destin, sous prétexte de chercher des vivres, le chevalier s'en fut, pour ne plus jamais revenir. La dite infante constata son retard, comprit qu'il s'était enfui, et se mit à marcher en pleurant beaucoup par ces forêts à grand risque et à grand peine, jusqu'à ce qu'elle parvînt, au bout de quelques jours, à un hameau qui s'appelait Meneses (Dans la région de Vila Real, paroisse du Turgueda, district de la chaîne du Marão), où demeurait avec sa femme un cultivateur qui s'appelait Telo, lesquels, effrayés de cet événement imprévu pour ce que ce hameau était situé en une haute montagne, touchés par les larmes de leur hôtesse, et charmés de sa grand'beauté, l'accueillirent dans leur maison, où l'infante enleva ses riches robes, pour se vêtir de bure, et cachant ce qu'elle était, les servit comme une domestique jusqu'à ce que, la femme de ce cultivateur étant morte, celui-ci l'épousât, croyant lui faire ainsi une aumône. Des enfants sont nés de ce mariage. Bien des années après, sa majesté Don Ordonho parcourant son pays, ayant déjà oublié sa fille, se retrouva dans ce hameau, où Telo habitait avec sa fille et où le cultivateur le reçut comme il put. Voyant là son père, l'infante se hâta de faire du brocart de ses vêtements qu'elle avait encore deux habits aux deux fils qu'elle avait de son mari, qui étaient très blonds et très beaux comme elle, et elle prépara aussitôt un ragoût de grosses boulettes, ce qui était le plat que son père prenait d'ordinaire, et elle y mit

— Je t'ai choisi une femme, dit Cristovão. C'est également ta parente par les Meneses. Elle n'est pas l'héritière ; mais son frère morgado est étique et le puiné infirme et inapte au mariage. C'est donc elle qui va hériter du majorat. Il faut que tu viennes aujourd'hui lui rendre visite avec moi.

— Mon père, répondit Antonio avec une respectueuse sérénité, vous pouvez disposer de ma vie ; mais j'ai moi-même déjà disposé de mon cœur. Ou bien je me marierai avec une fille de condition modeste à qui je me suis engagé, ou bien je ne me marierai jamais.

Le vieillard posa sa main crispée sur la garde de l'espadon, souffla un bon moment et dit :

— Je doute que vous soyez mon fils. Je vous interdis de signer sous le nom de Queiros e Meneses. Adoptez le nom d'un de mes laquais.

Antonio leva la tête et répliqua :

— On n'outrage pas ainsi le nom de ma mère.

Le père hésitait entre la colère et la honte. Il tendit le bras et lui montra la porte, en rugissant :

— Attendez mes ordres dans votre chambre.

Le lendemain, un mandat de la régence à l'intendant-général de la police ordonnait l'incarcération du cadet de cavalerie Antonio de Queiros e Meneses au *Limoeiro*.

\*

Josefa attendait, confiante mais anxieuse. Elle ne savait pas écrire, n'avait personne à qui elle pût demander l'aumône d'une lettre. Sa mère l'observait

---

un anneau que son père lui avait donné ; et, cela fait, elle fit servir ce ragoût par ses enfants qui présentèrent avec beaucoup de grâce les plats à la table du roi ; lequel, voyant ce spectacle inattendu, demanda à Telo quelle était cette femme qu'il avait ; celui-ci lui raconta ce qui s'était passé, et comment cette femme était venue là, et le dit roi se leva de table aussitôt, et s'en fut où elle était, elle qui, prosternée à genoux, en larmes, fut reconnue par son père avec beaucoup de pitié et beaucoup de joie, et, amenant avec lui à la cour sa fille, son mari et ses enfants, accorda beaucoup de faveurs à son gendre, et on affirme que de ses deux fils sont issus les Teles e Meneses, qui tirent leur nom du laboureur et du hameau."

Le célèbre chroniqueur du roi Dom Manuel s'arrête là. Si l'ami de Luther et d'Erasmus était aussi véridique historien que généalogiste, il a dû rendre de sérieux comptes à Dieu, après les avoir rendus ici-bas au comte de Castanheira, qui l'a frappé directement et indirectement, à cause de sa bisaïeule Dona Maria Pinheira, de Barcelos. Il faut savoir que ce notable, Telo Martins, originaire des Asturies, et petit-fils au cinquième degré de Dona Fruela II, fut seigneur des Meneses en Navarre, que Dom Afonso VIII lui accorda en échange de Malagan, à l'ère de 1217 (1179e année du Christ). Meneses se trouvait en Navarre, et non à Turguela, au pied du Marão. De ce Telo descend Dom Afonso Teles, qui s'est marié, en secondes noces avec Dona Teresa Sanches, fille illégitime de Dom Sancho I et de D.-ona Maria Pais, la Ribeirinha. C'est de ce bourgeon que s'épanouissent des fleurs comme Leonor Teles. Quant à l'anneau qui entrait dans la composition du ragoût de Don Ordonho II, on le retrouve dans les armes de tous les bons Meneses : Cantanhedes ou Marialvas, Taroucas ou Penalvas, etc. On ne comprend pas que la fable de la fille fugitive du roi d'Asturie soit rejetée comme une farce, et que sur le timbre des armes des Meneses on trouve la silhouette d'une femme, aux cheveux épars avec un écusson d'or et un anneau profilé de vermeil avec un rubis enchâssé. Voici un bon sujet pour les soirées littéraires de l'Académie Royale cet hiver. Et quand bien même ces études n'auraient pas une grande utilité pour l'histoire de notre Patrie, elles ne seraient pas sans profit pour une faune Lusitanienne qui se pique de méthode.

avec attention, mais sans méfiance. Elle lui posait des questions avec le plus grand naturel et supposait, d'après ses réponses, que la jeune fille n'allait pas bien. Le médecin de l'endroit, qui tuait au nom du *Portugal Médico* et du *Mirandela*, lui prescrivait des emplâtres de marjolaine et de joubarbe, bouillies dans un demi-litre d'eau de vie. Au bout de quatre mois, João da Laje, qui tuait le ver tous les jours, et aussi copieusement que s'il avait eu dans l'estomac l'arche contenant toutes les bêtes diluviennes, se plaignit comme un rustaud des saignées pratiquées à son baril. Sa femme regimba ; et, au comble de son indignation, beugla :

— J'aimerais te voir dans l'état où je vois la gamine !

— Il ne manqueraon plus que ça ! rétorqua-t-il. C'est moi qui aimerais te voir crever !

Le médecin poursuivit le traitement jusqu'au cinquième mois ; puis, avec un sourire quelque peu malicieux, il tapota doucement le visage de la malade et lui tint je ne sais quels discours à peu près semblables à ceux qu'une commère, par la bouche de Gil Vicente, avait adressés trois siècles avant à Rubena :

Cette chose est naturelle,  
Et peut arriver souvent  
L'on n'en eût point vu de telles,  
C'eût été péché mortel,  
Et vous seriez la première.

La vie intime est pleine de circonstances ridicules. Nous qui rapportons des événements tristes, si nous n'en relevons pas la partie comique, nous ne viendrions jamais à bout d'une tragédie. Cette malheureuse femme se tenait là, sur les braises de son supplice, avec autour d'elle la vie de brute de ses parents – lui en train de cacher son baril d'eau-de-vie d'arboise, la mère en train de piler sa joubarbe et de prier sincèrement le ciel de la délivrer de son mari au cours d'une de ses fréquentes cuites.

Josefa ne quittait plus le lit, pour éviter qu'on la vît. Elle poussait des cris exprimant une indicible angoisse, se tordait dans des crises de frénésie. Son âme était en proie aux tourments du désespoir ; Antonio de Queiros tardait à venir !

Mais un jour, une femme que ne connaissait pas Maria da Laje, très vieille et arborant un air dévot, lui demanda sur le parvis, à la sortie de la messe, comment allait sa Josefa. La cultivatrice, de mauvaise humeur, dit ce qu'elle savait de la maladie, et lui demanda qui elle était. L'indiscreète répondit qu'elle était d'au-delà de la Tâmega et qu'elle était venue dans cette paroisse à cause d'un rêve qu'elle avait fait. Ce que disant, elle leva les yeux vers le ciel, et les baissa tout de suite après vers le sol avec l'humilité d'une personne indigne des grâces du Très-Haut.

— Et alors, qu'avez-vous rêvé, ma petite mère ? demanda Maria da Laje en s'approchant de la femme, confiante.

— Je vous le dirai chez vous, parce que c'est chez vous que je vais.

Et elle laissa tomber un des grains d'ébène, qui, en s'entrechoquant avec les plus proches de son chapelet, produisit un bruit de castagnettes.

Quand elles entrèrent dans le potager, le cultivateur sortait de sa cave, où il était allé pour la troisième fois tuer le ver, cette hydre de Lerne dont les têtes repoussaient toute la sainte journée dans la panse herculéenne de João da Laje. Voyant la compagne de sa femme, il lui demanda :

— Qui est cette bonne femme, oh, Maria ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu aurais mieux fait d'aller à la messe, au lieu de rester ici à boire, poivrot ! Allez, entrez, ma bonne dame.

— Que Dieu vous garde, Monsieur João, dit l'invitée.

— Est-ce que vous ne seriez pas la Rosaria, la femme de Manuel Tocha, le fermier de M. le *Sargento-Mor* de la Temporâ ? demanda João, les yeux fixés sur elle.

— Oui, Monsieur.

— Par tous les Diables, j'ai eu du mal à vous reconnaître ! Vous avez l'air de venir quêter pour une messe ! Si vous voulez boire un coup, entrez. On dirait que vous avez la fièvre, femme !

— Que Dieu vous donne la santé ; je n'ai pas soif pour l'instant. J'entre ici pour parler d'écheveaux avec votre épouse.

— D'écheveaux ? Alors, débrouillez-vous... dit ironiquement João.

À quoi sa femme rétorqua :

— Va te coucher.

Il ne le prit point mal, puisqu'en effet il alla se coucher, comme il faisait toujours, sur le foin de la grange, où il avait des visions comme n'en ont jamais eu les califes de Damas, étendus sur des coussins de Perse.

Entretiens, la femme de Manuel Tocha apprenait à la mère de Josefa que sa fille était malade à en mourir, si on ne lui venait pas en aide...

— Je lui ai mis des cataplasmes de marjolaine et de jubarbe tous les soirs depuis quatre mois sans m'arrêter, fit Maria da Laje.

— Ça ne lui fait rien, vous pourriez aussi bien les mettre sur le ventre de cette chienne – et elle montrait du doigt une chienne d'arrêt qui hurlait en entendant un pipeau qui résonnait au loin.

— Que le Diable emporte la chienne ! Elle va nous porter malheur ! s'exclama la maîtresse de maison très en colère, en lui balançant une branche sur les pattes.

— Votre fille est ensorcelée, mère Maria , continua l'autre.

— Je l'ai déjà amenée prier São Bartolomeu, répliqua Maria.

— Ce saint guérit les chiens de la teigne, mais il ne conjure pas les sorts, lui rétorqua Rosaria Tocha. Allons voir si nous pouvons encore faire quelque chose.

— Ça lui a donné des ballonnements, fit remarquer la mère de l'ensorcelée.

— Ça ne peut pas se passer autrement, quand le sort est assez fort pour donner une obstruction, expliqua sagement Rosaria.

— Eh bien ça alors ! répondit l'autre, stupéfaite, en croisant les bras. Qui est-ce qui me l'a mise dans cet état ?

— Va-t-en savoir ! Et elle regarda le toit. Allons, amenez-moi auprès d'elle, j'ai besoin de lui poser des questions. J'apporte ici des reliques pour les lui mettre autour du cou.

Et elle montra, pendus à un bout de ficelle usé et suiffeux, entre autres objets cabalistiques, deux figues de jais, deux pinces de cerf-volant, un petit tube de laiton ressemblant à un étui, un autre comme un dé, l'étoile de David ajourée faite de plaques de plomb. Elle disait que les tubes contenaient les os des sept sœurs, des saintes originaires de Basto, de São Cucufate de Braga, de São Pascasio, *bracarense* lui aussi, et de São Rosendo, de Porto, une ville qui n'a pas donné d'autre saint, ni ne promet d'en donner. Et, après avoir exhibé ces reliques, elle ajouta :

— J'ai besoin de rester seule avec la malade, et tant que je serai avec elle, ne venez pas faire de courants d'air, c'est entendu ?

— C'est que je ne comprends rien à ce que vous me dites, brave femme, pour ce qui est des courants d'air, excusez-moi.

— N'ouvrez pas la porte de la chambre où la malade sera avec moi, vous comprenez maintenant ?

— Ah ! Pour ce qui est de ça, vous pouvez être tranquille. Enfermez-vous dans le grenier. Et que Dieu vous accompagne.

Et, conduisant la supposée magicienne à l'étage où était sa fille, elle entra avec elle et dit à Josefa :

— Je t'apporte ici la santé, petite ! Maudit soit celui qui a jeté ce sort sur toi ! Que tous les diables l'emportent...

— Seigneur ! Seigneur ! l'interrompit la magicienne. Allez vite réciter sept *Je vous salue Marie*, et ne parlez pas de Belzébuth. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.

\*

Après s'être enfermée avec Josefa, Rosaria colla son oreille à la serrure pour écouter les pas de l'autre qui descendait ; et, s'approchant de la malade effrayée par cette visite inopinée, elle lui dit avec autant d'aplomb que d'aisance :

— Je viens ici avec un message du jeune maître de Cimo de Vila.

— Où est-ce qu'il est ? s'exclama Josefa dans un transport d'allégresse.

— M. Antonino est en prison à Lisbonne.

— Ah ! Mon Dieu ! En prison !

— Ne braillez pas comme ça, si l'on nous entend, tout tombe à l'eau. Je vous raconte, Josefinha. Il a écrit de Lisbonne au fils de mon patron qui est *sargento-mor* de la Temporâ, pour lui dire que son père l'avait fait mettre aux fers parce qu'il n'avait pas voulu se marier avec une fille de là-bas, et il dit qu'il ne sortira pas de la prison tant qu'il s'entêtera à ne pas se marier. Quel diable d'homme, Dieu me pardonne ! Et puis ce n'est pas tout ; M. Antoninho a écrit à mon jeune patron pour raconter ceci et cela et autre chose encore, et patati et patata, et il lui a écrit alors comme ça pour lui dire que vous êtes dans cet état, Madame Josefinha, et puis tout ça, comme dirait l'autre, que même sur du beau linge il peut y avoir une tache. Et puis alors mon patron est venu me trouver, moi, et il m'a tout raconté par le menu, même qu'il m'a lu la lettre que j'en pleurais comme une Madeleine (et elle essuyait son visage à son tablier). Ma fille, les femmes sont nées pour souffrir. Ne pleurez pas, ma pauvre, que je vais vous dire où je veux en venir, et ça va vous faire bicher. Mon patron m'a fait venir, il m'a lu la lettre, et m'a dit de venir vous parler, coûte que coûte, et de vous dire de vous enfuir dès que possible de chez vous et d'aller au domaine de l'Enxertado, qui est à M. Antoninho, et que là, vous seriez accueillie par l'intendant jusqu'à ce qu'il revienne de Lisbonne. Voilà, c'est tout.

— C'est d'accord, s'exclama Josefa avec enthousiasme et profondément ébranlée. Je m'enfuirai demain, parce que j'ai peur que ma mère me tue si elle se doute de quelque chose. Le malheur, c'est que je ne connais pas le chemin pour aller à l'Enxertado.

— Vous n'avez pas besoin de savoir...

Et elle lui expliqua le chemin qu'elle devait suivre après avoir passé le gué de la Tâmega ; mais, pour qu'elle ne se trompe pas, elle lui dit qu'elle enverrait le gardeur de chèvres l'attendre au croisement du Mato, à côté de la niche pour les âmes du Purgatoire, qu'elle ne devait pas dire au garçon qui elle était, mais juste : "Allons-y."

Rosaria s'encapuchonna dans son fichu, enroula son chapelet autour de son poignet gauche, et descendit les escaliers. Maria da Laje apparut à la porte de la cuisine, la bouche ouverte et pleine de questions.

— Et alors ?

— C'est ce que je vous disais, ma fille, répondit Rosaria. C'est vraiment un sort : mais on peut y remédier. Allez la voir. Ce n'est plus la même ; elle n'a plus la même tête, et elle a la peau du visage qu'on dirait une rose, que Dieu la bénisse.

— C'est qu'elle a la santé et qu'elle se porte comme il n'y en pas beaucoup ; et pour ce qui est de la vertu ? Il n'y en a pas deux comme elle, pas même chez les mieux fardées ! Les autres par ici dans la paroisse, elles ont toutes des garçons qui les courtisent, et certaines... Dieu sait ce qu'elles font. Veux-tu bien te taire ! (et tendant ses lèvres, elle tapait dessus). Ma Josefa n'a jamais fait de telles bêtises. Les d'Agunchos lui ont couru après, et aussi les fils du *capitão-mor*, Dieu l'ait en sa sainte garde, car il paraît à ce qu'on dit que c'est une âme en peine qui erre dans l'Agra, vous avez dû en entendre parler...

— Bien sûr, que Dieu le délivre !

— C'est comme je vous dis, et la petite a eu de bons projets de mariage, mais là, pour la tirer de ses dévotions, d'aller faire sa lessive à la rivière et de garder les brebis, plutôt mourir. Si vous voulez mon avis, ces sorts, c'est à cause de la jalousie de ces dévergondées qui n'arrivaient pas à digérer la vertu de ma Josefa. Ce doit être cette catin de Rosa da Fonte et cette garce de Bernarda du Manel Zé ! Veux-tu bien te taire ! Enfin, vous n'allez pas maintenant me refuser de manger un morceau de jambon pour accompagner une petite goutte de vieux marc.

— Que Dieu le mette à votre crédit, Madame Maria ; je jeûne pour gagner mon salut. Allez, je m'en vais, c'est l'heure. Au revoir, si vous avez encore besoin de moi, vous n'avez qu'à me le faire savoir.

Maria gravit les escaliers et trouva sa fille assise sur son lit en train de démêler ses cheveux blonds et épais avec de grands gestes et en jetant en arrière ses nattes comme le ferait une amante allègre qui se peigne pour voir son fiancé bien aimé.

— A la bonne heure ! s'exclama la petite vieille toute souriante. C'est le bon Santo Antonio qui a mené ici cette sainte femme ! Tu vas enfin être remise sur pieds, ma fille ? Ça va faire demain cinq semaines que tu ne décolles pas du nid ! Tu veux manger ? Je vais te chercher un bol de bouillon, une tranche de jambon, et un pichet de vin. Bois-le, petite, et que le diable emporte les envieuses qui t'ont jeté ce sort. Elles vont s'en mordre les doigts ! Sais-tu qui c'était ?

— Qui était quoi, ma mère ?

— Qui t'a jeté ce sort ? Ça n'a pu être que la Bernarda du Manel Zé, qui est venue te demander un jour – tu te rappelles ? – ton caraco jaune avec des boutons bleus. C'était pour jeter un sort à ton caraco.

— Quelle idée ! La pauvre fille ! Elle est si gentille ! s'écria Josefa.

— Alors qui c'est ? reprit sa mère avec aigreur, qui c'est ?

— Qu'est-ce que j'en sais, ma mère ! Qui c'est qui a fait quoi ?  
— La femme qui était avec toi ne t'a pas dit que ton mal était un sort ?  
Josefa, se reprenant, répondit en balbutiant :

— Ah ! oui, c'est ce qu'elle a dit, mais...

— Mais quoi ? Ce ne peut être que cette poitrinaire qui ne veut pas qu'il y en ait une autre de plus jolie qu'elle dans la paroisse. Tu te lèves ou non ?

Josefa, le peigne dans sa main droite qu'elle laissait tomber inerte, et la tête appuyée à sa main gauche, se sentait comme fatiguée, à bout de souffle, et abattue comme si cette grande flambée de bonheur n'eût été que la lueur d'un feu d'étoiles qui ne fait pas d'étincelles. C'est qu'à ce moment précis elle avait ressenti une douleur physique, inconnue, pas très forte, mais accompagnée d'un frisson. En la voyant changer de couleur, sa mère attribua cette défaillance à la faiblesse, et partit en courant pour lui rapporter un bol rempli à ras bord d'un bouillon fumant dans une forêt de choux farcis de haricots rouges. Quand elle entra dans la chambre, elle vit sa fille hors du lit, en train d'enfiler ses jupes avec une agitation fébrile et d'appeler Jésus, en serrant les dents.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'exclama la mère.

— Je me sens mal, très mal ! Jésus, aidez-moi ! disait Josefa entre deux gémissements, en s'asseyant, en se relevant, esquissant le geste de s'agenouiller devant sa mère en levant les mains.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? braillait la mère, en suivant épouvantée ses mimiques frénétiques. Tu as mal quelque part ?

— J'ai très mal... Vraiment très mal...

Et, comme elle portait ses mains à ses hanches sous la poussée d'une violente douleur, la mère s'arrêta comme stupéfaite, pour la regarder. A cet instant, son âme fut illuminée d'un éclair infernal. Ces cris et ces contorsions lui rappelèrent qu'elle avait été mère ; elle vit, comme jamais elle ne les avait vus, les signes extérieurs du crime qu'elle n'avait pas imaginé en rêve ; les attitudes suppliantes de sa fille dénonçaient le crime.

Les traits de Maria da Laje furent brusquement déformés d'une façon affreuse, quand, les mains s'enfonçant sur ses tempes, elle se dirigea vers sa fille, en bramant :

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu fait, maudite ?

Josefa s'agenouilla, son visage baigné de larmes dans ses mains, et murmura :

— Laissez-moi pleurer, ma mère, quand il fera nuit, je m'en irai.

— Tu vas t'en aller, mauvaise ? Et pour aller où ? J'aimerais mieux te voir morte avant la nuit ! Où est-ce que tu veux aller ? Qui t'a mise dans cet état ? Vas-tu me répondre, femme perdue ? Et ne te mets pas à crier assez fort pour qu'on t'entende, ou je t'assomme avec un manche de bêche ! Toi alors ! Toi alors !... Ah, j'en deviens folle ! Ah, j'en deviens folle !

Et, les mains sur la tête, elle dévala les escaliers pour disparaître dans la grange, en poussant des cris, la tête enfoncée dans la paille pour les étouffer.

Entretemps, João da Laje, entrant dans la cuisine pour dîner, et ne voyant personne, alla frapper à la porte de sa fille :

— Où est ta mère ? demanda-t-il en restant dehors parce que la porte était fermée à clé.

— Elle n'est pas ici, mon père.

— On ne mange pas aujourd'hui ? Je m'en vais aller voir ce qu'il y a dans la marmite ; quand elle arrivera, dis-lui que je me suis débrouillé.

Après avoir en effet extrait du pot un morceau de lard avec lequel il se fit un énorme sandwich gras en le calant entre deux tranches de pain de maïs, il descendit à la cave, s'assit à côté du tonneau et murmura : "Courage, João, ta mère n'en fera pas d'autre."

Cet homme avait en lui des éclairs du génie de Diogène, un peu de l'esprit d'Épicure, et le reste, c'était de l'esprit de vin. Il a vécu ainsi de longues années, en allant de mal en pis, avant de mourir à quatre-vingts ans, couvert de mousse comme on dit là-bas, pour désigner la lie qui lui pourrissait la carcasse de l'intérieur. Avec un cœur plus sensible et un estomac plus frugal, il serait mort à la fleur de l'âge.

\*

Maria da Laje venait sûrement d'essuyer un de ces coups de poignard qui déchire les fibres profondes dans la poitrine des honnêtes mères. Elle était d'une constitution dure, elle vouait un culte sauvage à l'honneur, avait une conception barbare des devoirs de la femme et elle estimait avoir le droit de dénigrer toutes les faibles, sans distinguer les malheureuses. Sa haine contre les mères tolérant les bêtises de leurs filles était profonde, résolue, et implacable. Elle ne retenait de la charité chrétienne que le principe de l'aumône. Son confesseur ne lui avait pas appris d'autre interprétation de la troisième vertu théologale. Elle ne pardonnait pas les aveuglements de l'amour parce qu'elle n'avait jamais aimé. Quand elle imaginait que sa fille pourrait sortir une fois du droit chemin, elle sentait dans ses mains les crispations nerveuses de qui serre un cou. Comme elle était mauvaise langue et très mordante sur les faiblesses d'autrui, elle imposait tacitement à sa fille le devoir de la soutenir dans son orgueil inexorable. Je ne sais ce que donnerait sur cette femme une légère couche de vernis social. Il n'y a pas si longtemps, les gazettes parlaient d'une illustre dame parisienne qui a tué de sang-froid sa petite-fille qui avait souillé sa race par ses amours abjectes. En des époques ténébreuses, les couvents portugais étaient le dragon à la gueule grande ouverte pour cette espèce de victimes que les pères leur jetaient ; si la cellule claustrale ne les bâillonnait pas, il y avait le carcan, le grabat et la mort ; puis la sépulture ; mais le blason restait propre. Si l'on voit quelque invraisemblance dans la cruauté des mères semblables à Maria da Laje, elle se trouve là : rares sont celles qui peuvent lire à leurs filles le livre de leur vie honnête.

A la tombée de ce jour d'août, la mère de Josefa, comme son mari le raconta au vicaire dans le sentier du Estevão, fut portée sur son lit ; et, c'est à ce moment qu'il entendit dire que le berger avait perdu une bête, il laissa alors sa femme se débattre sur sa couche pour aller prendre le gamin à partie, en lui réclamant la chèvre ou sa vie.

En même temps, Josefa offrait un de ces innombrables exemples de l'énergie prodigieuse d'une mère, quand la solitude et le désarroi l'obligent à se débrouiller seule. Personne n'entendit ses derniers cris, ni les premiers vagissements de l'enfant. Qui lira dans un traité d'obstétrique les règles, les conseils, et les soins que la science a prévus autour d'une parturiente et saura l'inutilité de l'art et des préceptes, quand l'infortune et le hasard privent la mère de tout recours, la mettant alors sur le même pied que les

espèces privées de raison, pourra se convaincre que la femme de l'ère quaternaire (je remonte aussi loin parce que l'on trouve dans la Bible les noms des accoucheuses Séfora et Fua) n'avait pas besoin de plus d'assistance que la louve des cavernes. Et il constatera également que les prétentions et les excès de cet art l'ont affaiblie et gâtée, en lui ôtant toute confiance en elle-même, la conscience de sa propre force et en empêchant d'une certaine façon l'action directe de la nature.

Quand elle descendait doucement l'escalier menant à sa chambre, en s'appuyant au mur, Josefa portait sous son bras un berceau où était son fils ; c'était le berceau même où sa mère l'avait élevée, une bannette tressée dans un osier si serré et si solide, avec un fond en lattes de bois si imperméable, qu'elle aurait pu servir à écoper sans que l'eau suintât. Un jupon de bayette plié en deux enveloppait l'enfant, couché sur un vieux matelas de sciure.

La mère était robuste ; elle se sentait épuisée, mais comptait sur elle-même, à condition de pouvoir se sustenter. Il n'y avait personne dans la cuisine quand elle la traversa pour gagner le potager. Elle regarda le foyer pour voir si elle trouverait un peu de bouillon. Elle ne le voulait pas pour elle ; c'était afin d'en faire du lait pour sa fille. Elle posa le berceau sur l'escabeau ; elle allait lever le couvercle du pot ; mais à cet instant, elle entendit les hurlements de sa mère, dont le lit était dans le grenier, au même niveau que la cuisine. Elle frémit, en s'imaginant qu'elle allait être prise sur le fait, saisit l'enfant et s'enfuit, en enveloppant sa tête d'un fichu bleu, et en serrant le berceau contre sa poitrine.

Son but, c'était le refuge que le père de sa fille lui avait indiqué. Au-delà de la Tâmega, juste au bord de la rivière, elle demanderait qu'on l'aidât à parcourir la grande lieue de mauvais chemins qui la séparait du domaine de l'Enxertado. Elle pensa à José de la Monica, le petit berger qui lui était très attaché ; mais, en traversant le potager, elle entendit la voix de son père en train de pester contre le garçon, qui avait perdu la chèvre. La Brites do Eirô la reconnut au moment où elle sautait dans le champ de la Lagoa ; le pêcheur avec son filet à plombs l'entendit pleurer dans la sente de l'Estevão, tandis qu'elle allaitait l'enfant, et il lui semblait que sa fille, faute de trouver du lait, était devenue toute raide dans ses bras comme si elle était morte. Elle était de nouveau tenaillée de douleurs et se sentait mal en point, défaillante et sans forces pour franchir le gué, qui ne se trouvait pas tout près. Il lui fallait traverser la prairie que le meunier et le berger avaient parcourue un quart d'heure après. Quand elle entendit des voix, au loin, en haut de la ravine, elle se leva en titubant, sauta le fossé, en invoquant le secours des âmes bénies. C'était Luis le meunier qui descendait avec le garçon. En voyant les pierres du gué, blanches, polies et glissantes, elle eut le vertige et se dit : "Je vais mourir." Elle posa le berceau sur sa tête, frotta ses yeux brouillés par la panique, et attendit que les battements de son cœur se calmassent. Puis elle fit un signe de croix, franchit d'un pied ferme les quatre premières pierres, mais au delà, elle marchait à l'aveuglette ; les eaux lui paraissaient gonflées et noires. Elle voulut s'asseoir sur une des pierres ; et dans la précipitation avec laquelle elle le fit pour ne pas tomber, elle glissa dans la rivière. L'eau était peu profonde et la chute sans danger ; mais le berceau tomba et fut pris dans le courant qui était assez fort pour le faire dériver. Elle tendit le bras sans parvenir à l'atteindre. Elle se jeta alors dans la rivière ; mais les grands peupliers de la berge cachaient la pâle clarté des

étoiles, et leur ombre couvrit le berceau. Du coup, le malheureuse perdit la tête et coupa vers la berge, où se trouvait un banc de sable qu'elle prit pour le berceau. Elle tomba en y arrivant, s'accrocha dans sa chute aux jeunes branches du saule où le berger et Luis le meunier la trouvèrent moribonde.

Vous connaissez la suite, depuis le moment où elle expira dans les bras du vétérinaire jusqu'à celui où le greffier du juge local nous montra comment on dissèque un tel cadavre. Vous avez vu que Maria da Laje, s'en allant toute seule au cœur de cette nuit noire, quand elle entendit dire que sa fille s'était noyée, se comporta comme une mère dans cette tardive explosion d'angoisse et d'amour. Le remords eut plus d'effet sur elle que la sauvagerie de sa vertu ; mais elle vécut encore six ans avec des accès de folie et mourut chez ses frères à Santa Maria de Covas de Barroso : elle ne voulait plus voir son mari depuis qu'elle l'avait entendu dire : "La fille me manque parce que je n'ai personne pour tenir la maison."

\*

Antonio de Queiros apprit au *Limoeiro*, par une lettre de son ami de Temporâ, que Josefa de Santo Aleixo s'était suicidée le jour même où il était arrivé à lui faire parvenir ses instructions pour sa fuite. Son informateur, surpris par l'événement, attribuait à une subite crise de démence la résolution de cette malheureuse, qui, le matin même de ce jour-là, s'était montrée vraiment heureuse à la perspective de se réfugier au domaine de l'Enxertado.

Le vicaire de Santa Marinha apprit également à Cristovão de Queiros le suicide de la jeune fille. Le gentilhomme se concerta avec la régence et l'intendant-général de Police fit délivrer un ordre de libération pour le cadet de cavalerie.

— Repartons pour la province, si vous ne voulez pas vous marier, dit Cristovão à son fils

— Je ne me marie pas et je ne pars pas pour la province, mon père, répondit Antonio de Queiros.

— Vous allez retourner au *Limoeiro*.

— J'y retourne de ce pas tant que j'y ai mon bagage.

— Où voulez-vous aller ?

— À Rio de Janeiro ; j'y mènerai une existence de soldat.

— Vous savez que vous êtes l'héritier de mes biens ?

— Disposez-en, Monsieur, si vous le voulez et si vous le pouvez ; je me serais contenté pour ma part du bonheur, de la jeunesse et de la joie que vous avez tués en moi.

— À qui croyez-vous parler ? lui lança le gentilhomme dont Bernardo de Carpio éperonnait les hanches, fort de ses droits d'aïeul. Ses yeux étincelaient, comme ceux de son ancêtre quand il tua le roi des Lombards en Italie.

— À qui croyez-vous parler ? reprit le vieillard furieux.

— À vous, Monsieur, à un homme que je crains sincèrement, parce qu'il tient ma liberté et le *Limoeiro* entre ses mains.

— Vous n'êtes pas mon fils ! Partez pour le Brésil, partez pour où vous voudrez. Votre mère avait une dot de cinq mille cruzados. Elle au moins, je sais que vous êtes son fils. Vous allez les recevoir aujourd'hui, et partir demain.

## SECONDE PARTIE

Après avoir pris congé du meunier, Francisco Bragadas, le timoré pêcheur, tout plein de pressentiments inquiétants, avait rangé son filet et longé la rivière sur à peu près trente mètres en aval, quand il entendit, dans un coin sombre ou une petite crique formée par le courant, les pleurs étouffés d'un enfant. D'abord, il fut glacé de peur ; mais il prit le temps de se ressaisir. À pas de loup, il s'approcha de l'endroit sombre d'où émanait le bruit incessant de ces âpres sanglots. Père de nombreux tout-petits, il ne pouvait confondre les vagissements d'un bébé avec les glapissements de sorcières édentées, lesquelles, suivant la règle, ont accoutumé de glousser quand elles lavent leurs indécentes carcasses dans les eaux claires des rivières.

Il tendit la main, et toucha le visage tiède de l'enfant. Le berceau était coincé dans les branchages d'un saule courbé sous le poids d'un filet ou d'un carrelet, comme on dit là-bas, qu'on y avait attaché, et qui allait jusqu'aux berges de l'Insua – un bosquet de peupliers qu'on appelait ainsi. Les flotteurs secoués par le courant heurtaient les flancs du berceau. Francisco Bragadas s'exclama, en soulevant la bannette :

— Oh ! Pauvre petit ! On t'a jeté dans la rivière ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas voir ? Et, lui tâtant le corps sous le jupon, il dit tout étonné : Et il n'est même pas mouillé ! C'est un miracle !

Comme le filet à plomb lui pesait, il le cacha dans un creux de fossé et se précipita en courant chez lui, le berceau sous le bras.

La femme de Francisco, assise à la porte de la cuisine, berçait une de ses filles du pied, tandis qu'elle allaitait la plus petite.

— En voici un de plus, ma bonne ! dit-il, quand il l'aperçut.

— Un quoi ?

— Un enfant que j'ai pêché dans la rivière.

— Tu es fou, Francisco ?

— Le voici, tel que je l'ai trouvé empêtré dans un aulne, avec son berceau et tout. Un vrai malheur, Isabel !

La femme se signait ; elle alla chercher la lampe, s'assura que c'était un enfant vivant, joignit les mains, leva au ciel un regard douloureux et s'exclama :

— C'est la fin du monde.

— Donne-lui le sein en attendant, sinon c'est la fin du monde pour lui. Je te le laisse, je vais raconter la chose aux maîtres.

— Eh ! s'exclama-t-elle en examinant l'enfant. C'est une fille, le cordon n'a pas encore été coupé.

Elle voulait dire que le cordon ombilical n'était pas noué. Isabel possédait la science pratique d'une mère de onze enfants, tous nés sans autre secours que celui de son homme et de son courage serein dans une telle épreuve. Elle se confessait la veille, communiait le matin et ensuite, avec la plus grande tranquillité de l'âme et une belle résignation à la douleur, elle tuait une poule et disait à son mari :

— Allons-y, Francisco.

Ensuite, elle s'occupait de l'enfant, le lavait elle-même, refusait de l'empaqueter dans ses langes ; elle ne voulait pas entraver ses bras, ni gêner sa respiration. Elle était comme les femmes d'Israël, dont les accoucheuses disaient au Pharaon : "Les femmes des Hébreux ne sont pas comme celles des Égyptiens, parce qu'elles peuvent se délivrer toutes seules, et qu'elles accouchent avant que nous arrivions" (*Exode*, I-19). Et, au bout de deux jours, elle renvoyait son homme aux champs, et retournait à son travail dans la cuisine, à ses cochons, à son pain, le teint si rose qu'on eût dit une fiancée la veille de son mariage.

Le fermier traversa un potager et un verger au bout duquel se trouvait une noble demeure, où les maîtres de Santa Eulalia avaient l'habitude de passer l'été pour se baigner dans la Tâmega.

Cette famille était d'Arco de Baulhe, maison noble et ancienne. Deux dames d'un autre temps et leur frère, juge retraité, homme érudit dans l'histoire de son pays, sachant par cœur la *Monarquia* de Brito. Il y avait là un invité, le chanoine de Braga, João Correia Botelho ; encore frais, grave, il parlait beaucoup du *Pentateuque* et soutenait que le premier et le plus véridique historien du genre humain avait été Moïse – il ne se trouvait personne pour le contredire. Dona Maria Tiburcia et Dona Maria Filipa étaient célibataires. Elles avaient cinquante ans passés, un âge où le sexe devient indéfini, période ambiguë où la femme, si elle n'a pas d'enfants prouvant sa féminité, semble avoir toujours été comme elle est, une chose mélancolique, embaumée, enchaînée par son esprit à la brisque suédoise, et par son nez à la tabatière.

Elles avaient des façons et une humeur peu communes, mais elles étaient très honnêtes, bien qu'elles n'éprouvassent aucune antipathie pour Cupidon. Elles aimaient certains individus qui faisaient mine d'ignorer les sentiments qu'ils inspiraient sans le vouloir. Elles renfermaient un feu latent dans leur poitrine ; mais à cause du visage ingrat dont elles étaient affligées, elles en faisaient un feu sacré dont elles étaient elles-mêmes les vestales. Ces dames ne trouvaient aucun sens à ces paroles du Père Manuel Bernardes : "Bien raides et bien pentus sont les sentiers de la chasteté !" Ces deux sœurs étaient chastes comme les pastèques sont fraîches et les lupins fadasses ; c'était leur nature et leur caractère. Sur la feuille de l'inventaire, chacune avait droit à dix mille cruzados ; mais elles n'avaient jamais demandé de somme importante à leur frère, un notable important, Teotonio de Valadares, également célibataire, mais moins chaste que ses sœurs. Et ce n'était pas pour elles un mince chagrin. Leur frère avait occupé plusieurs postes de magistrat, de juge de district à *corregedor*, dans différentes communes, et, dans toutes, il avait laissé une progéniture illégitime. Des filles à lui étaient sœurs franciscaines ; certains fils suivaient des cours de lettres, d'autres une préparations militaire : il avait des enfants dans tous les métiers et dans tous les arts. C'était Dom Sancho qui *peuplait six paroisses*, il se multipliait lui-même, sans aucune aide, de son propre mouvement.

\*

Lorsque le fermier, hors d'haleine, se présenta pour annoncer qu'il avait trouvé un enfant dans la Tâmega, les dames jouaient à la brisque avec le

chanoine et leur frère. Ils lâchèrent leurs cartes en même temps. Le chanoine releva ses lunettes d'écaille sur son front et s'exclama :

— On dirait un épisode de la Bible !

— Il existe des faits analogues dans l'histoire de la Lusitanie, fit remarquer le conseiller, qui s'en souvenait.

Cependant que ces deux piliers de l'histoire sacrée et profane faisaient assaut de références érudites en rapport avec ce cas, Dona Maria Tiburcia dit à l'oreille de Dona Maria Filipa :

— Ça, c'est une blague, ma sœur !...

— Une blague ?

— Tu sais bien. Parlons clair... Cet enfant est la fille de notre Teotonio.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que tu dis là, Tiburcia ? Notre magistrat de frère n'aurait pas fait jeter l'enfant à la rivière...

— Ça, je le sais ; mais il pouvait mettre au point cette comédie avec son fermier. Bragadas est venu réciter son texte à moins que ce ne soit celui du chanoine.

— Qu'est-ce que j'en sais ! fit l'autre, qui en doutait. Teotonio n'avait pas besoin d'avoir recours à de telles embrouilles... Et qui serait la mère ?

— Comme s'il en manquait par ici...

— Il faut absolument baptiser l'enfant demain, dit le chanoine Botelho, qu'il n'aille pas mourir, comme on peut s'y attendre. La marraine, ce sera l'une de vous deux, mesdames ; le parrain, ce sera vous, monsieur le Conseiller.

— Je suis à vos ordres ! acquiesça M. Teotonio.

— Tu vois ? ce n'est pas lui le père, dit Dona Maria Filipa à sa sœur à mi-voix.

— Est-ce que ce serait le chanoine ? rétorqua Dona Maria Tiburcia.

— Ne sois pas mauvaise langue ! Tu ne l'as pas regardé ! Le pauvre homme !...

— Alors, laquelle est la marraine ? demanda le prêtre.

— Pourquoi pas Filipa ? dit l'autre.

— Ce sera vous deux, mesdames, puisque les marraines tiennent lieu de mères, ou de petites mères, *mãezinhas*, qui est le diminutif de *madres*, *mães*.

— *Matercula*, de *mater*, précisa gravement le magistrat.

— C'est ça, confirma le chanoine, pendant que les deux sœurs essayaient de comprendre la façon dont elles pourraient être mères par la vertu d'une métaphore latine un peu forcée.

— Et en qualité de mères remplaçantes que le sacrement vous confère, vu que la nouveau-née n'a pas de mère connue, elle sera à la charge de ses parrains, parce que Francisco Bragadas a onze enfants... ajouta le chanoine.

— Ça en fera douze, corrigea le cultivateur, mais si vous voulez bien vous occuper de l'enfant trouvée, c'est une belle aumône que vous lui faites.

— Oui, Francisco, dit le conseiller, nous nous occuperons de l'enfant trouvée. Demain, nous irons la baptiser à São Salvador.

Le fermier s'en retourna content à l'idée que Dieu veillerait sur ses petits pour le récompenser d'avoir secouru cette enfant, qui, dès qu'elle serait baptisée, aurait, si elle mourait, des ailes pour monter jusqu'au Paradis. Il n'était pas théologien, et ne connaissait pas les limbes.

— Comment va-t-elle s'appeler ? demanda le chanoine.

— Maria, cela va sans dire répondit Dona Tiburcia. Ma sœur s'appelle Maria.

— Je sais, Madame ; mais il faut lui ajouter un nom qui indique exactement de quelle façon elle a été trouvée, dans un berceau sur la rivière. Vous savez très bien, Monsieur le Conseiller, ce que la Bible rapporte. Le Pharaon impie avait donné l'ordre de tuer tous les enfants de sexe masculin, en disant : "Lancez à la rivière tout ce qui naîtra mâle, et ne gardez que les femelles."

— En effet, reconnut le juge, le chanoine va nous raconter l'histoire de Moïse.

— Justement, Moïse fut trouvé dans la rivière, et il dérivait au fil de l'eau couché dans son berceau. On devrait donc, à mon avis, l'appeler Maria Moisés, en souvenir d'un si étrange événement.

— Et pourquoi ne s'appellerait-elle pas Maria Abidis ? demanda le magistrat.

— Abidis ? ! dit le prêtre, sollicitant sa mémoire. Qu'est-ce que cet Abidis ? !

— C'est un fait identique de l'histoire portugaise, Monsieur le Curé. Lisez donc mon Bernardo de Brito. Ne vous ai-je pas dit cent mille fois que notre histoire était un trésor d'événements instructifs qu'un philosophe peut rapporter à tout ce qui présente un caractère vraiment extraordinaire ? ! Je vous le raconte de mémoire ; et si elle me fait défaut, j'irai chercher le tome I de la *Monarquia Lusitana*, livre qui ne me quitte jamais. Et, se servant à la tabatière de Dona Tiburcia, il continua avec emphase : Gorgoris, roi de Lusitanie, inventa le miel, l'an 2806 de la création du monde.

Le chanoine sourit.

— Il n'y a pas de quoi rire, fit le magistrat.

— J'aurais cru que l'inventeur du miel avait été celui des abeilles, expliqua le prêtre.

— Cela ne me semble pas une remarque digne d'un homme qui lit ! Cette veste que vous avez mise, qui l'a inventée ? Qui est-ce qui a inventé les vestes ? Je vous demande cela par pure curiosité.

— Je ne sais pas.

— Si vous voulez, Monsieur le Chanoine, que l'inventeur du miel ait été celui des abeilles, vous pouvez répondre que l'inventeur des vestes a été celui des moutons, qui produisent la laine des étoffes.

— Vous avez raison, reconnut ironiquement le chanoine. Venons-en à l'histoire de Gorgoris.

— Qui pour avoir inventé le miel fut appelé *Melicola*.

— *Meli* et *colo* ; il ne l'a pas inventé, il l'a *cultivé*, ce sont là des choses différentes, objecta le prêtre.

— Il l'a inventé, de *invenio* – *je trouve*. Il l'a trouvé.

— Vous nous faites bâiller avec votre latin de cuisine !... coupa Dona Maria Filipa. Allez, mon frère, contez-nous cette histoire.

— Cela vaut mieux, obtempéra l'hôte. Je n'interromprai plus votre frère, mesdames.

— Interrompez autant que vous voudrez, j'y suis. Le roi de Lusitanie, Gorgoris, eut une fille qui s'éprit d'un homme de basse extraction. Et ce qui révéla ces amours, ce fut, comme le dit Bernardo de Brito en employant des expressions qui sentent leur portugais juridique, ce fut son "engrossement".

— Mon Dieu ! Quelle expression ! s'exclama Dona Maria Tiburcia, écoeurée.

— On ne dirait pas une parole d'ecclésiastique ! fit remarquer l'autre non moins scandalisée.

Après avoir adressé un clin d'oeil au chanoine, Teotonio riait ; et le chanoine, pince-sans-rire, dit :

— Mesdames, les anciens faisaient les choses et les disaient ; au jour d'aujourd'hui, la civilité ne permet pas de les dire. Poursuivez donc l'histoire de Gorgoris, Monsieur le Juge.

— Elle donna le jour à un garçon, que son aïeul jeta aux fauves ; et comme les fauves ne le dévoraient pas, il le jeta dans le Tage. Le garçon fut trouvé à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Santarém : et comme il s'est trouvé que la première à lui donner du lait, ce fut une biche, le garçon s'appela Abidis, c'est pour ça que le lieu prit le nom de *Esca Abidis*, le manger d'Abidis, qui, déformé, donne *Scalabis*, etc.

— Tout cela m'a l'air de vocables incertains, et d'interprétations plus incertaines encore — objecta le chanoine Botelho — et, quand bien même je les comprendrais, je ne me laisse pas prendre aux fables de Brito. Si ce moine n'a pas inventé le miel comme Gorgoris, il a inventé Laimundus, et Maître Menegaldo et Pedro Aladio, dont l'existence en ce monde est aussi bien attestée que celle de ce fameux Abidis. Permettez-moi enfin, mon cher Teotonio de Valadares, d'éprouver quelque répugnance à l'idée que l'enfant trouvée tire son nom d'une fable.\*

\*

Tandis que les cloches de São Salvador célébraient le baptême de Maria Moisés en sonnant trois fois, la cloche de Santo Aleixo sonnait le glas. L'enfant sortait des fonts baptismaux au moment même où, autour du cercueil de sa mère, posé sur les dalles de l'église, entre quatre cierges, quelques clercs chantaient les répons en fronçant leurs narines offensées par les miasmes de la chair pourrie. D'après les prêtres et ceux qui assistaient à la cérémonie, la suicidée avait commis ce crime parce qu'elle devait avoir des nodules de lèpre qui la rongeaient. Le curé permettait qu'on l'enterrât en terre consacrée, parce que la mourante, selon le témoignage de l'abbé avait réclamé avec ferveur la confession.

La famille de Santa Eulalia revenait chez elle avec la filleule, quand le chanoine, en entendant de l'autre côté de la Tâmega sonner le glas, dit :

---

\* Le juge s'est trouvé court ; mais moi, je ne resterais pas sans réponse aux arguments du chanoine, ni à ceux de João Pedro Ribeiro, ni à ceux de Schaefer, ni à ceux de messieurs A. Herculano, Hubner et Pinheiro Chagas. Je crois à Bernardo de Brito comme aux Calendriers Lunaires Perpétuels et aux Discours de la Couronne, depuis que j'ai lu dans la *Monarch. Lusit.* T.1er, p. *mihi* 109, ces lignes qui sont de mon cher bernardin et maître, lesquelles renferment un programme de probité qui ne le peut céder qu'à la franchise d'un manifeste rédigé par un député novice : "Pour l'historien qui a la prétention d'être véridique et de faire autorité en son domaine, il vaut mieux omettre par scrupule que trop dire en hasardant son crédit." C'est une formule qui n'aurait pu être mieux énoncée par Hallam, Herder, Martinez Marina, Niebuhr ou Thierry.

— Les uns naissent, les autres meurent... Je ne saurais dire qui sont les plus heureux...

— En ce qui me concerne, je préférerais naître plutôt que mourir, dit Dona Maria Tiburcia avec la force irrésistible des énoncés subtils et sentencieux.

Ils parlèrent de l'enfant trouvée, jusqu'à ce qu'ils tombent sur un habitant de Santo Aleixo à qui ils demandèrent qui était mort là-bas. Il raconta que la fille de João da Laje s'était jetée dans la rivière.

— Josefa ? demanda Isabel, la femme de Bragadas, qui portait la petite. Qu'est-ce que vous dites ? Josefa qui était la vertu en chair et en os ! Et jolie avec ça, mesdames ! Cela fera, la Semaine Sainte, deux ans qu'elle a été la Madeleine dans la procession de la Mise en Terre. Ah ! Mesdames, pour moi, il ne doit pas y avoir de plus bel ange au Ciel !

— Pourquoi s'est-elle tuée ? demanda le juge.

— Sachez que jusqu'à ce matin, il n'y avait rien de sûr. Les uns disaient qu'elle ne pouvait plus supporter son père, qui, sauf votre respect, est un ivrogne.

— Il n'y a pas de mal, dit le chanoine en riant.

— D'autres, continua l'informateur, disent qu'une enflure lui est montée au cerveau ; mais le bruit qui court maintenant, c'est qu'elle... Enfin, elle est morte, c'est fini... Dieu seul le sait.

— Mais qu'est-ce qu'on dit ? insista le magistrat.

— Enfin, c'est vous qui me le demandez, monsieur... Ce qu'on dit, c'est qu'aux alentours de l'été, un gentilhomme traînait par là... M. Antonino de Cimo de Vila...

— Nous ne voulons pas en entendre plus... Des misères, des misères... Allons-nous en, coupa Dona Maria Tiburcia.

— Et il l'a abandonnée ? demanda le chanoine.

— Pas du tout ; ce qu'on dit, c'est que le père du garçon a mis à cause d'elle son fils au *Limoeiro*, et qu'alors, c'est ce qu'on dit, elle s'est jetée dans la rivière. Je dis ce que j'ai entendu, moi, je ne sais rien... En tout cas, je ne sais pas si ce qu'on dit, c'est vrai ou pas. Dieu seul le sait.

Le juge se mit à discourir sur la corruption des mœurs, qu'il attribua à Voltaire, à Rousseau et à Helvetius, bien qu'il ne les eût jamais lus ; ce qu'il avouait dans des accès d'honnête vantardise. Il avança comme preuve de la corruption dans les villages un suicide et une tentative d'infanticide le même jour et sur une aire d'un quart de lieue. Il fit à ce propos des réflexions politiques et même prophétiques. Il prédit le monstrueux avènement des idées jacobines. Il dit qu'en tant que juge, il condamnerait à mort les Portugais qui combattaient en France aux côtés du Tigre de Corse. Il cita le nom des généraux portugais qui devaient être pendus ; et dans un transport de visionnaire, il s'exclama :

— Qui vivra encore deux ans, verra tomber l'Inquisition, Monsieur le Chanoine.

— Laissez-la tomber, dit le prêtre.

— La laisser tomber ? Et la Foi ?

— Quelle foi ? La statue qui se trouve sur le fronton de l'Inquisition sur le Rossio ? Laissez-la tomber aussi, pourvu qu'aucun d'entre nous ne se trouve dessous.

— Je vous parle de la foi, du dogme, Monsieur le Chanoine.

— Ah ! Ça, c'est autre chose... J'ai cru que vous parliez de la Foi en pierre, Monsieur le Juge.\*

\*

Ce chanoine, dont j'ai vu le portrait il y a quelques jours, à Braga, dans la galerie des bienfaiteurs de l'hôpital São Marco, n'était pas, on le voit, un défenseur enragé du Saint Office, et il ne croyait pas non plus aux balivernes de Bernardo de Brito, mais il donnait une partie de ses revenus aux pauvres invalides et malades et encourageait, comme nous venons de le constater, les élans charitables de ses hôtes et amis, pour le plus grand bien de l'enfant trouvée. Cela m'a fait plaisir de voir ce visage riant où brillent des yeux sagaces, quoique déjà un peu éteints et ternis par soixante-dix ans. J'avais à côté de moi le pourvoyeur de la Miséricorde, un nonagénaire qui me dit avoir encore connu ce joyeux ancien, et se rappelait cette tête vénérable à la jalousie de sa petite maison rue da Agua. C'est lui qui a reçu dans le couvent des petites sœurs de Sainte Thérèse de Braga, lorsqu'elle eut quinze ans, Maria Moisés, alors que le juge était mort ainsi que l'une des sœurs, la marraine de l'enfant trouvée.

En ce qui concerne Dona Maria Tiburcia, je ne sais si vous me croirez, mais il me faut vous asséner les vérités qui sont en ma possession, sans m'inquiéter de ce qui en adviendra. Dona Maria Tiburcia, une fois passé le cap de ses cinquante-sept ans, se maria avec un jeune homme, qui étudiait la Théologie Morale avec si peu d'aptitude qu'il préféra Dona Tiburcia qui possédait dix mille cruzados au maître Larraga qui possédait la science du Ciel. Ce garçon faisait des sonnets et des madrigaux. Il connaissait toute la symbolique des fleurs ; mais il ne les mangeait pas comme Esdras, la seule personne, que je sache, à se sustenter quatorze jours avec des fleurs. *Manducabis solummodo de floribus*, lui dit l'ange ; le floriphage s'en est fort bien trouvé, et – ajoute Isidoro de Barreira – il s'est remis à manger des fleurs sept autres jours durant, et à s'en trouver bien.\*\* L'idiosyncrasie du mari de Tiburcia ne l'entraînait pas à manger des fleurs ; mais plutôt du boeuf et du cochon de lait, des tourtes de Braga et des saucisses sèches d'Arouca.

Le juge voulut faire interner sa sœur ; mais elle, qui avait quatre fois atteint l'âge de l'émancipation, ne lui montrait pas les dents, car elle n'en avait plus, mais se sauva de chez elle et s'évanouit toute pleine de pudeur et de mièvrerie dans les bras de son barde de mari.

L'autre, Dona Maria Filipa, l'injuria dans les termes les plus violents, allant jusqu'à lui dire en face :

— Tu es une vieille peau, et tu veux te marier ! Tu n'as pas honte ! Mets-toi un vésicatoire sur la tête, pauvre folle !

---

\* La statue de la Foi qui surmontait la façade du palais du Saint-Office, au Rossio, a été renversée avec une corde et mise en pièces en 1821. Le lendemain matin, les ennemis de la révolution libérale affichaient ce pasquin à tous les coins de rue : Point d'Espérance / Et plus de Foi ; /La Charité ? /On la fera...

Et ils la firent.

\*\* Esdras, 4,9, Isidoro de Barreira, *Tratado da Significação das Plantas*, etc, p. 21.

Puis elle fit son testament, où elle laissait cinq mille cruzados à sa filleule Maria Moisés, la valeur de son domaine de Santa Eulalia, sur la rive droite de la Tâmega.

Le tuteur et le directeur de la recluse, le chanoine Botelho, éprouva le désir de passer un été dans le domaine de Santa Eulalia pour faire à nouveau défiler dans sa mémoire les vingt étés qu'il y avait savourés en compagnie de son ami Teotonio et de ses deux sœurs qu'il appelait, les jours où il se sentait d'humeur badine, les deux brisques, comme pour dire qu'elles n'étaient bonnes qu'à ce jeu. Maria, l'héritière du domaine, l'accompagna, bien décidée à ne pas retourner au couvent. Elle s'était représenté une vie fort différente de la vie monastique. Elle ne pouvait, dans le cadre du couvent, s'adonner à ces étranges bonnes œuvres qui agitaient son cœur depuis que sa marraine lui avait légué de quoi les accomplir.

Aussitôt qu'elle fut arrivée à Santa Eulalia, elle révéla son projet au chanoine : c'était d'élever des enfants trouvés !

Le prêtre était bon et charitable ; mais il jugea cette idée si bizarre et si extravagante chez une fille de dix-huit ans, qu'il marqua sa désapprobation en termes énergiques. Le chanoine savait qu'une veuve française dont on ne connaissait pas le nom avait ouvert un asile pour enfants exposés près de la rue Saint-Landry ; il n'ignorait pas qu'une respectable matrone, Isabelle Lhuiller, avait assisté Saint Vincent de Paul pour offrir un abri à des enfants abandonnés ; mais, en prenant en charge des enfants trouvés, une jeune fille célibataire se lançait dans une entreprise peu compatible avec la pureté et la candeur naturelles en la fleur de son âge. De plus, quelle sorte de service Maria Moisés, toute seule, sans famille, sans personne pour l'aider, et dépourvue de ressources suffisantes, pourrait-elle rendre aux enfants dans l'exercice de sa charité ? Irait-elle les chercher au tour pour les élever chez elle ? En engageant des nourrices pour les élever physiquement, et des maîtres pour les élever moralement ? Des maîtres pour les lettres et pour les métiers ? De quels filons d'or imaginaire se nourrirait cette utopie qui aurait pu être vertueuse si elle n'était inconsidérée.

Elle écouta le chanoine en silence, puis, après qu'il l'eut pressée d'expliquer son dessein, elle lui dit simplement :

— Mon désir, c'est d'offrir aux enfants trouvés la charité dont j'ai bénéficié.

— Mais as-tu l'intention de les aller chercher ?

— Ça non ; je compte que la Divine Providence me les amènera là où je me trouverai.

— Tu es une enfant vertueuse, Maria, répliqua le prêtre, mais tu arrives bien tard pour partir à la recherche d'un monde qui n'est plus. Consacre-toi à la charité dans la mesure où tes forces te le permettent ; mais ne va pas au-delà de ce que le domaine te rapporte. Huit chariots de maïs, quatre pipes de vin, dix muids d'huile, voilà ce qu'il produit. On raconte de miraculeuses multiplications qui peuvent peut-être se produire sur tes maigres avoirs ; mais il est plus prudent de calculer en te fondant sur l'arithmétique que je t'ai apprise. Qui a six par an, et dépense sept, au bout de six ans, il ne lui en reste plus qu'un. Dépense tes six, Maria, mais uniquement dans de bonnes œuvres de miséricorde, et n'encourage pas les mœurs dépravées en prenant à ta charge les enfants que leurs mères abandonnent.

— Moi aussi, j'ai été abandonnée, dit-elle.

Or, au bout de quelques jours, Maria Moisés avait chez elle deux enfants tout petits. Le vieux Francisco Bragadas, qui était maintenant le fermier de l'enfant qu'il avait trouvée dans la rivière, lui raconta que la meunière de Trofa, veuve d'un soldat qui se trouvait quelque part dans les Iles avec le frère de Dom Miguel, était morte de *crampes*, en laissant deux jeunes enfants, qui n'avaient rien à se mettre sous la dent.

— Vous voyez, Monsieur le Chanoine ? dit-elle. J'en ai déjà deux.

— Ces deux-là, j'irais te les chercher moi-même, si mes rhumatismes me le permettaient, ma petite.

— Alors, je peux y aller ?

— Vas-y donc, Maria, va... En l'occurrence, je crois que c'est la Divine Providence qui te les envoie. Et dis-toi bien que les orphelins qui ont vu mourir leur mère sont plus dignes de compassion que les enfants trouvés qui ne l'ont pas connue.

\*

La fille qu'Isabel, la femme de Bragadas, allaitait, quand son mari lui apporta l'enfant trouvée, était maintenant une belle jeune fille pour laquelle Maria s'était prise d'une affection fraternelle. Bien que pauvre, Joaquina avait été demandée par un cultivateur aisé de Cavez ; ils devaient se marier à la Saint Michel, après les vendanges ; mais, la nuit du 24 août, au moment où l'on fêtait la São Bartolomeu à Cavez, des fêtards du Minho se battirent avec ceux de Trás-os-Montes, suivant la barbare coutume de ce pèlerinage. La fusillade commença à dix heures du soir, à partir des deux rives de la Tâmega. À l'aube, ces enragés finirent par s'affronter au corps à corps avec leurs carabines armées, et l'un des deux braves qui tombèrent blessés à mort sur le pont était le fiancé de Joaquina. La jeune fille eut le temps de le voir mourant ; elle voulut se jeter du pont, et fut emmenée sans connaissance chez la mère du mort, qui la traita avec tout l'amour qu'elle portait à son fils. Au bout de quelques jours, elle retourna chez ses parents. Maria Moisés lui donna un lit chez elle et s'institua son infirmière morale ; toutefois, les angoisses de la jeune fille redoublaient, et le dessein de se tuer transparissait dans ses demi-confidences à sa bienfaitrice.

Une nuit, encouragée par les soins empressés de Maria, la fille de Bragadas, avec plus de larmes que de mots, révéla qu'elle était perdue, parce que le père de son enfant ne pouvait plus lui éviter le déshonneur.

L'enfant trouvée considéra longuement Joaquina avec autant de tristesse que de surprise. Elle attribuait sa propre naissance à une infortune comparable à celle de Joaquina ; mais la pudeur, la religion, la répulsion qui est naturelle quand on mène une vie pure, firent qu'elle éprouva une douleur intense en entendant cette confession inattendue. Son cœur en souffrit sans doute, mais ne lui inspira pas aussitôt les paroles qui réconfortent. Elle s'écarta d'elle, profondément peinée et pensive ; mais elle ne parvint pas à s'endormir. Au cœur de la nuit, elle entendit grincer la porte de la chambre de Joaquina. Elle se leva, saisie par le pressentiment que la malheureuse jeune fille allait se tuer. Elle ne la trouva pas dans sa chambre ; elle courut à la porte du vestibule que l'autre venait d'ouvrir. Elle retint l'éperdue et lui dit en l'embrassant :

— Où vas-tu ?

Quand elle sentit que celle à qui elle avait avoué qu'elle était mère et perdue la serrait contre son cœur, Joaquina, le regard vague et brouillé de qui a pleuré jusqu'à ce que la démence lui séchât les larmes, balbutia :

— Ne dis à personne pourquoi je meurs, mon père est bien faible ; et s'il l'apprend, il meurt de chagrin.

— Parle bas, que Monsieur le Chanoine ne t'entende pas, dit Maria en désignant la chambre de son hôte. Viens dans ma chambre, Joaquina, et rappelle-toi que je suis cette enfant trouvée que ton père a déposée sur les genoux de ta mère quand tu t'y trouvais. Viens, et si tu m'aimes, ne pleure pas, et ne me donne pas des inquiétudes.

\*

Au début de l'hiver, Maria Moisés partit de Santa Eulalia et demanda à ses fermiers de laisser leur fille partir avec elle.

— Où est-ce que vous allez ? demanda Bragadas.

— Je vais passer l'hiver à Braga, où j'ai mes amies du couvent. Je vous laisse ici mes orphelins, ils peuvent maintenant aller à l'école. Traitez-les comme d'habitude les enfants qui n'ont pas de mère, oui ?

— Partez tranquille, madame, mais cette histoire d'école, à quoi ça sert ? Moi non plus, je ne sais pas lire, et je n'en ai jamais senti le besoin. S'ils avaient de quoi manger, passe ; savoir lire, ça ne serait pas un mal ; mais ce qu'il leur faut, c'est pouvoir se coller au travail, garder les cochons tant qu'ils ne peuvent pas partir avec les bêtes dans la montagne, et puis se cramponner à leur bêche et au manche de la charrue.

— Je n'y tiens pas, Monsieur Francisco. Je veux qu'ils apprennent, et après, nous verrons. Je les enverrai peut-être au Brésil.

— Ah ! Vous croyez que ça se passe comme dans un livre, madame ! Vous voulez en faire des Brésiliens ? C'est bien parti ! Si vous voulez continuer comme ça, sauf votre respect, vous y gaspillerez, maîtresse, tout ce que vous avez. Rappelez-vous que le maïs n'a donné presque aucun épi cette année, et que les oliviers sont malades de la rouille. Pour ce qui est du vin, il n'y a pas de quoi remplir la petite cuve.

— Tant pis. Pour nous et pour les petits, cela suffira toujours.

Le printemps suivant, Maria et Joaquina revinrent au domaine. Quand le fermier vit une femme inconnue mettre pied à terre avec un enfant dans ses bras, il demanda à sa fille :

— Qu'est-ce que c'est, cette petite ?

— C'est une enfant trouvée dont madame s'est occupée. On l'a déposée dans la cour de notre maison, et elle ne l'a pas laissé porter au tour.

— Voilà madame bien avancée ! fit Bragadas avec une certaine hargne, assez soucieux du bien-être de sa patronne. Et il va falloir qu'elle paie la femme qui va l'élever, et qu'elle lui donne à manger ?

— Elle le fera !

— Alors, là, bonsoir ! Tout s'en va à vau-l'eau. Autant dire que la propriété de la famille d'Arco est maintenant le tour des enfants trouvés. Cette dame a besoin d'un tuteur, sinon, en quelques années, elle en sera réduite à entamer le capital.

— Faites attention, mon père, elle entend.

— Qu'elle entende...

— Grognez, grognez, père Francisco, ça ne me vexe pas, dit Maria Moisés en souriant. Qu'est-ce que ça peut faire que je meure pauvre ? Je finirai comme j'ai commencé. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui soit né plus pauvre que moi ? Ne regrettez pas d'avoir été cause que je sois la maîtresse de ce domaine. Si je le perds, père Francisco, c'est que je l'aurai partagé entre beaucoup de pauvres ; mais la meilleure part me reviendra, parce que le plaisir de donner est bien plus grand que celui de recevoir.

— C'est ça, c'est ça... acquiesça ironiquement Bragadas avec son froid égoïsme de vieillard. Vous savez ce qui vous convient, madame. Ce que je vous dis, moi, c'est que si la nouvelle se répand que vous accueillez des enfants trouvés, vous verrez qu'il en pleuvra dans cette maison comme plaies en Égypte. Dites-vous que le pays est susceptible de vous envoyer plus de gamins qu'il n'y en a à l'école de Farripas, à Santo Aleixo. C'est une mine de femmes perdues. Il n'y a plus de pères qui sachent élever leurs filles au pain sec et au bâton.

Joaquina s'éloigna les yeux baignés de larmes, et Maria Moisés, en se retirant, interrompit la diatribe que vociférait ce père austère contre la dissolution des mœurs.

\*

Le chanoine rendit au cours de l'été 1815 sa dernière visite au domaine de Santa Eulalia.

— Je viens prendre congé, dit-il, prendre congé de toi et de ces arbres que j'ai vu planter. Cet orme, avec des lettres gravées, c'est moi qui l'ai planté il y a vingt-trois ans. Il s'appelait "l'arbre du chanoine". Quand tu t'assiéras sur ce banc de chêne-liège, au cours de ta vie, Maria, rappelle-toi ton ami. Et pour que tu puisses rester encore quelques années la propriétaire de ton domaine et la maîtresse de "l'arbre du chanoine", tu sauras que je partage mes maigres avoirs entre toi et la Misericordia de Braga. Tu recevras quatre mille cruzados par testament. Cela revient au même que de les laisser à un hospice pour les enfants abandonnés. Utilise-les pour faire la charité comme tu l'as prévu ; mais ne sacrifie pas le pain de tes vieux jours. L'aumône est une bonne chose, mais la prodigalité en est une mauvaise, même si elle peut se justifier en usurpant le titre de charité. De temps en temps, Maria, viens t'asseoir ici-même où nous sommes, quand je serai en train de dormir du sommeil éternel, et imagine-toi que tu m'entends te donner ces conseils.

\*

Le chanoine João Correia Botelho s'éteignit en 1835. Maria Moisés, cette année-là, ne se tenait pas de joie, parce que la prophétie de Francisco Bragadas s'était réalisée : la Divine Providence avait déposé, au cours de cette année, trois enfants abandonnés dans la cour. Pour la consoler d'avoir perdu son bienfaiteur, Dieu lui avait donné la joie de recueillir trois enfants trouvés, langés pauvrement dans des morceaux de vieux drap et de bayettes usées. Elle les lavait, les habillait, les baptisait et les alimentait avec du lait de brebis jusqu'à l'arrivée des nourrices. Celles-ci descendaient des terres de Barroso, rougeaudes, épaisses, avec une grosse poitrine et de larges

hanches. Le vieux Bragadas disait que la gredinerie générale était telle que les nourrices étaient les propres mères des enfants trouvés qui négociaient le prix de leurs services avant de donner leurs seins exubérants à leurs enfants.

Et, clamant contre la dégradation des mœurs, il exceptait toutefois ses filles, les donnant en exemple. Joaquina écoutait, mortifiée, les exclamations de son père ; mais sa peine et sa honte étaient bien payées par le plaisir d'embrasser un gros garçon qui l'appelait tante.

Dans toute la région de Basto et Ribeira de Pena, par tout le Barroso et le Cerva, en deçà et au-delà de la Tâmega, la nouvelle se répandit qu'une dame d'une grande richesse et fort charitable accueillait des enfants trouvés chez elle. En même temps que la nouvelle, on apprenait le surnom de la dame : on l'appelait "Sainte Moisés", sans tenir compte des procédures de canonisation. On peut déduire de l'afflux des enfants abandonnés dans le domaine de Santa Eulalia que la vertu et la chasteté d'une femme sont un aphrodisiaque pour la fécondité des autres.

Le courage de Maria commença d'être ébranlé par la crainte de ne pouvoir faire face à une telle charge. À chaque pas, elle était assaillie par les réflexions du chanoine Botelho. Quand elle s'asseyait à l'ombre de l'orme, elle l'entendait et le regrettait, et elle demandait à Dieu de lui inspirer des réponses aux arguments du prêtre et de lui procurer les moyens d'achever l'éducation des dix enfants trouvés qu'elle avait chez elle ainsi que de ceux qu'elle avait fait élever ailleurs.

Les fils de la meunière étaient déjà partis pour le Brésil ; d'autres étaient encore à l'école ; les fillettes avaient comme maîtresse Joaquina pour la couture et Maria pour la lecture et l'écriture.

L'héritage du chanoine et les revenus du domaine, à vrai dire mal administrés, pourvurent tout de même aux dépenses sur une période de dix ans. Maria, avec sa réputation de sainte, était considérée comme une folle par les roués. La fausse piété l'exploitait. Qu'il s'agît de fêtes de chapelle, de contributions à des messes suivant un vœu, d'auréoles pour certains saints, de capes pour d'autres, d'aumônes à des paralytiques loin de là, d'aumônes aux infirmes qui se rendaient aux bains et à la mer, d'aumônes aux petits garçons qui partaient pour le Brésil, à de pauvres gens dont un incendie avait dévoré la cabane – que ce fût vrai ou faux – personne ne repartait de chez elle les mains vides.

– Moi aussi, je suis pauvre, disait-elle.

– Vous avez la grâce de Dieu, qui vous donne tout, répondaient les quémandeurs, assurés qu'elle avait déjà engagé le domaine pour quelques centaines de milliers de réis.

Les confréries qui lui prêtaient de l'argent à intérêt, lui demandaient des dons pour restaurer des ornements de sacristie et du bois pour la charpente des églises.

Comme elle ne pouvait plus à elle seule faire face à l'éducation des enfants trouvés, Maria Moisés demandait à des personnes aisées de l'aider, non pas avec de l'argent, mais en prenant charitablement en charge quelques uns. C'est ainsi que l'abbé de Pedraça prit chez lui cet enfant qui s'appelait Alvaro, qui légua ensuite au fils naturel du vicomte de Algide ces flots d'or

qui semblaient une confirmation de toutes les vertus de la petite fille abandonnée de Santo Aleixo.\*

\*

En 1850, trente-huit ans après avoir quitté le Portugal, Antonio de Queiros e Meneses, rentra dans sa demeure de Cimo de Vila, à Ribeira de Pena, après avoir pris sa retraite avec le grade de général de l'Empire du Brésil. Il avait soixante ans. Il ne s'était pas marié, et n'avait fondé aucune espèce de famille. Il était revenu seul, paraissant plus vieux que son âge, couvert de décorations, sans rien de plus. Antonio de Queiros possédait une fortune au Portugal. Son majorat, son père ne put le détourner de la branche mâle, et les intendants qu'il avait chargés de la gestion de ses biens considérables ne les avaient pas entamés. Chaque fois qu'arrivaient des navires brésiliens annonçant des fièvres dévastatrices, ses sœurs, mariées avec de petits héritages, caressaient l'idée qu'il pourrait plaire à Dieu de les délivrer de leur général de frère. Comme elles avaient pour maris de petits hobereaux mal dégrossis, rudes, brutaux et contraints, faute de ressources, à tuer des lapins pour tuer le temps, ces dames se faisaient tirer les cartes par une vieille bonne pour savoir si quelque héritage pourrait se présenter. En attendant, leur frère demandait à son intendant, de temps en temps, de leur verser une partie de ses revenus superflus.

Le général arriva sans qu'on s'y attendît, s'en fut loger dans la maison où il était né ; et fut pris d'une si profonde amertume qu'il regretta d'être revenu dans sa terre natale, où il était assailli jusqu'au fond de son âme par le souvenir revivifié et poignant de Josefa de Santo Aleixo — l'ombre plaintive qui l'avait suivi à tous les moments de sa vie.

Il demanda des nouvelles de ses amis d'enfance ; ils étaient tous morts, excepté Fernando Gonçalves Penha, du domaine de la Temporã, celui qui avait, à sa demande, envoyé l'astucieuse fermière à Santo Aleixo avec ses instructions pour assurer sa fuite. Cet homme, qui avait fait carrière dans les Lettres, était juge dans des tribunaux du royaume. Queiros lui écrivit, en lui annonçant son arrivée : "Viens, pour que je ne meure pas sans voir un ami de ma jeunesse", disait-il.

Gonçalves Penha s'empressa d'accourir. Les deux vieillards s'embrassèrent en pleurant. Ils se reconnurent à leur voix. Tout le reste avait subi une transformation qui laissait aux vers dans la tombe peu de chose à détruire. Antonio de Queiros, le svelte cadet de cavalerie que l'autre avait connu avec un tour de taille féminin et des yeux noirs juste un peu adoucis par une âme passionnée, était maintenant un vieil homme à la barbe blanche, aux yeux éteints et aux traits anguleux qui grelottait de froid dans son pardessus de bayette.

— Depuis combien d'années ne m'as-tu pas écrit ? disait Gonçalves Penha.

— Depuis trente-sept ans. J'ai reçu deux lettres de toi, que j'ai encore, datées de Coïmbra.

— Seulement deux ? Je t'en ai écrit plus ; cependant, après la mort de ton père, tes beaux-frères m'ont dit que parmi ses papiers il y avait des lettres que je t'avais écrites à propos de cette fille de Santo Aleixo. Ton père était si influent qu'il est parvenu à suborner le facteur de Vila Pouca de Aguiar. Il

---

\* Voir *Le Fils Naturel*.

me semble – poursuit le conseiller, qui avait remarqué l'émotion d'Antonio de Queiros – que ton cœur saigne encore...

– Oui. Jamais la blessure ne s'est refermée, jamais. Elle est là, sous mes yeux, telle que je la voyais, et telle qu'elle était, il y a trente-huit ans. Que me disais-tu dans ces lettres que je n'ai pas lues ?

– Comment pourrais-je m'en souvenir ? !... C'est si loin... Laisse-moi voir si j'arrive à rassembler quelques vagues idées... Oui... J'ai envoyé ma fermière là-bas...

– Je m'en souviens, et Josefa a répondu, toute contente, qu'elle irait se réfugier à l'Enxertado la nuit suivante ; mais dans la nuit de ce même jour, le 27 août 1813, elle s'est suicidée.

– Ah ! Ça me revient... C'est ce suicide que je mettais en doute dans les lettres que tu n'as pas reçues.

– Pourquoi ? Ils l'ont tuée, alors ? !

– Il y a longtemps que le médecin qui l'a soignée n'est plus de ce monde ; moi, je suis parti d'ici il y a trente-cinq ans et je ne l'ai plus revu ; s'il était vivant, il pourrait m'aider à me souvenir. Attends un peu... Comme la vieillesse balaie tout de la mémoire ! Ah ! Un détail... L'apparition d'un enfant dans la rivière...

– Quoi ?

– Attends, Antonio, ne me fais pas perdre le fil de mes souvenirs.

Gonçalves Penha mit sa tête entre ses mains, se pencha en balançant la tête, se redressa brusquement et dit :

– J'ai l'impression de voir revivre le passé... Eh bien, Queiros, la nuit même où l'on a trouvé cette fille mourante dans la rivière, un homme qui pêchait est tombé sur un enfant vivant couché dans un berceau qui dérivait à la surface. Comme j'en parlais au médecin, il m'a dit que Josefa ne s'était peut-être pas suicidée ; mais qu'elle était morte alors qu'elle allait se réfugier chez toi avec l'enfant.

– Ce n'est pas possible, coupa Antonio de Queiros.

– Pourquoi pas ?

– Il était trop tôt pour que l'enfant soit né.

– C'est ce que j'ai dit moi-même au médecin, en lui racontant ce que j'avais appris par la lettre que tu m'avais écrite au *Limoeiro*, parce que, si je me souviens bien, tu me disais que...

– Qu'il y en avait encore pour un mois.

– Justement ; mais le médecin m'a convaincu qu'il suffisait de la joie qu'elle éprouvait de s'enfuir, quand elle se croyait abandonnée, pour provoquer chez elle une forte émotion. Et attends... Un autre détail... Ma fermière s'est déguisée pour se rendre dans la ferme où se trouvait cet enfant, et elle a su qu'il avait sans aucun doute été trouvé la nuit même, et que...

– Où se trouve cette ferme ? lui demanda le général en le coupant.

– Holà, du calme ! Ça, je suis incapable de te le dire pour l'instant ; mais pas la peine de s'exciter... La fermière a laissé des enfants qui sont toujours mes fermiers. Il est probable qu'ils l'ont souvent entendue parler de cet enfant miraculeux qu'on a trouvé couché dans un panier d'osier. Je te dirai ce que j'apprendrai. Oh Queiros ! s'exclama le juge avec enthousiasme. Et si tu allais retrouver maintenant ton enfant ?

— Un tel rêve ne m'effleure même pas l'esprit, mon ami. Je voudrais plutôt que la mort de cette malheureuse n'ait pas été un acte désespéré ; mais, si on y réfléchit bien, Gonçalves, pourquoi se serait-elle suicidée ?

— C'est vrai, surtout après que la fermière m'eut dit que cette fille pleurait de joie ? Antonio... je me rappelle maintenant parfaitement que, dans mes lettres, je t'ai dit que ton enfant était peut-être vivant... Et c'est précisément pour cela que ton père les a fait disparaître... Tu ne crois pas ?

— C'est possible ; mais... quelles nouvelles douleurs l'espoir me fait naître dans l'âme ! L'espoir ! Qu'est-ce que je peux espérer après trente-sept ans de changements, mon ami ?

— Tu as raison... À supposer que cet enfant trouvé ait été le tien, depuis quand sera-t-il mort, l'homme qui l'a trouvé sur la Tâmega ? Qu'est devenu ce garçon ? cela dit, remarque, je connais des affaires où les recherches s'avéraient plus difficiles et qui ont été tirées au clair. Les procédures de succession sont pleines de faits qui semblent tirés des romans, et dans les généalogies, il y en a beaucoup de ce genre.

\*

Le lendemain, le général Queiros e Meneses sortit pour la première fois de son manoir morose et partit tout seul et à pied en direction de la Tâmega. En le voyant venir de loin, les anciens se découvraient et s'arrêtaient. Il s'arrêtait aussi, les priaient de se couvrir et leur demandait qui ils étaient. Les uns l'avaient accompagné à la chasse, d'autres avaient joué avec lui quand ils étaient enfants, et se souvenaient de ses fredaines. Le général se rappelait ces noms, faisait une généreuse aumône aux nécessiteux et offrait aux autres son amitié.

En arrivant au bord de la Tâmega, il s'arrêta en face de l'Insua. C'est là que Josefa attendait le jeune aspirant, dissimulée dans les bois de peupliers. Un aulne familier au tronc hérissé de branches recourbées avait disparu. À cet endroit, il y avait un moulin à eau, avec un bac attaché à un anneau de pierre scellé au mur.

La meunière apparut à la porte du moulin pour lui demander s'il voulait passer de l'autre côté.

— Oui.

Une fois dans le bac, il lui demanda s'il y avait longtemps que le moulin était là.

— Il y a neuf ans, monsieur. Il y avait là-bas un peu plus haut un moulin que la crue m'a emporté. Je me suis retrouvée avec deux enfants encore petits, sans moyens d'existence, pas même une cabane ; mais la mère des pauvres m'a secourue. Vous connaissez sans doute la dame du domaine de Santa Eulalia.

— Non.

— Alors, je ne voudrais pas être indiscrete, mais vous n'êtes pas d'ici.

— Si. Mais je suis resté longtemps au loin.

— Sûrement, car à dix lieues à la ronde, tout le monde connaît la dame de Santa Eulalia. Il n'y en a pas une au monde comme elle. Elle a onze enfants chez elle, et rien que des enfants trouvés.

— Onze !

— C'est comme je vous dis, monsieur.

— Encore heureux qu'il existe une sainte dans un pays où il y a tant de mères qui abandonnent leurs enfants.

— C'est bien vrai, il y a beaucoup de dévergondées dans ce monde chrétien. De mauvaises femmes par ici, c'est dans une maison sur deux qu'il y en a quand on remonte en amont ; mais si l'on descend en aval, elles le sont toutes.

Le général sourit et dit :

— Vous faites bien de vivre près de cette île ; quand la corruption sera générale, vous pourrez vous y réfugier.

— Cela va sans dire ! Mais moi, je ne risque pas d'être touchée par l'épidémie. Il me suffit de gagner le pain de mes enfants. Je travaille beaucoup, et mon corps ne me pousse pas à la bagatelle. J'ai ce bac qui prend l'eau, et Dieu sait quand j'en aurai un autre. La mère des pauvres m'a bien promis du bois ; mais moi, en attendant, je n'ose pas y aller.

— Eh bien, n'y allez pas. Présentez-vous demain à la maison de Cimo de Vila, adressez-vous à Queiros, et vous recevrez de l'argent pour votre nouveau bac.

— Béni soit Dieu ! Vous êtes donc le général qui est arrivé il y a quelques jours ?

— Au revoir ; demain sans faute.

Il sauta sur le rivage.

— Monsieur veut-il que je l'attende ? demanda la batelière.

— Non, je vais traverser au gué de Santo Aleixo.

Et il marcha le long de la Tâmega avant de sauter le muret qui surplombait le sentier de l'Estevão. Comme il était fatigué, il s'assit en essuyant sa sueur sur le rocher auquel le meunier avait adossé le cadavre de Joséfa, se rappela qu'ils s'étaient assis là ensemble une après-midi de juillet. En bas, la rivière murmurait en agitant les branches des saules, les grenouilles coassaient, et parfois un goujon au ventre argenté sautait à fleur d'eau. Il avait l'air de voir et d'entendre ; mais c'était le visage et la voix de Josefa qu'il voyait et entendait dans le passé, et il trempait son mouchoir de larmes.

Il gravit la pente raide du sentier. Il entra dans le village de Santo Aleixo et s'assit sur le parvis. La fatigue l'accablait. Un vieux prêtre sortit alors du presbytère, en s'appuyant sur sa canne, et s'assit à l'ombre du platane sur le parvis, son bréviaire sous le bras. Remarquant l'inconnu, il le salua, et lui offrit l'hospitalité.

— Vous êtes le curé de cette paroisse ? demanda le général.

— Oui, Monsieur. Et vous, n'êtes-vous pas de ce côté de la Tâmega ?

— Non. Cela fait-il longtemps que vous êtes curé ici ?

— Vingt-sept ans.

— C'est ici un village de riches cultivateurs, on dirait.

— Il y a des propriétaires très riches, les Pimentas, le *tenente-coronel*, l'ancien *capitão-mor*, etc.

— Si cela ne vous dérange pas, Monsieur le Curé, puisque vous vous montrez si prévenant pour les étrangers, nous irons nous promener dans ce village qui me semble fort pittoresque.

— Bien volontiers.

Le curé lui disait le nom des propriétaires des plus beaux édifices. Ils arrivèrent à un angle où l'on voyait les ruines d'une maison de cultivateur très spacieuse. Le général avait l'air de reconnaître l'endroit et la maison.

— C'est ici, dit le curé, qu'a habité un cultivateur qui est mort il y a trois ans à plus de quatre-vingts ans. Il s'appelait João da Laje. Il buvait sa chopine d'eau-de-vie par jour et il est arrivé à un âge si avancé ! Allez donc vous fier aux médecins ! J'ai gardé de cette maison un bien funeste souvenir. Les années ont défilé depuis !... Près de quarante... En 1813, quand j'étais encore frère mineur, je suis venu chanter les répons avec mon surplis pour une pauvre fille qui s'était noyée dans la Tâmega, volontairement selon les uns, accidentellement selon d'autres. C'était un beau brin de fille. Je me souviens encore qu'elle est morte une nuit, et qu'il fallut l'enterrer dès le lendemain parce que l'odeur du cadavre était insupportable. Comment la mort avait-elle transformé en l'espace de quelques heures une créature jolie comme un ange en un amas de pourriture !

— Quelle raison a-t-on invoquée pour ce suicide ?

— Je n'ai pas de certitudes ; je n'ai que des soupçons ; mais, comme disent les livres sacrés, *il faut pardonner aux morts*. Notre devoir, c'est de prier pour eux, et non pas de leur demander des comptes.

Le curé qui parlait ainsi était ce Père Bento da Povia qui dans ses vertes années de dévergondage invitait le greffier à respecter le cadavre encore chaud de la suicidée.

Le général s'abstint de poser des questions ; mais le prêtre continua :

— Cette maison va disparaître. João da Laje est mort pauvre. Il avait engagé tout cela aux confréries et au Trésor. Il a dépensé trente mille cruzados, après que sa femme fut morte de chagrin du côté de Barroso. Un Brésilien a acheté cette ferme, qui se trouve là en bas, au bord de la rivière, et il rase la maison pour construire une résidence. On aperçoit encore là-bas le grenier tel qu'il était quand je suis venu conduire la morte à l'église. C'est là qu'elle dormait. On dirait, monsieur, que l'histoire de cette pauvre fille vous fait de la peine... dit le curé s'apercevant que le vieillard réprimait ses larmes.

— Tous les vieux pleurent facilement... Poursuivons notre promenade, Monsieur le Curé. C'est par ici qu'on descend au gué ?

— Oui, monsieur, par cette ruelle ; puis on passe, là-bas au fond, sur le champ à droite. Je vais vous accompagner jusque là, parce que je vais voir une malade qui habite au bord de la rivière.

Quand ils arrivèrent au gué, le général demanda :

— N'avez-vous pas entendu parler, Monsieur le Curé, d'un enfant qui est apparu par ici dans un berceau flottant dans la rivière.

— C'était tout près d'ici, peut-être à cent pas, là où la rivière forme une anse. Cet enfant, je me souviens très bien qu'il est apparu la nuit même où Josefa da Laje s'est noyée. Cette coïncidence a donné lieu à bien des conjectures et à bien des soupçons ; j'ai condamné ces jugements téméraires. Dans ce pays, il y a toujours eu par malheur de ces pécheresses qui croient se cacher aux yeux de Dieu, quand elles peuvent se montrer aux yeux du monde, sans les enfants qu'elles ont abandonnés.

— J'ai entendu dire que l'enfant avait été sauvé.

— Oui, Monsieur, elle a été retrouvée saine, sauve et sèche dans un berceau d'osier par un homme qui pêchait : c'était le fermier des Valadares de Santa Eulalia. On a fait beaucoup de recherches, mais on n'a jamais su qui était la mère.

— Et l'homme qui a trouvé l'enfant, est-il mort à présent ?

— Pas du tout ; il s'appelle Bragadas, et il est né dans cette paroisse. J'ai constaté il y a quelques jours dans le registre des baptisés qu'il a plus de quatre-vingts ans. Mais il y a une circonstance ici que l'on dirait tirée d'un roman. Bragadas est aujourd'hui le fermier de cette même enfant trouvée par lui.

— Comment ? ! s'exclama Antonio de Queiros.

— Vous avez raison d'être surpris, monsieur ; mais c'est la vérité. L'enfant trouvé était une fille dont s'est occupée la famille au château, qui l'a baptisée sous le nom de Maria Moisés, parce qu'elle avait été trouvée dans une rivière comme le saint législateur des Hébreux. Ensuite, une de ces dames, qui était sa marraine, lui a laissé le domaine de Santa Eulalia. Cette créature de Dieu est devenue un ange ; on l'appelle la mère des pauvres ; elle offre un abri, une éducation, un métier à tous les orphelins et à tous les enfants abandonnés que la main du malheur amène jusqu'à elle...

— Il semble, coupa le général, qu'il y a de nombreuses présomptions qui confortent l'hypothèse selon laquelle cette enfant trouvée était la fille de Josefa... N'en tombez-vous pas d'accord avec moi ?

— Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, on ne saurait avancer de jugements téméraires quand ils ont pour effet d'accabler les vivants, et à plus forte raison des morts qui ne peuvent se défendre. Je n'en sais rien... Et ce que je ne sais pas, cela reste dans le domaine du possible. Quelle que soit sa mère, Maria Moisés est une femme qui rappelle les anciennes saintes.

— La connaissez-vous, Monsieur l'Abbé ?

— Je ne l'ai jamais vue, mais j'entends dire qu'elle porte sur son visage la beauté de son âme et qu'elle a l'air d'avoir vingt ans, alors qu'elle approche la quarantaine ; oui, nous n'en sommes pas loin... de 1813 à 1850...

— Ça lui fait trente-sept ans...

— C'est ça, trente-sept ans. Il est dommage que la modestie de ses ressources ne lui permette pas d'aller aussi loin que son cœur le voudrait. Elle a étendu plus qu'elle ne le pouvait le domaine où s'exerce sa charité. Elle se portait au secours de toutes les misères avec plus de prodigalité que de prudence. Son saint aveuglement ne lui permettait pas de prévoir les limites de ses modestes moyens. Les revenus de son domaine sont minces et peut-être mal payés par le fermier, à qui elle ne demande pas de comptes, à moins qu'elle n'accepte ceux qu'il veut bien lui rendre, parce que c'est lui qui l'a sauvée. Cela ne pouvait la mener bien loin. Il est vrai que le chanoine de Braga, un saint homme que j'ai connu, lui a laissé quelque mille cruzados, qui lui ont permis de couvrir encore quelques années de dépenses pour la nourriture et l'éducation des enfants trouvés et des orphelins. L'argent a fini par s'épuiser, mais ce qui ne s'est jamais tari, c'est la charité dans l'âme de cette sainte femme. Elle ne demande rien ; mais si elle apprend qu'un riche gentilhomme ou qu'un riche abbé, ou qu'un veuf sans enfants est en mesure d'accueillir un orphelin ou un enfant trouvé, elle lui écrit afin de lui demander pour l'amour de Dieu de le prendre et de le nourrir avec les miettes de sa table. C'est ainsi qu'elle est parvenue à en tirer d'affaire un assez grand nombre ; et l'on raconte que d'aucuns sont partis pour le Brésil et qu'ils sont là-bas sur la bonne voie.

— Vous savez donc, Monsieur l'Abbé, que Maria Moisés est pauvre à présent ?

— Tout à fait pauvre, je ne le dirais pas, parce que la richesse suprême c'est la grâce de Dieu ; mais qu'elle manque de ressources pour continuer à

se dévouer comme une sainte pour les malheureux, ça, c'est sûr ; parce que je sais qu'elle doit plus de mille cruzados à plusieurs confréries ; et à la porte de mon église il y a une affiche annonçant que celui qui voudrait acheter le domaine de Santa Eulalia doit s'adresser directement à la propriétaire. C'est une belle propriété ; mais personne ne lui en offre ce qu'elle vaut, parce qu'il n'y a pas d'argent, et que celui qui en a, s'enferme avec lui, par peur des révolutions, qui arrivent les unes après les autres. Tantôt ce sont les partisans de Cabral qui demandent de l'argent, tantôt ce sont ceux de la "patuleia" ; et voici que ceux de Saldanha vont se joindre à la procession pour en demander, et ceux qui n'appartiennent à aucun de ces trois partis vont avoir à en donner à tous les trois. Je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler, mais je suis franc ; ce que je dis, moi, c'est : pourvu que Dieu nous ramène Dom Miguel I pour remettre une fois pour toutes le Portugal d'aplomb.

Le général avait à peine écouté les propos confus de l'abbé de Santo Aleixo expliquant les bonnes raisons qu'il avait d'en tenir pour Dom Miguel. Antonio de Queiros était tombé dans un trouble fébrile ; on eût dit qu'il était pris d'un sursaut d'espoir ; il sentait dans son angoisse l'incohérente ivresse des beaux rêves, mais aussi l'incohérence et l'invraisemblance de ces bonheurs rêvés. Il embrassa le prêtre et l'invita à franchir un jour la Tâmega pour venir le voir.

— Mais je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler... dit le vicaire.

— Je suis Antonio de Queiros e Meneses, de la maison de Cimo de Vila.

— Seigneur Dieu ! s'exclama l'Abbé. À qui ai-je parlé !... N'étiez-vous pas en Amérique ?

— J'y ai été ; je suis revenu depuis huit jours.

— Je vous ai connu quand vous étiez tout petit, Monsieur Queiros ! C'est que nous sommes de la même génération, vous voyez, et que nous avons aussi été quelques mois condisciples en 1809 dans la classe de latin du Père Simão, au Vale de Aguiar, quand vous étiez séminariste, avant de vous engager. Dites, vous rappelez-vous Bento Fernandes, de la Povia ?

— Bento Fernandes... répéta le général.

— Que vous appeliez vous-même, ainsi que d'autres drôles : *Beatus Benedictus, ora pro nobis*.

Et le bon vieux s'en étrangeait de rire ; mais, soudain, son visage se chargea d'une mystérieuse gravité, et il lui dit en secret :

— Je comprends mieux à présent vos larmes il y a un instant, devant la chambre où a vécu Josefa et où on l'a enveloppée dans son linceul. Vous cherchez votre fille ? Vous vous doutez que Maria Moisés est votre fille ? Eh bien, c'est bien elle, vous pouvez en être sûr.

— Vraiment sûr ? Vraiment sûr ? Qu'est-ce que vous me dites là, Monsieur l'Abbé ! s'exclama le général en lui serrant les deux mains dans les siennes, transporté de joie.

— Je suis heureux de voir à quel point vous êtes ému, et de constater que vous avez été malheureux et que vous n'avez jamais oublié la pauvre Josefa. Dieu me pardonnera de rompre à cette heure le secret de la confession ; mais, dans ce cas, il serait absurde d'observer une règle qui préserverait un secret au détriment de votre bonheur et de celui de votre fille. Vous avez révélé au curé de Santa Marinha la grossesse de Josefa, quand vous lui avez demandé de vous marier clandestinement.

— C'est exact.

— Le curé a dénoncé à votre père vos honorables dispositions. C'est la raison de votre départ pour Lisbonne, puis de votre arrestation. Le curé, pensant me donner un exemple de bonne action, m'a raconté ce qu'il avait fait. Ce qui a fait de moi le dépositaire d'un secret que je n'ai jamais révélé, bien qu'il eût été divulgué, après le décès de Josefa, par le médecin et une fermière de la maison de la Temporâ. On ne pouvait selon moi déterminer encore si Josefa était déjà mère quand elle s'est malencontreusement noyée ou quand elle s'est délibérément tuée ; mais on m'a envoyé en 1817 diriger la paroisse de Santa Maria de Covas de Barroso, où la mère de Josefa vivait avec ses frères. Cette femme souffrait de crises de folie intermittentes ; mais elle éprouvait encore plus d'angoisses dans ses périodes de lucidité parce qu'elle ne cessait de pleurer sa fille. En 1818, j'ai été appelé pour l'entendre en confession, au cours des vingt-quatre heures qui ont précédé sa mort. La moribonde était alors en possession de toutes ses facultés ; et, le visage baigné de larmes, elle me dit que l'après-midi même du jour où elle était morte, sa fille avait mis un enfant au monde. Comme je me souvenais de la façon dont était apparue Maria Moisés, je lui ai demandé si c'était un garçon ou une fille. Elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle était sûre que, lorsqu'elle s'était enfuie de chez elle, elle emportait l'enfant, parce qu'en pénétrant dans la chambre de sa fille après l'avoir vue morte, elle avait trouvé des paquets qui se trouvaient dans un berceau d'osier et qu'elle avait cherché ce berceau sans le trouver. Je lui ai demandé si elle n'avait pas entendu dire qu'on avait trouvé la même nuit une petite fille dans la rivière à l'intérieur d'un berceau d'osier, elle m'a répondu qu'elle s'était juste rendu compte que le berceau n'était plus là, qu'elle était tombée comme morte et que, lorsqu'elle était revenue à elle, elle s'était réfugiée chez ses frères, où elle ne savait pas comment elle avait vécu durant de nombreux mois, avec des périodes dont il ne lui restait pas le moindre souvenir. Pour moi – conclut le curé – on a la preuve que Maria Moisés est la fille de Josefa.

Le général serra le Père Bento contre son cœur, baisa ses cheveux blancs, et s'exclama avec une joie enfantine :

— Nous allons avoir une vieilleuse très heureuse... Je vais vivre encore de nombreuses années, et vous, Père Bento, mon condisciple, vous allez être mon chapelain et le conseiller de ma fille dans ses charités.

\*

Le lendemain, Antonio de Queiros e Meneses, en compagnie du juge Fernando Gonçalves Penha et d'un notaire du district, passa la Tâmega, en face de la ferme de Santa Eulalia. Ils tirèrent la sonnette avec force.

Quand il entendit tinter la sonnette, Francisco Bragadas qui se trouvait dans l'aire, le ventre au soleil, en train de réchauffer ses quatre-vingts ans, dit à son petit-fils :

— Va voir qui c'est. Est-ce encore quelque enfant abandonné ? Il ne manquait plus que de les voir pousser l'audace jusqu'à nous les amener en plein jour.

La porte ouverte, les trois personnes entrèrent. Pour les mieux voir tandis qu'ils remontaient l'allée d'ormes et de hêtres, Francisco mit sa main en

visière et se dit : "Je parie que l'on va saisir la ferme". Il se leva en s'appuyant sur un solide piquet en chêne-liège, et demanda :

— Que voulez-vous ?

— C'est monsieur qui veut acheter la ferme, dit le notaire.

— Va dire ça à madame, mon garçon, ordonna Braga, avec une grande tristesse, avant d'ajouter : On ne cède pas la ferme à moins de dix mille cruzados.

— Dix mille cruzados ! dit le notaire surpris. Dans les hypothèques, elle est estimée à six.

— Je ne veux pas le savoir ; ça, c'est les hypothèques ; c'est dix mille cruzados nets pour la vendeuse, grommela le vieillard.

— Vous êtes Monsieur Francisco Bragadas ? demanda le général.

— Pour vous servir. Je ne vous connais pas.

— C'est le général Queiros, de la maison de Cimo de Vila.

— Ah ! je me souviens bien de lui quand il était gamin, comme mon petit-fils, là-bas. Combien de fois nous avons bavardé au bord de la rivière ! Moi, je lançais mes filets, et lui pêchait à la ligne dans l'Insua. Vous êtes bien bas ; et pourtant vous n'êtes pas si vieux que ça. C'est moi qui le suis, j'ai déjà mes deux charrettes bien chargées, avec une botte de mieux.\*

Sur ces entrefaites, le gamin qui avait exécuté sa commission revint, et dit que madame les attendait là-haut, dans le salon.

Pour monter les escaliers, Queiros s'appuyait au bras de Gonçalves Penha et lui disait à l'oreille :

— Je ne me suis jamais senti aussi mal pendant les batailles de Recife et de Lima. Les combats du cœur sont les plus rudes. Il m'a fallu attendre longtemps pour ressentir quelque chose de pareil.

— Eh bien, courage ! dit le conseiller pour lui donner du cœur au ventre.

Peu après qu'ils furent entrés dans le salon, Maria Moisés apparut. Ils se levèrent tous ; mais le général esquissa à peine un geste. Les forces lui avaient manqué, et il s'était rassis, en balbutiant des mots qu'on ne comprit pas.

Maria était grande, épanouie, blonde et belle comme Josefa de Santo Aleixo ; mais d'une beauté plus distinguée, le teint moins coloré par la bonne santé, le hâle et l'air pur des montagnes. Quelques années de couvent étaient passées sur elle, ainsi qu'une vie au service des autres, qui pâlit l'épiderme, en lui donnant en revanche les grâces morbides de la beauté aristocratique.

Mais quoi qu'il en soit, c'était le portrait de sa mère, embelli par la capricieuse palette d'un artiste qui eût atténué les couleurs vives et fortes des beautés campagnardes ; c'était Josefa de Santo Aleixo, mais telle qu'elle eût été après avoir respiré dix hivers de suite l'air du théâtre de São Carlos et dix étés les nauséabondes promenades de Lisbonne.

Voilà pourquoi le général, pris au dépourvu alors qu'il attendait sa fille sans se faire aucune idée préconçue sur son apparence, entrevit la mère. Pour rompre le silence qui s'était appesanti, le juge dit que son ami, le général Queiros e Meneses, voulait acheter le domaine de Santa Eulalia.

— C'est dix mille cruzados, répéta Francisco Bragadas, qui s'appuyait déjà à l'encadrement de la porte.

---

\* Dans ces provinces du Nord, on compte par charrettes de quarante bottes les années qui dépassent deux charrettes, à savoir quatre-vingts ans.

— La propriétaire se trouve ici, elle n'a pas besoin d'être représentée, fit remarquer le notaire.

— Ce que dit mon fermier est exact, confirma Maria Moisés avec une tristesse teintée d'incertitude. Je ne céderai pas le domaine à moins de dix mille cruzados.

Le notaire s'apprêtait à mentionner les estimations plus basses des hypothèques, quand le général fit un geste pour lui imposer silence, et demanda à Maria :

— Si j'accepte de payer pour le domaine le prix qu'on en demande, est-ce que je pourrai conclure aujourd'hui le contrat ? J'ai amené M. le Notaire pour dresser les actes.

— Il faut que je voie les titres, dit le fonctionnaire.

— Je vais les chercher... Alors – demanda-t-elle au général en hésitant et avec un chagrin visible – vous voulez vous installer tout de suite dans le domaine ?

— Ce n'est pas si urgent. Je veux l'acheter, simplement... Après...

— C'est que j'ai ici une famille nombreuse avec des enfants qui ont été élevés ici, et que l'on y éduque.

— J'aimerais les voir, dit le général, les yeux pleins de larmes.

— Bien sûr, Monsieur le Général ! répondit gaiement Maria. Oh, père Bragadas, dites à votre Joaquina de faire venir ici les enfants.

— Toute la canaille ? demanda le vieillard – Eh bien ! Ils vont faire un de ces tapages ! reprit Bragadas, avant d'aller exécuter les ordres en traînant les pieds.

— Il me semble que vous regrettez votre domaine, Dona Maria, dit Antonio de Queiros.

— On peut dire que je suis née ici, ou que j'ai du moins vu ici le jour ainsi que l'amour d'une marraine qui m'a élevée et laissé cette propriété pour m'en faire l'aumône, parce que je n'avais rien... J'ai été abandonnée et j'ai voulu donner aux malheureux qui n'ont ni père ni mère le bien que m'ont donné mes bienfaiteurs. Mes ressources n'y ont malheureusement pas suffi. J'ai engagé le domaine, et je suis à présent forcée de le vendre parce que les intérêts sont importants et que tôt ou tard les confréries vont récupérer tout cela. Si je vends le domaine pour dix mille cruzados, je paierai les cinq et quelques que je dois, et je pourrai avec le reste aider encore quelques années ces pauvres petits.

À cet instant, une bande de treize enfants, garçons et filles, arriva. Les garçons portaient un uniforme de coutil sombre, et les filles à rayures bleues. Le plus vieux avait onze ans et il était infirme, il s'appuyait sur des béquilles, et il était entré tout content, en sautillant sur sa seule jambe, avec une allégresse d'idiot. Il salua l'assistance comme un homme du monde et se retira à reculons sans quitter le groupe des yeux.

— C'est ce petit infirme qui apprend à lire aux autres ; il est très doué, et il m'aide beaucoup, dit Maria avant d'ajouter : je vais maintenant chercher les titres.

— Ce n'est pas urgent, madame. Pour les titres, nous verrons après, dit le général. M. le Notaire va dresser les actes, pendant que je vais jeter un coup d'oeil par ces fenêtres – et s'approchant du juge, il lui glissa : j'ai besoin d'air.

— Monsieur le Général, dit Maria Moisés.

— Madame.

— S'il vous faut un fermier pour cette propriété, je vous demande de garder ce vieil homme qui a beaucoup d'enfants et de petits enfants.

— Oui, madame, répondit-il avec une voix altérée par les larmes.

— Je dois ma vie à cet homme... C'est lui qui...

— Ça va, ça va, coupa Bragadas, en essuyant ses larmes avec la manche de sa veste.

— C'est lui qui vous a trouvée dans la rivière... reprit le général.

— C'est vrai.

— Dans un berceau d'osier, continua Antonio de Queiros.

— Que je possède encore, dit-elle en souriant, parce que c'est un héritage de mes parents ; il est du moins possible que ma mère ait tenu cette corbeille dans sa main...

— Il semble incroyable que cette petite embarcation n'ait pas coulé à pic ! dit le juge.

— Elle est parfaitement tressée, expliqua-t-elle. J'ai déjà fait des expériences dans la Tâmega avec mes enfants trouvés, et ils n'ont pas coulé quand je les ai placés dans mon berceau à la surface de l'eau. Voulez-vous voir ?

— Cela me ferait plaisir, dit le général.

— Va le chercher, Joaquina.

— Approchez-vous, mon bon Bragadas, dit le général, vous serez mon fermier, et nous nous entendrons, soyez-en sûr.

— C'est que, Monsieur, ce que je voudrais, c'est rester auprès de ma patronne, dit le vieil homme.

— Je ne suis plus votre patronne, père Francisco, mais je reste votre amie, et elle embrassa l'ancien, qui secoua la tête parce qu'il était gêné de sangloter.

Le berceau était arrivé. Le général semblait l'examiner attentivement ; la concentration du gentilhomme faisait sourire Maria Moisés qui dit :

— Il est bien vieux, mon berceau ; chaque fois que je le regarde, je me rends compte que j'ai pris de l'âge.

— Votre mère a tenu ce berceau dans ses mains... dit Antonio de Queiros.

— Peut-être, fit-elle remarquer, mais qui sait ? Il se peut qu'elle ne m'ait même pas vue... J'ai du mal à croire que ma mère, de ses propres mains, m'ait jetée dans le courant.

\*

L'acte était dressé.

Le juge Gonçalves Pereira compta dix mille cruzados en souverains et les déposa sur la table qui avait servi au notaire.

— Voici la somme convenue, dit Queiros. Les revenus de cette ferme, Monsieur Francisco Bragadas continuera à les payer à la mère affectueuse des enfants trouvés.

— À ma patronne ? ! beugla le vieillard.

— À votre patronne.

— Que mille anges vous accompagnent dans la vie et dans la mort, Monsieur le Général ! s'exclama Maria.

— Mille anges, cela fait beaucoup, dit-il. Un seul ange me suffit dans la vie, et cet ange, je veux qu'il m'assiste le jour où je mourrai. Et prenant les

mains de Maria, il continua : si je meurs sous la lumière de ton regard, Dieu me rappellera à lui, pas pour mes mérites, mais pour les vertus de ma fille. Tu intercédieras alors devant Dieu pour ton père, Maria ?

— Moi ! Seigneur Jésus ! Moi, votre fille ! s'exclama-t-elle, en se tordant les mains, tandis qu'il la baisait sur le front.

Maria tomba à genoux, toujours suspendue aux bras de son père ; et les vieux s'agenouillèrent aussi, ainsi que les enfants, extatiques et tremblants, sous le choc électrique de cette scène sublime.

Tomas Ribeiro, s'il reste en ton cœur une larme, imagine ce tableau et décris-le si tu peux ; moi, je ne peux pas, et je ne veux pas, parce que dans les romans actuels, il ne convient plus de peindre avec les coloris gothiques des romantiques, les tableaux émouvants qui allument dans l'âme l'étincelle de l'enthousiasme. On ne peint plus à présent que les gangrènes avec les couleurs violacées des plaies, et les couleurs verdâtres des pourritures modernes. Ce qui prédomine chez les hommes de lettres, c'est le vert, et dans la littérature, la pourriture.

\*\*\*

# LA MORGADA DE ROMARIZ

À Francisco Teixeira de Queiros

Auteur de la *Comédia do Campo*, de Bento Moreno, en témoignage de son extrême admiration et de sa reconnaissance ineffaçable.

Camilo Castelo Branco.

## I

J'ai vu cette morgada, il y a trois ans, à Braga, au théâtre São Geraldo. On représentait *Saint Antoine*, le thaumaturge. L'émotion était générale. La morgada, de concert avec son mari, le commandeur Francisco José Alvarães, pleurait et riait tour à tour.

Cette dame avait un physique avantageux, un teint rougeaud, la fraîcheur onctueuse et joviale d'une gaillarde quarantaine, des seins hauts et gonflés, des poignets potelés étranglés par ses bracelets sertis d'émeraudes et de rubis.

La morgada pouffa quand ce Saint Antoine du XIII<sup>e</sup> siècle récita aux jeunes filles un madrigal de Brás Martins, – un brave homme qui faillit régénérer le théâtre national comme il devait l'être. Voici les termes de cette poésie d'une innocente prosodie :

La fleur naît délicate et vivra belle aussi,  
A moins qu'on ne l'arrache au moment qu'elle naît ;  
Ainsi le vierge naît et vivra pure aussi,  
A moins que le vice ne travaille à sa perte.

*Et coetera*, avec la même douceur et la même musique.

La morgada avait adressé un sourire à son mari ; et lui, pour prouver qu'il avait, lui aussi, compris le trait, il arrondit ses lèvres chargées d'une muette ironie, et dit, en faisant preuve d'un atticisme matois :

– Rimailleries.

Or la morgada de Romariz qui pleurait à propos dans les passages en prose, éclatait de rire dès qu'un personnage se mettait à rimer. Elle s'était convaincue que le rôle des vers était comparable à celui des chatouilles. La nature lui avait donné cette tournure d'esprit.

Je l'ai discrètement regardée par dessus les épaules de son époux.

Elle bâillait aux entractes au point d'exhiber sa lulette ; il sommeillait, et grognait de temps en temps en s'étirant :

– Je m'ennuie.

– Ça ne m'étonne pas... acquiesçait son épouse, la comédie est jolie, sans doute... Mais on n'est jamais aussi bien que dans son lit, Zézinho.

Et elle avait des accents lubriques en prononçant le diminutif.

– S'il ne tenait qu'à moi... faisait Alvarães en desserrant ses bottes pour soulager et rafraîchir ses pieds par le *tunnel* bienvenu des tiges, le cuir verni m'écrase les cors... se plaignait-il avec aigreur. Des comédies... Il ne manquait plus que ça ! Des balivernes, oui...

- C'est une manière de vivre comme une autre...
- Et ils ouvraient tous deux leur bouche spasmodiquement.
- Si au moins j'avais soupé avant de venir... disait-il.
- Tu aurais dû faire comme moi...
- Je manquais de place... il tapait avec ses doigts repliés le haut de son ventre comme on fait pour les pastèques suspectes.
- Tant qu'à faire, nous allons regarder la *Scène de la Gloire*, c'est ce qu'il y a de plus joli... avançait son épouse.
- Sur ces entrefaites, une de mes connaissances de Famalicão passa les voir. Au lever du rideau, il s'éclipsa, et entra dans ma loge. C'est lui qui me dit le nom de ces deux personnes, en ajoutant :
- Vous avez là de quoi composer un roman ; il y a de la matière pour deux tomes...
- Picaresques ? Je n'en ai pas l'usage... Je veux de la philosophie ; mes lecteurs veulent de la philosophie, vous comprenez ?
- Elle en a à revendre.
- Par exemple !... Vous en êtes sûr ? Présentez-moi donc...
- À Dieu ne plaise... J'ai dit à la morgada que vous étiez romancier...
- Et qu'est-ce qu'elle a dit ?
- Elle a ri.
- Elle a ri ? ! Elle est bien bonne !... Et le mari...
- Le mari a dit : gare !

## II

Voyons un peu la philosophie qu'ils ont.

Plutôt que de subir une interminable narration, peut-être déformée par l'imagination de mon informateur, j'ai lu un dossier que le bonhomme m'a prêté. Les parties s'opposaient dans un procès à propos d'un mariage. Il était question d'une demoiselle placée par jugement. Le père de la fiancée fait opposition, et fait valoir que le prétendant de sa fille est un vaurien de la pire espèce. Le fiancé répond en expliquant que le père de sa future est d'une origine inavouable, et que nonobstant son titre de gentilhomme de la maison du roi, il est le fils d'un bandit de grand chemin, *comme il est de notoriété publique*, disait le fiancé, et il ajoutait : "...qu'il y avait moins de vingt ans, son adversaire exerçait le métier d'artificier à Vila Nova de Famalicão". Dans ce conflit, la fiancée avait mis fin à ce procès honteux en acceptant un autre mari que son père lui avait proposé. L'objet de ce litige était cette morgada de Romariz, et son mari, le commandeur Alvarães.

Philosophiquement parlant, ces faits semblent sans grand intérêt ; j'avais beau tourner et retourner les acteurs de ce procès, je n'en trouvais aucun. Je louai le procédé de la jeune fille insultée en la personne de son progéniteur ; mais le ferment d'une telle philosophie ne me donnait pas de quoi lever une pâte de cinquante pages. Je renonçai à ce sujet, et je l'abandonnai aux imaginations inépuisables de ma patrie. Mais, au bout de deux ans, j'ai lu dans un livre imprimé vers 1815 des noms que j'avais vus dans les dossiers scandaleux. J'ai réexaminé les pièces, et en ai recopié certaines qui, jointes à d'autres du livre en question, ont donné cette nouvelle dans laquelle, heureusement pour le lecteur et pour moi, il n'y a aucune philosophie, que je sache.

### III

En 1744, quand Vila Nova de Famalicão était un bourg de cent âmes, avec un juge d'instance, un garçon de quinze ans partit pour la Cour, qui avait d'abord exercé le métier de maçon avec son père. Il signait du nom d'Antonio da Costa Araujo, écrivait proprement, et il était dégourdi. C'était un oncle qui l'avait fait venir à Lisbonne, un marchand drapier installé rue dos Escudeiros, laquelle se trouvait jusqu'au tremblement de terre de 1755 sur l'emplacement de l'actuelle rue Augusta. Matias de Costa Araujo, le frère du maçon, s'enticha de son neveu au point de l'envoyer, malgré ses faibles ressources, faire ses humanités à l'école des jésuites de Santo Antão, pour en faire un prêtre, malgré ses penchants mercantiles. Matias n'avait pas réussi dans les affaires, et disait que c'est une méchante manière de vivre que celle où l'on prospère au détriment de l'honneur.

Le premier novembre 1755, le destin prévu de l'étudiant fut bouleversé par la catastrophe où son oncle périt sous la voûte de l'église São Julião, alors qu'il assistait à la messe pour les fidèles décédés. L'incendie dévora l'ensemble de ses modestes stocks. L'étudiant se trouva donc privé de tout appui, et commença par mettre de l'ordre dans sa vie en livrant aux flammes, sans regret, la grammaire latine du Père Alvares et ce qui allait avec.

Nicolau Jorge, un riche marchand, voisin et ami du défunt Mathias, touché par le sort du neveu, le fit venir, écouta son exposé sur les branches commerciales où l'on pouvait se lancer sans trop de risques à l'occasion de la crise provoquée par le tremblement de terre, et après l'avoir approuvé, il lui prêta deux cents pièces d'or. On mettait alors aux enchères sur les places et dans les rues des marchandises abîmées par l'eau et le feu. Antonio da Costa Araujo acheta pour un prix dérisoire des lots correspondant au montant de son confortable capital, et les paya comptant, à la grande stupéfaction du juge Torciles, président des adjudications. Costa Araujo s'installa Campo de Santa Ana, et gagna, la première année, avec ces marchandises abîmées, douze mille cruzados.\* Au bout de six ans, c'était un des commerçants les plus fortunés de la capitale ; il demeurait dans le premier pâté de maison de la rue Augusta, à gauche, quand on part du Rossio, et il était généralement connu sous le sobriquet de *Joia*, le bijou. Il avait sa loge à l'opéra, donnait des banquets à des personnes de condition, recevait dans son magasin la société la plus brillante de Lisbonne avec une courtoisie raffinée. Il appelait les dames "Joias", ce qui lui a valu son sobriquet. La fine fleur de la ville se pressait à son comptoir, parce que personne ne le surpassait dans le choix des atours, la délicatesse du goût, le respect des engagements. "On venait là – dit le colonel Francisco de Figueiredo – acheter des trousseaux pour les grands mariages, les tenues appropriées à toutes les occasions, qui furent nombreuses, si l'on compte les mariages de nos souverains, la naissance des princes, les anniversaires de toute la famille royale, et les trois jours de festivités à l'inauguration de la

---

\* Je résume les renseignements que j'ai recueillis dans le livre du colonel Francisco de Figueiredo, contemporain des faits. Cela se trouve au tome 14 de l'oeuvre intitulée *Théâtre* de Manuel de Figueiredo. Ce livre rare, d'un style déplorable, est un précieux recueil des coutumes portugaises au dix-huitième siècle. S'agissant du négociant Araujo, les lecteurs intéressés peuvent se reporter aux pages 632 à 640.

statue équestre de Sa Majesté Dom José, de si illustre mémoire."

Costa Araujo ne contraignait pas ses débiteurs à payer par voie de justice ; car il plaignait l'infortune de ceux qui ne peuvent goûter l'honneur et le plaisir d'être ponctuels. Le marquis de Pombal voulut l'anoblir comme il avait fait d'autres commerçants, mais plus dans le dessein d'abattre la noblesse historique que pour élever la bourgeoisie industrielle. *Joia* ne demanda jamais de distinctions et n'en accepta pas. Il fut toute sa vie un marchand, toujours à son comptoir, ou sur le pas de sa porte, comme le ferait aujourd'hui un commis à la tête bien frottée de socialisme et d'huile d'amandes douces.

Vers la soixantaine, Antonio da Costa Araujo fut atteint de paralysie. Il était célibataire. Il fit venir auprès de lui un frère qu'il avait au pays, maçon comme son père, et qui n'avait jamais cessé de travailler, bien que son frère plus riche lui versât de bonnes mensualités, sans toutefois lui conseiller d'exercer un métier moins grossier, car il avait compris qu'il y a beaucoup de maçons heureux et fort peu de grands de ce monde qui ne soient gênés par l'envie des petits.

Le paralytique fit un testament où il répartit son capital entre divers amis, et laissa à son frère trois mille pièces de 7\$500 réis.

Après la mort de *Joia*, Bento le maçon se présenta à Famalicão, vêtu d'un vieux tabard en bure, qu'il exhibait, l'air consterné, disant qu'il n'avait rien hérité d'autre de son frère, lequel était mort pauvre après avoir tout dépensé. Le maçon, en pensant qu'on le croyait, était d'une bêtise comparable à son avarice ; il lui manquait cette finaude matoise qui fait à présent la réputation des Minhotos. Il est vrai qu'il n'y avait pas encore de gazettes pour divulguer les termes d'un testament ; mais la nouvelle que Bento avait hérité l'avait précédé à Famalicão. Cinquante six mille cruzados et des poussières ! Qui aurait pu hériter secrètement d'une telle richesse en un temps où paraissait à Lisbonne un richard que l'on appelait *Trois-cent mille-cruzados* parce que, en arrivant du Brésil, il avait fait état de cette somme colossale et presque fabuleuse ! Cent mille réis, au jour d'aujourd'hui, c'est presque une honte de n'avoir que cela ; et qui ne ferait pas mine d'en avoir quatre fois plus, pourra, s'il ne se permet aucun écart, éviter d'être recueilli dans un asile de mendiants.

Le maçon était veuf, il vivait seul, et avait un fils artilleur au régiment de Porto, en garnison à Valença. Quand la nouvelle parvint à la caserne, le garçon, fou de joie, déserta, comptant sur l'héritage. Il fut cependant frappé de stupeur et consterné quand il rencontra son père au bord de la route en train de forer une roche pour le compte d'un cultivateur. Revenu de son étonnement, il lui demanda s'il n'avait pas hérité de trois mille pièces d'or. Le vieux leva au ciel ses yeux épouvantés, branla la tête comme les personnages de *Illiade*, fit à son fils une grimace terrible et beugla :

— Trois mille pièces ? ! Que trois mille diables t'emportent, et plus encore celui qui a conçu une telle perfidie ! Ce dont j'ai hérité, c'est d'une redingote de bure élimée. Si tu la veux, va la prendre, elle est pendue là-bas à un crochet... Alors, Joaquim, c'est l'odeur des pièces qui t'a ramené jusqu'ici ?

— Je venais vous demander, monsieur mon père – répondit le garçon avec une tristesse nuancée de respect – que vous me libériez de mes obligations militaires, parce que je n'en peux plus du service. Je suis malade, et j'ai besoin de changer de vie.

— Travaille, fais comme moi, qui n'en peux plus, moi non plus, et qui me

trouve ici en train de faire un trou dans ce gros caillou. Tu as voulu être soldat... Débrouille-toi.

— C'est que, mon père, j'ai quitté mon poste sans autorisation... Je suis déserteur...

— Ne me dis pas ça une deuxième fois, ou je te *rejetta* ce burin à la tête.\*

— Faites-moi cette aumône, répliqua sereinement Joaquim. Je préfère encore la mort aux verges... Et puis, vous savez, mon père ? poursuivit le déserteur en s'essuyant la sueur et les larmes – ou vous me libérez, ou je vais rejoindre la bande de la Terra Negra.

— Tu en es bien capable, salopard ! Allez ! Disparais, je ne te vois même plus, voleur !

Il jeta son burin et son mail en bas du talus, s'assit, les coudes appuyés sur ses cuisses, et resta quelques secondes, pensif, la tête entre ses mains écorchées et noires de terre.

Son fils attendait, balançant entre la haine et la compassion. Quand il songeait que son père avait hérité de trois mille pièces et l'obligeait à choisir entre les verges et la bande de voleurs, Joaquim se sentait tout tremblant de rage ; si, au contraire, l'héritage était une invention, avec son air désemparé, ce vieillard déguenillé, sale, et brisé par le travail lui inspirait de la pitié.

Tandis qu'il hésitait ainsi, le maçon leva la tête, le visage moins altéré, et dit :

— Va à la maison ; je vais parler à ton parrain... Voici les clés ; va chercher les pièces, et emporte-les, je te les donne...

Devant cette ironique libéralité, Francisco conçut quelques doutes sur cet héritage. Il entra dans la maison et inspecta tous ces signes de pauvreté qu'il connaissait depuis toujours. Dans la cheminée, parmi les cendres, la marmite ébréchée, et deux écuelles sur un trépied ; l'escabeau vermoulu, éclaboussé d'une graisse luisante ; les bancs assemblés formant couchette et la paillasse trouée hérissée de paille ; le bougeoir de fer accroché au mur ; au-dessous, un bureau de palissandre plein de taches, les pieds torsadés, mais les moulures rongées et les tiroirs de pin brut avec des poignées de corde. Le fils du maçon considéra la misère de ce mobilier, les ordures, la saleté qu'il n'avait jamais connues parce que sa mère vivait encore quand il s'était engagé. Aux pieds du lit, il y avait un tas de pelures, de bouts de bois, d'outils cassés, de chiffons et de tessons. Aux dents d'une fourche clouée à la poutre maîtresse était pendue, toute maculée par la suie du foyer, la défroque usée dont le frère de *Joia* disait avoir hérité.

Le déserteur s'assit sur le coffre de pin, contempla cette indigence et se dit :

— J'ai l'impression qu'on m'a menti... Mon père n'a hérité de rien... Il y avait dans cette maison des draps propres et du pain à volonté, chaque fois que nous recevions la mensualité que nous donnait l'oncle... Et maintenant, qu'est ce que je vais devenir ?... Je suis perdu !...

Sur ces entrefaites, un voisin qui avait vu entrer le soldat apparut sur le seuil de la porte.

---

\* Je n'ai encore entendu employer ce verbe *rejeitar* (de *rejicere*) dans le sens de *arremessar* (jeter) dans aucune province, mis à part le Minho. Une arme qui vous touche après qu'on l'a jetée s'appelait autrefois en bon portugais *rejeito*. Le peuple emploie ce verbe qui est de bon aloi et fait onomatopée. Les Minhotos qui ont fait des études supérieures, et même primaires (ce qui est plus difficile), rient quand ce peuple analphabète dit : "Il lui a *rejeté* une pierre."

— Te voici donc Joaquim Faisca ? ! demanda Luis Meirinho.

Il importe de savoir que le fils de Bento avait gagné le surnom de *Faisca*, l'Étincelle, parce qu'il avait manifesté à dix-huit ans une extraordinaire dextérité à mettre feu au phosphore des os de ses adversaires. L'autre s'appelait *Meirinho*, l'Exempt, parce qu'il avait travaillé pour le *corregidor* de Barcelos, et si l'on en croit la rumeur publique, l'agent de police était devenu le chef de la bande qui infestait la Terra Negra. Il exerçait le même métier, disaient d'aucuns, en gravissant d'un coup trois échelons.

— Tu es venu en permission ? demanda Luis Meirinho.

— Pas du tout. J'en ai demandé une et on ne me l'a pas donnée – répondit Joaquim dans le but de se ménager l'appui de son voisin si son père ne l'aidait pas. Je suis malade de la poitrine et je n'en peux plus de cette vie de soldat. J'ai entendu dire que mon père était devenu très riche avec l'héritage de mon oncle. J'ai déserté parce que je croyais qu'il me libérerait en payant ; mais je viens de tomber sur lui dans le Vinhal en train de casser de la pierre, et il m'a dit qu'il a hérité d'une défroque qui se trouve ici.

— Et tu l'as cru ? coupa l'autre malicieusement.

— En voyant le triste état dans lequel je trouve la maison...

— Sache donc que ton père a hérité de trois mille pièces. Tu sais combien font trois mille pièces ?... Cinquante-six mille cruzados et des poussières. Tout le monde sait ici que ton père est très riche. Je peux te montrer la copie du testament. Ton père est un misérable, et une honte pour l'humanité ! Il se nourrit à peine, mange deux écuelles de soupe par jour, et dit du mal de son frère parce qu'il lui a laissé une fripe usée, alors que tout le monde sait qu'il l'a rendu riche...

— Et l'argent ? fit Joaquim en parcourant du regard tous les recoins de la maison et le foyer.

— Les uns disent qu'il l'a laissé à Lisbonne où il l'a placé, d'autres tiennent qu'il l'a enterré là, dans ce taudis ; mais si tu veux mon avis, si ton père a rapporté l'argent, il ne l'a pas chez lui. Il l'a mis sous un rocher dans la montagne, par là-bas, où il passe son temps à casser de la pierre.

— Et qu'est-ce que je vais faire s'il ne me dégage pas ? demanda Joaquim.

— Qu'est-ce que j'en sais, mon vieux ! Si ta démobilisation dépend de l'argent de ton père, je ne voudrais pas être dans ta peau. Tu vas avoir droit aux coups de verges prévus par la loi aussi sûr que je voudrais te tirer d'affaire si je pouvais. Je te connais depuis l'enfance, et jamais je n'oublierai qu'il y a dix ans, au pèlerinage de Cruz de Barcelos, tu m'as sauvé la mise en cassant trois têtes pendant que j'en cassais deux. Eh bien, Faisca, si tu te trouves dans l'embarras, viens me trouver. Je ne puis t'éviter d'être considéré comme un déserteur ; mais les verges et l'uniforme, ça, je peux te l'éviter.

— Comment ?

— Ça me prendrait trop de temps de te l'expliquer... Voici ton père qui arrive au bout de la rue. Je m'en vais, je ne peux pas voir cet avare sordide ! Si j'étais sûr qu'il ait de l'argent dans le ventre, je le lui ferais rendre par le gosier, et je te le donnerais, mon garçon !

## IV

Le maçon avait eu le temps de voir le voisin décamper du pas de la porte.

— Qu'est-ce que Luis Meirinho faisait ici ? demanda-t-il, le visage renfrogné.

— Rien. Nous causions...

— Moi, je ne veux pas qu'on cause à ma porte avec des voleurs, tu entends ?

— Des voleurs !... A ma connaissance, Luis...

— Tu n'as qu'à aller dans la Terra Negra avec de l'argent, et qu'il s'en aperçoive, tu verras qui est Luis Meirinho. Il va y avoir trois ans qu'il a quitté son poste qui ne lui rapportait guère ; et, depuis qu'il n'a plus d'emploi, il s'est acheté une maison, il a sa monture, il ne se prive de rien, il mange de la viande de boucherie, et boit du vin cacheté. Et moi qui travaille depuis une bonne quarantaine d'années, j'arrive à peine à cultiver de quoi m'offrir quelques haricots et je bois l'eau de la fontaine.

— C'est parce que vous le voulez bien, mon père ... coupa Joaquim partagé entre la crainte et la bonne humeur. Perdez votre amour pour les pièces...

— Et toi, essaie de leur en accorder !... lui retourna le maçon, furieux. Je t'ai déjà dit d'aller les chercher !... Je n'ai rien hérité du tout ! Rien du tout ! Et il braillait, tordu de rage, en agitant ses bras.

— Ne criez pas comme ça, ça ne vaut pas la peine de beugler ! fit son fils. On est juste en train de causer... sans faire d'histoire... Hein ?

L'expression de Faisca trahissait des sentiments pas très filiaux. L'ironie plissait le coin de ses lèvres, et la colère lui fronçait le front. La façon dont il s'était assis sur le coffre, le corps penché, les jambes ballantes comme à la chambrée, tout cela montrait qu'il avait perdu tout respect et qu'il était d'humeur à poser aux vieux des questions facétieuses.

— Ainsi donc... poursuivit Joaquim, vous n'avez pas hérité de trois mille pièces ?

— Non ! gueula son père. Non ! Par tous les diables (Dieu me pardonne), non !

— Et si je vous montrais la copie du testament... fit Joaquim en écarquillant les yeux, en ouvrant la bouche, et en tirant la langue sur toute sa longueur. Qu'est-ce que vous en dites, mon père ? Si je vous montrais la copie du...

— Toi, je crois que tu es venu pour m'achever ! l'interrompit Bento en essayant de mettre fin à son embarras par une réplique stupide. Maudit sois-tu !... Et, les dents serrées, la tête entre ses mains, il allait et venait du foyer à la porte, et se considérait comme l'homme le plus malheureux que Dieu eût mis au monde.

— Mon père ! continua doucement son fils. Ça ne vous tuera pas. Reprenez votre souffle et écoutez votre Joaquim. Rappelez-vous que vous n'avez pas d'autre enfant à qui laisser vos cinquante mille cruzados.

— Espèce de démon ! glapissait le vieux.

— Ce que je vous demande, ce n'est pas grand'chose. Libérez-moi du service, et donnez-moi de quoi me marier avec la Rosa de São Martinho. Son père me la donnera à coup sûr si je lui apporte mille cruzados. Je vais être cultivateur, j'aurai la santé et la bonne humeur, et je ne vous demanderai plus rien, père.

Dès qu'il avait prononcé le nom de Rosa de São Martinho, il avait changé de ton et d'attitude. Ses yeux s'étaient faits implorants, et la voix avait pris une inflexion respectueuse. Son amour, qui datait de dix ans, exacerbé par la nostalgie, le désarmait. Si à ce moment le visage de son père lui avait laissé entrevoir la moindre lueur d'espoir, Joaquim eût achevé la réplique à genoux.

— Mille cruzados ! grognait le maçon, où veux-tu que j'aille les voler ?

Cette question balaya sur les traits de Faisca toute trace de ces bonnes dispositions.

— Je ne veux pas que vous alliez les voler, Dieu m'en préserve ! répondit Joaquim. Mais, à dire vrai, qui possède trois mille pièces bien à lui peut voler le bonheur d'un fils qui ne lui a pas coûté vingt sous du jour où il a pu travailler... Faites attention, père, à ce que je vais vous dire... Je ne retournerai pas à la caserne. Je suis déserteur.

— Je viens de chez ton parrain, répondit son père l'air moins sombre, le colonel Lobo da Igreja te donnera un mot pour le commandant, il dit que tout va s'arranger.

— Je ne retournerai pas à la caserne, je vous l'ai déjà dit. Je suis malade, j'ai besoin de changer de vie.

— Va te faire pendre... Je ne veux rien savoir de tes contes. Débrouille-toi. De l'argent, je n'en ai pas ; à moins que tu veuilles que je vende la maison et que j'aille demander après aux cultivateurs qu'ils me donnent un coin dans leur grange, à côté des chiens.

— C'est bon, conclut Joaquim en se levant et en s'étirant. Je vais écouter ce qu'en pense Luis Meirinho qui m'a promis de me délivrer d'une façon ou d'une autre de l'uniforme et des coups de verge...

— C'est pour ça que tu vas parler à Meirinho, espèce de démon ?

— Et alors ? Il se conduit comme un véritable ami, et si j'ai besoin d'argent...

— Il va t'apprendre à le voler, oui !...

— C'est lui qui sait où en trouver... répondit Joaquim en bâillant, et en faisant trois signes de croix devant sa bouche grand ouverte.

— Je te maudis ! brailla le vieux sur un ton suffisamment solennel pour la dernière scène d'un acte, et cependant pas assez pour ébranler le n° 32 de la 7e compagnie du régiment d'artillerie de Porto.

Faisca sourit et murmura :

— Il semble que vous ayez plus de malédictions en réserve que de sous. Eh bien, je m'en vais avec votre malédiction, et puis... nous verrons bien si elle nous fait du mal à tous les deux.

Bento, qui sentait son cœur battre d'une façon qui ne lui disait rien, fit encore trois pas pour rappeler son fils, et se mettre d'accord avec lui moyennant la somme nécessaire pour le libérer ; mais l'image d'un pot de fer plein de pièces l'atteignit rudement à la poitrine. Il s'arrêta, comme pétrifié, le regard fixé sur l'embrasure de la fenêtre dont les volets étaient condamnés par quatre traverses en châtaignier noircies par la fumée.

## V

Quelques jours après, le juge de paix chargeait le commissaire de Vermoim d'incarcérer le déserteur Joaquim da Costa Araujo, dit *Faisca*. Les plus gros bonnets de Famalicão, convaincus de la richesse de cet avare sans entrailles, plaidèrent pour le malheureux garçon, pressant le maçon de prières et même d'insultes et de menaces. Le maçon, effrayé, alla trouver son compère, le colonel Lobo da Igreja Velha ; et, suivant les bons conseils de ce monsieur dont il était le créancier, versa la somme nécessaire pour arrêter les poursuites de l'armée, acheter la démobilisation, et trouver un remplaçant.

Puis, quand il se vit spolié des économies qu'il avait réunies avant d'hériter des trois mille pièces, il fut pris d'une telle rage – et déchiré par de tels regrets de son argent, qu'il serait mort étouffé, si sa haine pour son fils ne l'avait soulagé. Les vingt-quatre pièces d'or que lui avait coûtées la démobilisation de Joaquim représentaient la faim et la soif qu'il avait endurées, le froid qu'il essayait les nuits d'hiver, et la sueur des jours d'été passés à travailler dans la montagne à l'heure de la sieste. Et il se souvenait avec quelques remords que sa femme avait souffert faute de médecin, qu'elle était morte faute de médicaments, qu'elle avait été enterrée comme une indigente, et qu'il s'était résolu à ce malheur et à cette infamie, parce qu'il n'avait pas voulu toucher à ces vingt-quatre pièces.

Bien que fort reconnaissant à son père, Joaquim ne le fut pas au point de renoncer à le croire tenu de lui procurer des moyens d'existence. Le vieux lui montra un pic, une pioche, une boucharde, et lui dit :

– Si tu veux gagner ta vie, fais comme moi. Viens-t-en casser un rocher, et tu sauras ce qu'il m'en a coûté pour gagner mes vingt-quatre... Et, incapable de poursuivre, il frottait ses yeux aux cernes violets avec le revers raide de crasse de sa veste.

Ces larmes n'attendrissaient pas son fils ; il se serait plutôt laissé aller à ricaner et même à détester l'avarice de son père. Circonstance aggravante, Joaquim fut sûr que cet héritage existait, et se dit que le vieux pouvait mourir sans laisser de testament, ni révéler l'endroit où il avait caché le trésor.

C'est en vain qu'il guettait ses gestes, ses regards, ses courses dans la montagne, afin d'éventer le magot des mille pièces. Bento Araujo allait souvent extraire des pierres dans les rocailles de Vermoim, et les vendait aux cultivateurs pour étayer leurs treilles. Son fils, méfiant, suivait ses traces entre les falaises qu'on appelait le *Castelo*, le Château ; et son père, qui soupçonnait qu'on le guettait, se réjouissait secrètement, et ne s'en formalisait pas.

Entre-temps, la vieille affection de Joaquim pour Rosa de São Martinho suivait son cours ; et, dans l'espoir que la réputation de richesse du maçon suffirait à convaincre le cultivateur fortuné de lui céder sa fille, en comptant sur cet héritage, il la demanda carrément ; mais le père de Rosa n'avait qu'une confiance limitée dans les *souliers du défunt*,\* et dit qu'il ne donnerait sa fille que si le fiancé lui apportait mille cruzados en espèces ou

---

\* *"Celui qui attend après les souliers du mort marche pieds nus"* dit-on à propos d'héritages espérés. (NdO)

en terres. Le garçon amoureux se confia de nouveau à son père, qui semblait serrer les cordons de sa bourse à mesure que le cœur du jeune homme s'ouvrait. Joaquim, inspiré par l'amour, sollicita l'appui de son parrain, le colonel Da Igreja Velha, et lui demanda d'amener son père à le doter.

Ce gentilhomme était la seule personne qui exerçât quelque influence sur Bento Araujo, une influence assez grande pour lui arracher quelque mille cruzados à intérêt, en promettant de ne dire à personne qu'il les lui devait. Il le fit venir, et lui conseilla de donner cette dot à Joaquim. Il grossit les funestes conséquences de son entêtement à vouloir passer pour pauvre alors que tout le monde était convaincu du contraire ; il lui représenta les dangers qu'il faisait courir à son fils sans emploi qui le dissuadât de fréquenter les vagabonds suspects avec qui il ripaillait dans les tavernes de la Lagoncinha et autres endroits mal famés. Enfin, comme le vieux s'obstinait à soutenir qu'il ne possédait que l'argent que lui devait son compère, le colonel n'insista pas et lui tint cet honnête discours :

— Fort bien : tout s'arrangera si Dieu le permet, et toi aussi. Je te dois trois mille cruzados. Je ne peux te les rendre, tant que l'un de mes fils ne m'aura pas ramené une épouse avec sa dot ; mais j'irai emprunter quatre cent mille réis à intérêt à quelque Confrérie, et cet argent, c'est toi qui vas le donner à ton fils pour se marier avec la fille, qui est de bonne famille, et apportera sans doute deux fois plus que lui, sinon plus.

Les derniers mots de Bento, dans cette discussion, donnent une image fidèle de sa nature. Quand son compère lui dit :

— Tu viendras dans huit jours prendre les quatre cent mille réis pour les donner à ton Joaquim au moment du contrat de mariage, Bento répliqua violemment :

— Je ne veux pas voir mon argent ! Arrangez-vous pour que je ne voie pas mon argent !...

Il savait qu'au moment de compter les deux mille cruzados, il serait capable d'empoigner le sac et de s'enfuir avec du bureau du notaire.

Tout compte fait, si le maçon présentait bien des tares propres aux avarés, il possédait également de belles qualités de père ; et l'une d'elles, qui mérite d'être signalée, c'est qu'ayant chez lui de la mort-aux-rats, il n'en administra pas à son fils.

## VI

Joaquim Araujo était entré dans la vie par la mauvaise porte. Huit ans de caserne, c'était suffisant pour gâter ses bonnes dispositions ; mais ce qui est sûr, c'est que *Faisca* avait déjà dû ce sobriquet à quelques désordres, quand il s'engagea, et qu'il ne s'était pas amélioré, comme il faut s'y attendre, en exerçant le métier de soldat.

Son nouvel état de cultivateur ne lui convenait pas : le mancheron pesant de la charrue lui donnait des nausées, chaque fois qu'il l'arrachait d'un sillon pour en entamer un autre ; le manche de la bêche lui donnait des ampoules ; il ne savait pas utiliser les terrains rocailleux ; il ignorait tout du labourage ; et, au lieu d'apprendre, suivant les désirs de sa femme et de son beau-père, il allait traîner dans les foires, quatre fois par semaine, sur sa jument fringante, le bâton ferré le long de sa jambe, la main droite à sa

ceinture, le chapeau de Braga sur sa nuque, et la bête la mieux harnachée qui fût.

Quand son beau-père grognait, il répondait qu'il n'avait pas besoin de peiner en se salissant les mains, puisque son père possédait encore le plus clair des cinquante mille cruzados en pièces ; et quand sa femme amoureuse et jalouse se plaignait, il lui tournait le dos, agacé. Afin de se débarrasser de son gendre, le cultivateur de São Martinho partagea sa maison entre ses trois enfants, garda pour lui une petite réserve, donna en terres la dot destinée à Rosa, et les envoya vivre où ils voudraient.

Les dévergondages de Faisca se poursuivirent le temps que les deux mille cruzados de sa femme le permirent ; et, à cette époque, celui qui en venait à bout en six ans, gagnait la même réputation que ceux qui de nos jours voguent vers la misère en dérivant sur des flots d'or. Rosa mourut à la fleur de l'âge avant de connaître le besoin, laissant un fils de six ans qu'elle confia à son grand-père, parce qu'il y avait des mois que son mari traînait en Galice, avec des joueurs de cartes, d'anciens camarades à lui, qui avaient fini leur service à moins qu'ils n'aient déserté.

Le fils de Rosa ne vécut pas longtemps de la charité de son grand-père, qui disparut peu après. Quand Joaquim de Araujo revint à São Martinho pour apprendre qu'il était veuf, il trouva son enfant de sept ans déguenillé, sans parents pour le soutenir, contraint de mendier son pain et son gîte chez les voisins, parce que son père n'avait pas de maison à lui, et que tout le patrimoine de sa mère était vendu. C'est un artificier qui l'avait recueilli, le parent le plus éloigné de sa mère, et le plus méprisé. Le petit l'aidait à travailler les roseaux et à remplir les tubes pour les fusées, en manifestant une assez grande habileté, et des aptitudes pour ce métier. Son père lui demanda pourquoi il n'était pas allé trouver son grand-père à Famalicão. L'artificier répondit qu'il l'y avait emmené quand sa mère était morte, mais que son grand-père lui avait dit qu'il était lui aussi très pauvre, et qu'il lui avait donné juste assez d'étoffe pour faire une culotte, et un chapeau de Braga plus râpé que l'écuille d'un chien. Joaquim se souvint de son parrain ; mais la mort l'avait privé de ce recours. Il alla trouver son fils qui avait hérité de la maison, pour voir s'il voudrait le protéger comme son père. Celui-ci le reçut en proférant de furieuses invectives contre Bento le maçon, qu'il traitait de voleur parce qu'il lui réclamait les deux mille cruzados à intérêt que son père lui devait encore.

A cette époque, le frère de l'honorable *Joia* ne pouvait plus travailler. Il passait ses journées assis au soleil sur le pas de la porte, et donnait chaque semaine quelques vinténs qu'il pleurait à une voisine qui lui apportait ses choux et son pain de maïs. C'est dans cette situation que son fils le trouva, quand il revint de la Corogne, habillé à la Castillane, mais trahissant, par sa veste usée et sale, la misère qui l'amenait à la porte de son père. Il lui demanda de l'argent d'un ton doux et suppliant, avec beaucoup d'actes de contrition et la promesse de se corriger.

— Si tu peux te corriger, tant mieux ; ce que je ne peux pas, moi, c'est jeter l'argent par les fenêtres, disait le vieux. Tout ce que j'avais se trouvait entre les mains de ton parrain ; il est mort, et son voleur de fils ne me rembourse pas.

— Ce que vous devait mon parrain, dit Joaquim, c'est deux mille cruzados ; mais vous en avez hérité cinquante mille et quelques...

— Je ne sais pas de quoi j'ai hérité, répliqua le maçon, tout ce que j'avais,

je l'ai confié au colonel, que Dieu ait son âme, et c'est resté là-bas.

— Mon parrain n'était pas capable de vous voler, père ! Vous êtes en train de remettre votre âme entre les mains du Diable ! Vous mourrez là comme un mendiant, et votre argent va vous aider à plonger tout au fond de l'enfer !...

Dans la chaleur de la discussion, le vieux s'imagina que son fils serait capable de porter la main sur lui. Il eut peur — une peur qui aurait dû le foudroyer, si le plaisir de se sentir riche n'avait pris le pas sur l'angoisse de se sentir menacé par son fils. Il ouvrit le coffre de ses mains tremblantes, en tira une chaussette, serrée par une ficelle au niveau du talon, la donna à son fils, et lui dit, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— C'est tout ce que j'ai. J'ai reçu hier ces vingt cruzados tout neufs pour les étais que j'ai vendus. Si tu veux m'en donner la moitié, donne-la moi ; si tu ne veux pas, prends tout.

Joaquim resta quelques minutes à regarder son père avec un air compatissant ; et, après avoir réfléchi à la façon de répartir les sous, il écouta en bon fils la voix de la conscience et de la raison, et décida... de ne rien partager. Il proféra en partant deux malédictions silencieuses, et s'en fut conter la chose à Luis Meirinho.

En ce temps-là, l'ancien officier du maire de Barcelos était surveillé de toutes les autorités locales. Sa réputation de bandit des grands chemins était faite ; mais les preuves nécessaires pour obtenir un mandat d'amener étaient insuffisantes. Il exerçait de plus en plus rarement ses brigandages dans les carrefours de Terra-Negra, de la Lagoncinha, et des montagnes éloignées de Ladario et de Labruja. Certaines maisons qui passaient pour cossues étaient attaquées par des bandes qui noyaient toute résistance sous le nombre ; et quand ces vols faisaient du bruit, Luis Meirinho et d'autres individus qu'il fréquentait ne se trouvaient jamais à Famalicão ou dans les villages des alentours. On savait que les bandes se rencontraient dans des cabanes regroupées au cœur d'une pinède qui leur servait de repaire et qu'on appelait les *Ribeirais*, non loin de la vieille église des templiers de São Tiago de Antas. Elles sont toujours debout, mais personne ne les habite, ces baraques traditionnellement exécrées parce qu'on y aurait enterré les voleurs qui revenaient de leurs expéditions blessés à mort.

Quoi qu'il en soit, la médisance ne calomniait pas Luis Meirinho, et lui-même ne cacha pas à *Faisca* par modestie le rang de capitaine des voleurs auquel l'avait hissé la rumeur publique.

Joaquim écouta ces confidences intimes sans épouvante et sans en être surpris. Les cartes étaient une initiation suffisante pour se faire admettre aux mystères de la Terra-Negra. Meirinho lui fit miroiter les avantages du métier, et en diminua les dangers. Commencant par l'argument le plus alléchant en faveur des voleurs, il tira d'un grand sac pour le lui offrir de l'argent qu'il assurait avoir acquis sans tapage ni effusion de sang. L'une des règles de son savoir-vivre, c'était (disait-il à *Faisca*) de ne tuer qu'à la dernière extrémité ; il s'agissait sans doute de la "légitime défense" qu'admet la loi. Romulus, le brigand qui fonda Rome, ne professait pas d'idées plus douces.

Le recrutement d'un brave dans cette clique ne présenta aucune difficulté. *Faisca* fut présenté, au cours d'une des nuits suivantes, à ses compagnons d'armes dans l'auberge de la Lagoncinha, et se trouva en meilleure compagnie qu'il ne l'avait prévu. L'ensemble était rehaussé de certains

sujets qui semblaient avoir adopté cette vie aventureuse par amour des sensations fortes : c'étaient des artistes, comme nous dirions aujourd'hui. Cadets de maisons honorables et pourvues d'un fief depuis les rois de la première dynastie, conscrits recherchés, déserteurs, journaliers, barbus venus des régions les plus éloignées, criminels évadés des prisons ou de la déportation, des gens de toute sorte, comme on voit, mais tous joyeux, farceurs, estimés dans les villages où ils résidaient provisoirement, généreux dans les tavernes avec les gens connus ou pas, armés jusqu'aux dents, et ne tuant, suivant l'excellent précepte de leur capitaine, qu'à la dernière extrémité. La bande, par esprit d'imitation, s'appelait "La Compagnie des Vigilants". Une autre s'était distinguée sous le même nom, à la cour, sous les ordres de José Nicos Lisboa Corte Real. Quarante ans avant, les plus gradés avaient été pendus, exception faite du capitaine parce qu'il était protégé par l'infant Dom Antonio, oncle de Dom José Ier. Un des plus jeunes de cette horde de voleurs, qui a connu sa période de splendeur après avoir échappé aux poursuites, exerça encore dans la bande du Minho, à laquelle il a légué le nom de celle qu'il regrettait.

La "Compagnie des Vigilants" n'a point prospéré l'année que le fils de Bento de Araujo s'y enrôla. La terreur avait découragé les voyageurs fortunés de passer par ces montagnes à la réputation épouvantable, et les propriétaires des hameaux isolés allèrent s'installer dans leurs maisons de campagne et les villes.

Bento de Araujo était inscrit depuis longtemps dans le programme de Luis Meirinho ; mais comme il y a encore des gens bien, le capitaine répugnait à proposer au conseil que l'on mît en chantier l'expédient le plus plausible pour exhumer les trois mille pièces du père de Faisca. Les associés conservaient dans leurs rapports de tels scrupules, ce qui n'est pas le cas de toutes les compagnies à statut légal.

Entre-temps, comme ils se trouvaient dans le plus extrême dénuement, et comme il était arrivé aux oreilles de Faisca la mauvaise nouvelle que son père, courtisé par des neveux de Gondifelos, envisageait d'aller vivre avec eux, le capitaine, soutenu par des raisons que la prudence lui inspirait et auxquelles Joaquim applaudissait, mit à l'ordre du jour les moyens à utiliser pour contraindre le maçon à révéler la cachette de son trésor. Faisca précisa cependant qu'il fallait le dispenser de participer à l'affaire parce qu'après tout, le bonhomme était tout de même... son père, et qu'il fallait tenir compte du cri du sang. Personne dans cette assemblée ne se moqua de la sensiblerie de ce fils : c'est que les idées profondes et grandes ébranlent les âmes quelle que soit leur qualité. Il fut chaleureusement approuvé et même embrassé par un associé de Felgueiras, poursuivi pour parricide.

## VII

En ce temps-là, à neuf heures du soir en Novembre, Famalicão se fondait silencieusement dans l'ombre au milieu des pinèdes et des chênaies. Ces hôtels blasonnés étalent ainsi que leurs propriétaires leur splendeur aujourd'hui à un endroit où s'étendaient alors de vastes marécages fangeux, avec des cabanes habitées çà et là. La bande de Luis Meirinho pouvait évoluer hardiment et tranquillement au milieu du bourg comme dans les Rodas do Marão.

Au cours d'une de ces nuits, le chef, en compagnie d'une douzaine de complices triés sur le volet, s'engagea dans la ruelle de Enxiras, où demeurait Bento de Araujo. Il s'approcha de la porte avec deux d'entre eux ; les autres firent le guet aux deux bouts de la venelle.

Le maçon était encore assis devant la cheminée. Depuis qu'on lui avait dit que son fils passait parfois la nuit chez Meirinho, il veillait jusqu'à ce qu'il fit jour. La crainte de se faire agresser était telle qu'en certaines nuits de tempête, il avait déjà crié trois fois au secours. La première fois, les voisins avaient essayé de le secourir en donnant de la voix à partir de leurs fenêtres avec une invulnérable impunité, et s'étaient alors aperçus qu'un porc en liberté, peut-être attiré par cette odeur de soue, attaquait la porte de Bento avec son groin. Personne ne bougeait plus depuis, même s'il criait, attribuant au porc les agressions qui dérangent l'avare.

C'est ce qui se passa cette nuit de novembre. Le maçon se rendit compte que des gens s'approchaient de la porte, et suivit les raclements du fer entre le jambage et le battant. Il cria ; mais on aurait dit qu'il criait les dents serrées. Le pêne de la serrure cassa, et la porte fut si vite enfoncée par deux puissantes épaules que les hommes furent catapultés à l'intérieur, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent les mains à la gorge du vieux, pétrifié. Le maçon vit briller entre eux, à la clarté d'un tison enflammé, l'acier d'un couteau et entendit, à travers les mouchoirs dont ses hôtes avaient couvert leurs visages, une voix déguisée :

— Si vous criez, vous mourrez sur le champ. Si vous voulez vivre, donnez-moi les trois mille pièces dont vous avez hérité, et vite. Ne racontez pas de blagues, et épargnez-nous vos jérémiades. C'est à vous de décider : l'argent ou la vie.

Bento avait levé les mains pour les supplier, et demandait qu'on ne le tuât pas.

— Où sont les trois mille pièces ? demanda Meirinho.

— Les trois mille pièces ? balbutia le vieux, comme s'il était vraiment effaré qu'on exigeât de lui trois mille pièces alors qu'il n'avait à lui que trois pièces de six vinténs.

— Qu'est-ce qu'on attend pour tuer ce démon ! ajouta Meirinho, et pour arracher les lattes du plancher.

— Je n'ai pas mon argent ici, messieurs... fit le maçon, ruisselant de larmes...

— Où l'avez-vous, alors ?

— Je l'ai enterré sous un rocher...

— A côté d'ici ? Allez, debout !

— Non monsieur, ce n'est pas vraiment à côté. C'est à trois quarts de lieue... à Vermoim.

— Bon, dit le capitaine pour conclure. Nous vous suivons, mettez-vous vite en marche et venez déterrer cet argent. Remuez-vous !

D'une certaine façon, le bonhomme fut soulagé de ce changement de situation, comme si le fait de risquer sa vie, mais point son argent, constituait une sensible amélioration de son sort.

Le bande s'engagea dans les broussailles derrière le vieux, franchit la colline qui jouxte les contreforts du Vermoim, et gravit par São Cosme do Vale les massifs rocaillieux qu'on appelle là-bas le *Castelo*.

— Ne vous faites pas de bile, lui disait Meirinho, puisque vous allez garder de quoi vivre à l'aise. Nous n'allons pas vous enlever le nécessaire ; ce que

nous voulons, c'est le superflu. Nous sommes des hommes d'honneur, n'est-ce pas, vieil homme ?

Et il lui tapotait les épaules.

— Oui, monsieur, disait Bento, et il se taisait pour réfléchir à la situation périlleuse dans laquelle il se voyait, et aux moyens de la conjurer.

— Marchez un peu plus vite, reprenait le chef en le poussant doucement.

— On devrait l'aider de quelques coups de pied, proposait un autre, craignant que le matin ne vienne compromettre leurs plans.

Quand ils furent parvenus au sommet de la montagne, tout hérissée de rocs, Meirinho dit :

— Nous y voilà. Où est le rocher ?

— Je n'y vois pas bien... Je ne pourrai reconnaître l'endroit que quand il fera jour, répondit Bento.

— Nous voici bien partis... fit Meirinho avec un sourire de mauvais augure. Eh ! Freiamunde, bats-moi le briquet, et fais-nous une torche de genêts que ce petit père puisse voir où est la braise.

— Il me semble que le mieux, ce serait de l'éclairer avec un petit coup de feu... observa Freiamunde, en buvant quelques traits de marc à une calebasse qu'il portait en bandoulière. Qu'est-ce que vous en pensez, capitaine ? Si vous êtes d'accord, je fais avaler au vieux deux ou trois gorgées comme on fait pour les dindons...

— Père Bento, insista Luis Meirinho, vous trouvez la pierre, oui ou non ? L'argent restera enterré ; mais vous resterez vous aussi, le ventre en l'air, à attendre qu'on vous enterre. Réfléchissez à notre arrangement ; rappelez-vous que vous avez affaire à des hommes de parole.

Entre-temps, un membre de la bande avait battu le briquet, et allumé avec la mèche la poignée de fougères sèches arrachées de sous un rocher qui avait l'air d'un dolmen.

— Vous avez là plus de lumière qu'il ne vous en faut, dit Luis. Il ne vous reste plus qu'à trouver la pierre, Père Bento.

— Il me semble que c'est celle-ci... répondit-il en grelottant, persuadé que sa fin était proche.

— Il vous semble, ou c'est elle ? insista Meirinho, rageur. Allez. Montrez-nous l'endroit. Eh ! Zé Landim, s'il faut déterrer le mort, sers-toi de ton couteau. Nous sommes à vos ordres, patron, dites-nous où vous voulez qu'on le creuse, ce trou ; on va le faire en tout cas ou pour récupérer l'argent ou pour vous mettre dedans.

Bento était tombé à genoux, comme frappé d'une soudaine apoplexie, et il commença à bredouiller des sons inintelligibles.

— Qu'est-ce qu'il mâchonne, ce démon ? demanda Freiamunde.

A ce moment-là, le père de Joaquim tomba en avant, sa tête heurta une pierre ; et quand les deux hommes le relevèrent d'un coup, et le virent à la lumière des fougères, il était mort.

Cet incident ne produisit pas la plus petite impression chez ces hommes forts. Personne ne fit la moindre remarque sur ce drame survenu dans un décor aussi lugubre. Les plus soucieux absorbaient de bonnes rasades d'eau-de-vie, et disaient que le bonhomme était mort de froid. Pas une seule idée philosophique, pas même une parole élégiaque ! Luis Meirinho exposa brièvement sa conviction que le mort les avait éloignés de la maison pour les détourner de l'endroit où il gardait son argent. Il décida qu'on profiterait du reste de la nuit pour aller retourner la terre dans la maison autant qu'il

se pourrait ; et au cas où l'argent ne referait pas surface, ils viendraient la nuit suivante creuser sous la roche au *Castelo*.

Ainsi fut fait. Bento Araujo resta couché sur le dos, parmi les genêts, les bras raides et en croix, les poings fermés, et les yeux vitreux de larmes. Au point du jour, un nuage grisâtre, qui ondulait sur la crête de la montagne, se déchira dans une averse de grêle, qui lui battait le visage et rebondissait sur sa poitrine nue et décharnée. Il avait plu et neigé ensuite, des jours durant. Aucun berger n'était monté avec son troupeau sur ces cimes toujours cachées sous une brume sombre, et dangereuses dès que le loup se met à hurler de faim.

Quand il fit plus sec, c'est une volée de corbeaux qui dénonça la présence du cadavre au visage ravagé ; ils planaient en croassant au-dessus des restes du festin qu'ils disputaient aux bêtes sauvages.

## VIII

Voici comment on racontait l'affaire à Famalicão.

Comme il craignait les voleurs du voisinage, Bento de Araujo avait déterré ses richesses qu'il gardait sous le foyer, puis était allé les cacher, par une nuit glaciale, dans les chênaies du Vermoim, il était mort engourdi par le froid et transi par la neige. Ceux qui défendaient cette version se fondaient sur le fait que la dalle du foyer avait été déplacée, et qu'à sa place il y avait un trou profond, un autre sous les bancs formant un lit, et, parmi les gravats, les tessons d'une marmite, où se trouvait sûrement une partie du trésor, tandis que l'autre était sous le foyer.

Autre rumeur :

La bande de Terra-Negra avait attaqué le maçon, l'avait volé, tué, puis avait emporté le cadavre au *Castelo* de Vermoim. On ne proposait pas de raison pour ce convoi à trois-quarts de lieue ; mais qu'avait-on besoin de logique pour expliquer de tels faits ?

Mais la version la plus populaire, et qui recueillit les suffrages des personnes les plus raisonnables, c'était que Joaquim avait tué son père dans la montagne, quand le vieux revenait de son travail de carrier ; et qu'ensuite, le laissant pour mort, il était venu chez lui déterrer l'argent. A l'appui de cette rumeur, on alléguait qu'il était venu à Famalicão s'enquérir de son père, et demander aux voisins s'ils s'étaient rendu compte de l'effraction – alors même que son père était déjà mort.

L'opinion obligea les autorités à arrêter Faisca ; mais, la nuit suivant l'incarcération, quelques douzaines d'hommes armés défoncèrent la prison de Famalicão, et libérèrent l'innocent de ses fers.

Cette fuite acheva la ruine de Joaquim de Araujo. On tint pour assurés le vol et le parricide. Les villages de la juridiction de Vermoim, Famalicão en tête, firent la chasse à la clique de Terra-Negra, avec des renforts militaires de Guimarães et de Braga. Le groupe se dispersa, après la mort de quelques-uns des plus audacieux ; les autres allèrent grossir, à Povia de Lanhoso, la célèbre bande dont l'histoire est relatée dans un livre qu'on a bien fait d'oublier.\*

---

\* *Le Démon de l'or.*

Le fils de Bento le maçon mourut en 1809 à Carvalho d'Este, en défendant sa patrie contre l'invasion française conduite par Soult. Il se battit avec un héroïsme désespéré, au bout de dix-huit ans passés à détrousser les gens, en affrontant tous les dangers, mais en faisant tout pour qu'on ne le prît pas vivant, parce qu'il avait le gibet en horreur. Pour finir, on le compta au nombre des valeureux défenseurs de notre autonomie, et son cadavre fut plus honoré que celui du général Bernardim Freire, assassiné par d'autres patriotes du même acabit que Faisca.

## IX

Vous vous rappelez sans doute que Joaquim de Araujo avait un fils, qui avait appris à São Marinho do Vale le métier d'artificier avec un parent de sa mère.

A vingt-six ans, quand son père disparut, il vivait encore chez son vieux bienfaiteur et maître, et prenait plaisir à gagner ainsi son pain. Son parent décédé, quelqu'un lui dit qu'il possédait à Vila Nova de Famalicão la maison, en bon ou en mauvais état, de son grand-père, et que personne ne pouvait la lui contester.

Il n'eut aucune difficulté à se faire reconnaître comme l'héritier de Bento de Araujo, et entra en possession de la masure inhabitée depuis 1790. Parfois, quand la nuit était chaude, les mendiants levaient la clenche, qui consistait en un morceau de châtaignier et couchaient sur le plancher pourri, en se racontant les événements horribles qui s'y étaient déroulés – le parricide et le vol. Les trous n'avaient pas été rebouchés, et les gravats s'amoncelaient tout autour.

Silvestre de São Martinho, le fils de Faisca, n'utilisait pas son patronyme : faisant de nécessité vertu, il n'avait fait que profiter de la maison de son père.

Une fois en possession de sa maison, il l'aménagea pour pouvoir l'habiter et pendit une demi-douzaine de fusées et des soleils à sa porte. Il était adroit, surtout pour confectionner des poupées bourrées de poudre. Il se vantait d'avoir inventé le coiffeur qui affûte ses couteaux à sa roue, et il avait rendu à la perfection l'indécence de la vieille qui expédiait sur la tête combustible du coiffeur un jet d'étincelles sorties de son postérieur, le tout avec une drôlerie portugaise à faire crever de rire toute la foire.

Sa vie s'écoulait tranquille, il avait déjà épousé une fille solide et travailleuse, quand un apprenti laissa par négligence, en l'absence de ses patrons, le feu prendre à un faisceau de fusées. Il y eut une explosion qui fit sauter en éclats le toit de la maison, et embrasa tous les madriers. Quand Silvestre revint avec sa femme du pèlerinage de Santa Eufémia, dans les terres de Maia, il trouva quatre murs noircis et l'intérieur de la maison qui fumait, généreusement éclairé par une lune étincelante. L'apprenti carbonisé reposait déjà dans la fosse.

Les gens de Vila Nova eurent pitié du pauvre artificier. Ils lui conseillaient de construire une cabane avec le revenu des quêtes qu'ils allaient organiser dans toute la paroisse ; mais de la faire ailleurs, parce que la malédiction de Dieu pesait sur cette maison, où un fils avait tué son père pour le voler. Un voisin lui achetait le terrain où se trouvait la maison maudite pour agrandir la sienne ; mais il laissait à l'artificier les pierres qui pouvaient encore lui

servir pour construire ailleurs. Silvestre accepta, convaincu que le sang de son grand-père avait définitivement souillé le théâtre de ce crime affreux.

Quand on lui eut donné le terrain par charité, Silvestre entreprit de démolir les murs de la maison brûlée. Il accomplissait lui-même cette tâche, avec l'aide de sa femme, cependant que le charretier chargeait les pierres.

Un samedi, à trois heures de l'après-midi, le charretier avait comme d'habitude quitté le chantier ; mais Silvestre et sa femme continuaient d'abattre le dernier pan de mur qui leur restait, afin de terminer les travaux de démolition le lundi suivant. L'artificier avait remarqué que ce côté du mur quadrangulaire était plus épais d'un empan que les autres murs extérieurs, le surplus de l'épaisseur rentrant vers l'intérieur. Il était couvert d'une couche d'argile et chaulé comme les autres. On distinguait encore sur l'argile fissurée la rayure provoquée par le frottement d'un corps quelconque qui s'était appuyé sur la chaux encore fraîche.

En voyant cette éraflure, Silvestre pensa que le banc qui servait de lit à son grand-père devait se trouver là, pour la bonne raison qu'il avait entendu dire qu'une partie du trésor était justement enterré sous le lit ; et que lui-même avait vu, quand il était entré en possession de la maison, le trou ouvert, à deux empan de ce mur.

— La pierre est plus large ici, dit l'artificier à sa femme.

— Mais non ! corrigea-t-elle, ce qui la fait paraître plus large, c'est la couche d'argile ; tu peux vérifier, regarde.

Et elle commença à entamer le mur, tout de son long, avec l'extrémité aiguë de son levier, et l'argile, en s'effritant et en s'écaillant, découvrait la surface de la pierre qui n'était pas plus grosse que les autres.

— Tu as raison, c'est ça, reconnut son mari. Nous allons démolir le mur de ce côté, et l'argile va se détacher.

Et, joignant le geste à la parole, il se saisit d'une autre barre et entreprit de faire tomber le revêtement tandis que sa femme, pour ne pas rester les bras ballants, enlevait la chaux collée à l'argile. En enfonçant rudement la pointe du levier dans le mur, elle remarqua que le fer était resté fiché dans du bois.

— Il y a du bois, là, dit-elle.

— Ce doit être un reste du récipient où il y avait l'argile, expliqua Silvestre.

Sa femme donna d'autres coups en différents points sur une circonférence de deux empan, et obtint encore le même son.

— Il semble que ça sonne creux... remarqua-t-elle.

— Quoi ? ! fit son mari, en descendant de l'échafaudage sur lequel il travaillait. Ça sonne creux ! Qu'est-ce que tu dis ? !

— C'est comme je te dis... Regarde... Tu entends ?

— Oh, femme ! s'exclama-t-il, en la fixant, les yeux pleins de pressentiments que sa langue n'osait formuler.

Et comme il passait alors du monde, et qu'on s'arrêtait pour regarder les ruines, l'artificier fit un signe à sa femme, qui comprit et se tut.

— Rassemble les outils, Maria, et allons-nous-en ; on n'y voit presque plus rien, dit-il.

— C'en est fini de la maison de Bento le maçon, Dieu le protège ! dit le plus vieux des badauds. Quelle fortune il y a eu là, dans ce taudis ! Cinquante-six mille cruzados ! C'était l'homme le plus riche du bourg et des environs, et ce démon se privait tellement, Dieu lui pardonne, pour qu'enfin son argent soit partagé dans la bande de Luis Meirinho, qui lui a fait sa fête en lui collant deux balles dans le ventre, là, sur le pont São Tiago !

– C'est le destin, père Simeão !... dit Silvestre.

– Vous pourriez être à cette heure riche à en crever, si vous aviez eu un père d'une autre espèce... renchérit le vieux.

– C'est comme ça ; mais Dieu ne l'a pas voulu. On n'y peut rien...

– Rendez-vous compte, si vous aviez trouvé le magot de votre grand-père !

– J'ai encore le temps !...

– Ça, c'est vrai ; mais imaginez-vous, si vous le trouviez ! Qu'est-ce que vous feriez, eh, Monsieur Silvestre.

– Qu'est-ce que j'en sais, père Simeão !

– Ce que vous ne feriez plus, c'est des fusées ! Je vous le parie à deux contre un !

– N'en parlons plus... Des fusées, je vais en faire toute ma vie, et que Dieu me donne la santé pour les faire.

– *Amen* ; mais si vous mettiez la main, vous, sur les trois mille pièces, vous mettriez tout le bourg dans votre poche et vous feriez les quatre cents coups.

Vous vous trompez ! Je ne ferais rien du tout... Je m'achèterais un peu de terre, et je travaillerais dessus comme je travaille avec mes fusées.

– Viens-t-en, mon homme, dit Maria qui commençait à être agacée par les questions indiscrettes de Simeão qui, appuyé à sa bêche, avait l'air de se régaler de ces hypothèses laborieuses, en se grattant alternativement les jambes l'une contre l'autre.

Simeão passa son chemin avec les autres ; et l'artificier s'en retourna chez lui avec sa femme ; mais, dès que les portes et les fenêtres furent fermées dans la rue, ils se retrouvèrent sur les gravats à râper avec des outils qui ne faisaient pas de bruit l'espace de mur qui sonnait creux sous le fer.

Ils n'eurent pas à se donner beaucoup de peine pour découvrir une surface lisse en bois, encastrée dans le mur comme l'encadrement d'une fenêtre. Ils dégagèrent facilement la planche de la niche de pierre, parce qu'il n'y avait pas de charnières, ni d'autre protection que celle que lui procurait l'épaisse couche d'argile. Silvestre introduisit sa main, et rencontra un corps froid.

– Tu as trouvé quelque chose ? demanda Maria, frémissante, les mains jointes.

– C'est une marmite de fer... balbutia-t-il. Oh femme !... Tiens-moi, je ne sais pas ce qui m'arrive mais j'ai la tête qui me tourne !...

– Sainte Vierge ! s'exclama-t-elle. Notre Dame !...

Et, au lieu de soutenir son homme, elle mit ses deux bras dans l'ouverture, jusqu'à ce qu'elle trouve la marmite, pendant que Silvestre ouvrait et fermait la bouche avec des grimaces exprimant une telle joie que seul le plus grand malheur peut produire un tel effet.

Cependant, la solide gaillarde arrachait du creux l'énorme masse d'or ; et, se laissant tomber, accroupie, le pot sur les genoux, elle s'exclama, suffoquant :

– Ah ! Jésus ! Je meurs de joie !...

Silvestre serrait les mains contre son ventre. Cette posture n'est pas ridicule, ni invraisemblable pour ceux qui savent que les intestins ne restent jamais étrangers aux fortes émotions.

Aux premières lueurs de l'aurore suivante, le mur était abattu. Les voisins entendirent le bruit de l'écroulement et pensèrent que c'était une rafale de vent qui l'avait renversé.

Mais, la semaine suivante, les travaux de la nouvelle maison furent interrompus. L'artificier dit à ses bienfaiteurs qu'il allait changer de pays, et peut-être de vie.

## X

Un noble de la cour de João VI fit vendre, vers cette époque, ses vastes domaines dans la province du Minho. La plus importante de ses propriétés, qui avait été un palais seigneurial, se trouvait près de Barcelos. Elle avait pour nom *A Honra de Romariz*, et avait constitué, dès le XII<sup>e</sup> siècle, la dot de Dona Genebra Trocozende, mariée à Dom Fafes Romarigues, fils de Dom Egas, qui avait engendré Dom Fuas, et dans l'ardeur qu'ils mirent à s'engendrer les uns les autres, ils finirent par ce gentilhomme qui fit vendre le palais seigneurial, pour croiser à prix d'or une danseuse avec les lions rampants de son écu.

L'acheteur, qui s'appelait Silvestre de São Martinho, avait compté sur la table du notaire de Barcelos vingt-cinq mille cruzados en pièces de 7\$500 réis. Toutes les propriétés et toutes les terres que le fils de Joaquim Faisca put acheter autour de la Honra de Romariz, il les entourra d'une enceinte de murailles qu'il élargit pour qu'elle pût contenir la plus vaste et la plus belle demeure au cœur du Minho.

En 1826, alors que Silvestre désespérait déjà de la fécondité de son épouse, elle lui donna, à un âge assez avancé, une fille qu'on appela Felizarda. A huit ans, la gamine, fille unique, et connue sous le nom de *Morgadinha de Romariz*, déjà montée en graine et grasse, vivait une enfance heureuse. A dix-huit ans, elle prit des formes généreuses, tout en restant svelte. La plénitude de la poitrine répondait à la rondeur tumescence des épaules. Par moments, Felizarda poussait des soupirs de fatigue, qui faisaient ressortir le carmin d'un sang riche.

Un jeune homme instruit, qui respirait de loin les flaveurs de ce tournesol, pour se plaindre du retard qu'elle avait pris avant de paraître dans une cérémonie à l'église, composa pour elle cet impromptu, dont il prit trois jours à trouver les rimes :

Quand moi, qui suis de feu, jamais je ne m'attarde,  
Elle qui est de glace est toujours en retard  
Si moi, qui l'aime, je suis heureux et j'ars  
Felizarda, il faut qu'heureuse elle arde.\*

Elle se tordit de rire comme si elle avait eu l'esprit critique de Mme Girardin.

A cette époque, en 1846, Silvestre de São Martinho était très riche, mais s'ennuyait affreusement au bout de tant d'années d'une dissolvante oisiveté. Il faisait parfois acheter de la poudre, perçait des tuyaux, les attachait avec une ficelle goudronnée, et fabriquait des fusées pour se distraire. Felizarda,

---

\* Eu, que sou fogo, não tarado / Ela, que é gelo, é que tarda / Se eu, que amo, feliz ardo / Felizarda feliz arda. (NdO)

qui aimait bien cette occupation, demandait à sa mère de lui apprendre à faire des girandoles et des serpenteaux.

Dona Maria, excellente femme et bonne mère, ne s'ennuyait pas comme son époux, parce qu'elle trouvait toujours quelque chose à faire dans la maison ou dans la ferme, et que, quand les nuits s'allongeaient, elle filait et dévidait avec ses servantes près de l'âtre, et qu'elle faisait honte aux domestiques en battant les écheveaux dans le lavoir, ou en pétrissant le pain de maïs dans la cuisine.

Mais son mari qui ne faisait rien, en dehors de ses divertissements pyrotechniques, souffrait de dyspepsie et de chlorose, quand il lui fallut choisir entre la pyrotechnie et la politique.

C'était à l'époque de la "patuleia". Silvestre s'était déclaré progressiste aux élections agitées de 1845, à Barcelos, et il fut saisi par le démon de la sociologie à cause des fusillades atroces d'Alvarães. L'année suivante, il participa aux événements de mai, et garda ses idées progressistes jusqu'en octobre, où les agents de la junte de Porto lui saisirent, place de l'Aguardente, deux mulets destinés à ramener sa femme et sa fille de la plage de la Foz. A la suite de ce litige, il oscilla politiquement entre les frères Passos, qui allaitaient la République avec les seins épuisés de la liberté cachexique, et le Père Casimiro José Vieira le *Defensor das Cinco Chagas* (Défenseur des Cinq Plaies), qui proclamait Dom Miguel Ier au Bom Jesus do Monte.

Il fut recruté par des partisans de la monarchie absolue, qui considéraient la politique européenne depuis le pont de Barcelos, et traçaient avec leurs cannes sur le Campo das Cruzes les triomphales progressions militaires des armées russes. L'esprit de Silvestre ne s'élevait pas aussi haut dans ces conceptions que ses fusées à trois étages, mais il comprenait que, le vent étant fait pour tourner, il ferait bien de se ranger dans le parti du vainqueur. Il offrit de l'argent au docteur Cândido de Anelhe et à l'avocat Francisco Jeronimo pour le faire parvenir à *Lua*.\*

Dans sa magnanimité, l'assemblée royaliste récompensa sa générosité en le décorant de l'Ordre de São Miguel da Ala. Il était déjà Rose-Croix, admis à ce titre par José Passo, dans la ruelle de Neta aujourd'hui disparue. Il y eut un assaut de libéralités entre Silvestre et la personne invisible de Sa Majesté le monarque absolu. Une bonne partie des pièces restantes du défunt *Joia* se retrouvèrent dans le ceinturon de l'aventurier

---

\* Les royalistes se servaient dans leurs correspondances de termes convenus. *Lua* était le général en chef MacDonnel. Quand ce général fut battu par le conte de Casal à Braga, il y laissa un dictionnaire manuscrit, volumineux, avec d'étranges trouvailles des royalistes, non sans qualités lexicologiques, avec un grand nombre de documents à présent oubliés, et que l'histoire n'aura pas les moyens de retrouver. Voici les clés les plus ingénieuses de ce dictionnaire cryptographique : Ennemis : BÊTES. Ennemis qui se déplacent : BÊTES TURBULENTES. Ennemis qui s'avancent : BÊTES EN MOUVEMENT. Si les libéraux avaient intercepté cette correspondance, ils n'auraient sûrement pas soupçonné que les Miguélistes donnaient à leurs adversaires le nom de *bêtes*. Qu'on se reporte à la *Lettre adressée à M. José Hume, Membre du Parlement, sur le dernier Débat à la Chambre des Communes au sujet des Affaires commerciales du Portugal, etc.* Lisbonne, 1847. C'est Antonio Pereira, célèbre auteur politique, décédé en 1859, qui a traduit et commenté anonymement cette œuvre, celle qui donne le plus d'informations sur la révolution dite de *Maria da Fonte*.

MacDonnell, puis dans les musettes des soldats et des chasseurs qui l'exécutèrent à Sabrosos. Destinées de l'argent ! Le cadavre de Bento s'en serait retourné dans sa fosse si les corbeaux et les loups ne l'avaient pas mangé dans la montagne.

Les factions politiques éteintes, Silvestre, ébranlé par les insinuations de sa femme, se mit à douter de sa raison et à se dire que Dom Miguel ne le connaissait pas. Il se retira de la politique, tout à fait désabusé et conscient de son ridicule. Les fonctionnaires administratifs et judiciaires de Barcelos se moquaient de lui, et un *ami de la vérité* écrivit dans le *Periodico dos Pobres*, que Silvestre de Romariz, au comble de sa douleur, fabriquait des 'bouquets'... de larmes. Une pique affreuse qu'il déchiffra mot à mot dans cette feuille.

S'agissant de déchiffrer, la morgada recevait des lettres d'un employé de la mairie de Barcelos ; mais elle n'en ouvrit que sept qu'elle avait réunies après qu'une couturière les lui eut lues. Felizarda avait été élevée sans apprendre à lire, et vivait, en ce qui concerne la littérature, comme les jeunes filles grecques avant que Cadmos, fils d'Agénor, eût introduit en Grèce l'alphabet phénicien ; elle avait en revanche gardé la fraîcheur de sa fleur naturelle, pleine d'âcres arômes, et se plaisait à entendre des airs burlesques et des concours de chansons dont les termes suscitaient parfois l'intervention de la police.

J'en viens à l'employé de la mairie de Barcelos.

C'était un garçon qui avait parcouru tous les domaines de la science qu'embrasse le *Manuel Encyclopédique* de M. Emilio Aquiles de Monteverde. Il avait fait publier des charades dont il était l'auteur, comme : "Vous 7 la seule *Felizarda*". Ce garçon, qui répondait au nom de José Hipolito, avait une foi immense en la brise, les marais, la justice, et l'archange de la poésie de 1840. Les lutins de ses visions nocturnes sur les berges du Cavado le saignaient. Il était mélancolique et maigre comme un lévrier malade. Sa grande passion, pour ne pas parler du fait qu'il n'avait pas d'argent, c'était Felizarda. Il gagnait trois testons sur son pupitre à la mairie et brûlait d'avoir un cheval et un cabriolet. Entre-temps, il allait d'une maison à l'autre réciter la poésie de Palmeirim :

Qui pourrait être poète  
Sans chanter la belle Inès

ou de la *Lune de Londres*, le :

Il fait nuit ; l'astre nostalgique  
Émerge à grand'peine d'un ciel de plomb, etc.

Et il pleurait quand les vers rendaient un son lugubre.

Felizarda ne semblait pas faite (sans calembour) pour un tel homme, ce qui ne l'avait pas empêché, lui, de s'efforcer d'être fait pour elle. Il se serait fait bœuf, comme Jupiter, pour l'enlever, bien que ses humeurs volatiles en eussent plutôt fait un cygne, si Felizarda avait présenté, outre les siennes, les dispositions un rien bestiales de Léda.

Il lui écrivit sept missives profuses et tristes comme les sept péchés capitaux. La couturière qui les lut fondait en larmes, et apprenait des périodes par cœur pour répondre aux lettres du "fourrier" du 13<sup>e</sup> régiment

d'infanterie. Felizarda écoutait ces choses avec l'attention d'une grenouille qui laisse émerger à fleur d'eau ses yeux craintifs pour écouter un rossignol. Comme ces proses étaient farcies de quatrains, dès que la morgada relevait une rime, elle éclatait de rire, comme dans les passages versifiés de Santo Antonio, au théâtre de São Geraldo. Elle avait cette infirmité ! C'était – qui sait ? – cet énorme rire latent qui bloque aujourd'hui les havres de la poésie subjective.

La couturière l'interpréta à sa façon, et répondit, en habillant les idées de Felizarda de paroles innocentes, mais qui représentaient autant d'outrages à l'orthographe. L'employé l'aimait pour de bon : il lut la lettre, où la petite l'appelait son *Trésor* avec un *Z* ; et, en présentant ses condoléances à son Monteverde, il se promit de faire apprendre à Felizarda les quatre chapitres de grammaire, dans l'espoir qu'elle parvînt un jour à conjuguer le verbe *aimer*, qui est le seul à rester régulier quand le mariage l'épure.

Ils entretenirent une correspondance assidue. Felizarda commençait à devenir un peu sérieuse, placide et fade. Elle aimait. Entre la psyché et *l'autre* s'ouvrirent les valves de la communication. Elle avait des langueurs d'Ophélie, et des indigestions, faute d'exercice. Elle ne quittait pas le balcon qui donnait sur le chemin où passait la voiture. José Hipolito l'empruntait le samedi après-midi ; et quand ils se trouvaient absolument seuls, il lui demandait comment elle allait. Et Juliette, se penchant à son balcon, rougissante et le sein ondulant, lui disait qu'elle allait bien.

Dans ses lettres, le garçon lui parla mariage. Elle répondit oui. Aiguillonné par l'amour, José Hipolito se lança dans une entreprise dont ses amis cherchaient à le dissuader. Il la demanda à son père, et s'en repentit. Silvestre lui demanda qui il était, et combien il possédait. Après avoir entendu la réponse, il dit, avec un geste de mépris et une grimace :

– Ça alors... Si vous n'êtes pas fou, vous en avez l'air.

Il le renvoya en lui montrant la porte. Puis il appela sa fille et lui demanda :

– De quoi diable s'agit-il ? Où as-tu fait la connaissance de ce gueux qui est venu me demander ta main ?

Elle conta ingénument la chose, montra ses lettres, avoua qui les lui lisait, qui y répondait, et dit, pour finir :

– Quoi qu'il en soit, je veux en tout cas me marier avec lui.

Son père lâcha des beuglements entrecoupés de grossières interjections. La fille s'enfuit en pleurant, et n'apparut ni au dîner, ni au souper.

Et sa mère, femme laborieuse qui n'avait jamais éprouvé l'orgueil implacable que donne la richesse, dit à son mari :

– Si elle aime ce garçon, laisse-la se marier... Mon père me serinait bien de ne pas me marier avec toi parce que tu étais le fils de qui tu sais. Et alors ? Je me suis mariée, et ne l'ai jamais regretté.

– Si je te comprends bien, il faut que je donne ma fille et quatre-vingt mille cruzados à un gratte-papier qui n'a ni maison, ni terre, ni...

– Elle a tout ça. Elle est assez riche pour deux. Tâche de savoir si c'est un bon garçon ; et, si c'en est un, laisse-la se marier, elle a vingt ans.

## XI

José Hipolito s'était acquis des alliés qui plaçaient tous leurs espoirs dans le succès de l'entreprise. Les ennemis politiques de Silvestre de Romariz l'aidèrent à l'obtenir par les voies judiciaires.

Le juge consentit à interroger la morgada, vu qu'elle ne pouvait requérir elle-même. Les formalités légales accomplies, Felizarda fut placée à Barcelos, et confiée à la garde de la famille Alvarães.

La bataille s'engagea alors dans l'enceinte des tribunaux. Le demandeur, mal conseillé par son avocat, répond par des attaques très violentes aux allusions insultantes que fait le richard à sa naissance obscure et à sa pauvreté. Le combat se transforme en un furieux pugilat entre les deux avocats.

Un des membres de la famille Alvarães était jeune, il s'appelait José Francisco, et il en était à sa cinquième année de latin dans l'espoir d'acquérir les connaissances suffisantes pour se faire nommer chanoine à la collégiale de Barcelos. Il avait été quatre fois consciencieusement recalé à Braga ; mais, la cinquième année, il distinguait déjà le verbe du complément d'objet, et traduisait la litanie sans faire trop de fautes.

La famille Alvarães était aisée et ancienne ; elle comptait beaucoup de bernardins dans sa lignée et un gouverneur dans un comptoir d'Asie, d'où il avait ramené des navires chargés d'épices, la source de sa fortune. La maison avait ses panonceaux, et une voiture blasonnée qui allait autrefois chercher à Alcobaça les moines qui venaient pêcher sur le Cavado et se remplissaient la bedaine déjà bouffie par l'inertie du cloître.

José Francisco, l'étudiant, était gras, sanguin, il avait les pommettes rouges, et les yeux enfouis dans ses paupières somnolentes. Felizarda, la fiancée gardée en dépôt, lui plut, tandis que l'employé de la mairie n'était pour lui qu'un antipathique vaurien, depuis qu'il l'avait humilié au beau milieu d'une place, en lui demandant, alors qu'il accomplissait sa troisième année de latin, l'accusatif d'*Asinus*. José Francisco s'était opposé à ce qu'on reçût la morgadinha dans le seul but de la marier avec José Hipolito, fils de Manuel Colchoeiro ; mais un cas de force majeure contraignait les Alvarães à protéger l'employé.

Le futur chanoine s'abîmait parfois dans la contemplation de Felizarda, et sentait naître en lui les suaves douleurs d'une nature accouchant de son premier amour. Quand la morgada le fixait à son tour, elle produisait sur son visage l'effet du soleil qui point dans une chaude journée – elle le faisait rougir jusqu'aux lobes des oreilles ; et José se grattait pour masquer sa confusion, ou donnait des claques aux mouches qui se promenaient sur son épiderme huileux, et lui infligeaient d'incommodes titillations dans les fosses nasales.

La morgada le trouvait beau, et disait à ses sœurs que c'était dommage d'en faire un curé. Quand José le sut, il conçut des espérances qui l'empêchaient de dormir ; et il était saisi par les douloureuses sentimentalités de Jocelyn, et de n'importe quel autre clerc de Barcelos qui permettait à la nature de reprendre ses droits.

José Francisco de Alvarães saisissait toutes les occasions de s'entretenir avec Silvestre de Romariz, et lui racontait ce que sa fille disait d'Hipolito. Il apportait à la recluse des lettres de son père, et les lui lisait à l'insu de sa

famille. L'employé en avait eu vent, et il faisait des démarches pour revenir sur la procédure de placement, alléguant des intrigues que la loi ne permettait pas.

Cependant, au cours de ces lectures confidentielles, il s'était créé une assez grande intimité entre la morgada et le porte-parole des doléances de son père. Un jour où Felizarda essuyait ses larmes, en entendant lire le dernier adieu que lui adressait son père malade, José Francisco, saisi d'un transport inconscient, lui prit la main et lui dit avec une douceur fort tendre :

— Ne vous mariez pas contre la volonté de votre père... Ayez pitié de lui, il est dans un tel état, le pauvre...

La morgada se mit à tordre et à détordre son mouchoir blanc et à lécher une larme qui la démangeait sur sa lèvre supérieure ; mais elle ne répondit pas.

Alvarães alla le dire au vieillard. Silvestre prit le dossier que son avocat lui avait envoyé, et lui dit :

— Faites-moi le plaisir, José, de prendre ces procès-verbaux, et de lire à ma fille ce que dit ici de son père ce misérable coquin qui veut être son mari : lisez-lui ça, et voyez ce qu'elle en dit.

Le lecteur sait déjà, puisque je le lui ai dit dans les premières phrases de ce petit livre, que l'employé indiscret avait consenti qu'on écrivît que le père de Silvestre avait été un bandit de grand chemin, et que le père de Felizarda avait exercé le vil métier d'artificier à Famalicão.

Tout cela était exposé dans la triplique de José Hipolito, abondamment épicé de plaisanteries et de sarcasmes dans un style picaresque. La morgada écouta José lire ces injures en prenant un ton véhément, et les déclamer comme s'il traduisait une période d'Eutrope.

A la fin de cette lecture, Felizarda, avant même que le lecteur ne l'eût interrogée du regard, s'exclama :

— Je veux retourner chez mon père, et tout de suite. Vous venez avec moi, Josézinho. Faites dire à mon père d'envoyer l'ânesse.

José s'en alla faire part à la famille de la brusque résolution de la morgada ; le depositaire alla en faire part au juge, et le juge répondit que la loi ne pouvait s'opposer à la volonté de la fiancée gardée en dépôt. Quand ces revirements furent portés à la connaissance de José Hipolito, la fille de Silvestre s'en retournait déjà chez elle, en compagnie de l'étudiant et de ses sœurs.

Son père et sa mère l'accueillirent les bras grands ouverts, étouffant de joie, tandis qu'elle leur demandait pardon de sa folie. Silvestre embrassait José Francisco Alvarães en l'appelant le sauveur de sa fille et de son honneur. La sainte mère de Felizarda regardait l'étudiant, les yeux pétillants, et lui disait :

— Renoncez aux ordres, mon petit José... Et puis mon homme a déjà dit que, si vous vouliez ma fille, il vous la donnait, et moi aussi.

José, stupéfait, regarda le vieux ; Silvestre ne se trompa point sur cet effarement et il lui dit :

— Pas la peine de me regarder ; ce n'est pas moi qui me marie ; regardez ma fille, et voyez ce qu'elle dit. Felizarda, tu veux te marier avec M. José Francisco ?

— Si mon père y consent... moi aussi. Et elle cacha son visage sur le sein de sa mère avec des mines qui semblaient tout droit sorties d'un intermède,

mais restaient parfaitement naturelles.

Les sœurs de José Francisco l'entourèrent et l'embrassèrent avec enthousiasme, tandis que le fiancé, illuminé par cet éclair de bonheur imprévu et inespéré, trouva dans son cœur ces phrases qu'il balbutia, en s'approchant de la morgada :

— Si vous en épousiez un autre, je crois que j'en mourrais de chagrin — et il ne le lui dit jamais plus.

## CONCLUSION

Quand je les ai vus à Braga, au théâtre de São Geraldo, ils étaient déjà mariés depuis vingt-cinq ans. Au cours de toutes ces années, les seuls jours funestes furent ceux où l'on vit se refermer les sépultures de Silvestre et de sa femme.

José Francisco Alvarães était un modèle de fidélité conjugale. On n'en connaît au Portugal que deux exemples : le roi Dom Afonso IV et lui. Les divertissements de la vie, que l'on appelle conventionnellement des plaisirs, ne troublèrent pas la suave monotonie de Romariz. Dona Felizarda ne connaissait de l'art dramatique que le *Santo Antonio* de Brás Martins, et la *Degolação dos inocentes*, qui la fit entrer dans la vie infâme d'Hérode. Durant les nuits de décembre, ils se contentaient de dormir paisiblement à Romariz. Ils soupaient et digéraient sereinement. Une bonne âme coexiste toujours avec un bon estomac. Ils se réveillaient tout joyeux pour reprendre leurs fonctions animales. Leur vie était à porter au crédit de la physiologie : c'étaient deux personnes qui s'adoraient et distillaient leur chyle de concert en un seul organe. Ils avaient un cœur, un foie et un pancréas pour eux deux. Cupidon leur inspirait dans cette vie végétative des tendresses comparables à celles des seringas et des acacias en fleurs ; et quand ils sortaient du domaine physiologique, ils jouaient à la brisque à trois, mais, en général, ils préféraient la bésigue.

A São Miguel de Séide — Juillet 1876.

# LE FILS NATUREL

A Custodio Vieira

Pas de fausse modestie. Je t'offre ce livre pour qu'il y ait dans ta bibliothèque un livre qui te soit profitable, si tu n'as pas les *Contes* de Gonçalo Fernandes Trancoso.

## PREMIÈRE PARTIE

Il n'y aura bientôt plus de hobereaux à Basto. Je le déplore et le regrette. Il y a trente ans, on pouvait ici, à partir des blasons et des noms de famille d'entre Vizela et la Tâmega reconstituer l'histoire légendaire du Portugal. Qui saurait déchiffrer la symbolique des armes arrogantes surmontant les portails des domaines, pourrait donner un cours sur notre Histoire Nationale avec autant de science que Frère Bernardo de Brito ou João Felix Pereira, celui qui enseigne dans plusieurs facultés. Autour de ces palais seigneuriaux, pesait un silence triste et sombre. Ces lieux portaient le deuil du Portugal de João II et de Dom Manuel.

Chaque portail avait ses moulures de granit à feuilles d'acanthé entre deux cyprès ; les légendes des écus noircis et moussus ressemblaient à des épitaphes ; au-dessus du cimier des casques, les saules faisaient dégringoler leur mèches échevelées, obscurcissant les avenues de ces manoirs moroses, comme si l'on pénétrait dans les catacombes du Tiers-Ordre de Saint François à Porto, la cité la plus respectable et dévote qui fût.

On ne menait pas une vie aussi mélancolique dans les entrailles de ces baleines de pierre dont l'estomac s'employait apparemment à broyer les familles dans une digestion soporifique. Si les traditions historiques ne s'y conservaient plus que dans quelques soucoupes et quelques pots ébréchés qu'un lointain aïeul avait ramené d'Asie, les Idées Nouvelles qui volettent dans l'atmosphère comme les arômes de toutes les fleurs et les effluves de toutes les pourritures, étaient parvenues à Basto, avaient fait leur nid en se jouant au creux des corbeilles des jeunes filles et sur les métiers à broder comme les hirondelles sur les corniches de leurs sombres palais. Les Idées Nouvelles qui se jouaient au creux des nécessaires de couture, c'étaient les traductions de la *Biblioteca Economica*, où l'ancienne vertu et l'ancienne langue portugaise épuisaient en sanglotant leurs dernières forces, dans les bras du *Feliz Independente* du Père Teodoro de Almeida. Le roman inspira aux cœurs des dames de Basto des allures et des manières différentes, en leur apprenant ce que dit l'aurore, ce que suggèrent les transparences satinées des nuages rougeoyants, à quoi il faut rêver quand murmurent les fontaines frémissantes et tout ce qu'il faut savoir sur les fleurs, la brise et les oiseaux.

De la fondation de la monarchie au roi Dom João VI, aucune poétesse connue ne s'était épanouie dans le Minho, excepté la vicomtesse de

Balsemão, Dona Catarina ; mais de 1840 à 1860, on compte par douzaines celles qui se sont posées en gazouillant dans les périodiques de ce temps-là, avec des charades en abondance et un très grand nombre de *Suspiros* dignes des cercles les plus larmoyants de Dante. L'amour, qui jusqu'alors produisait ses fruits, se couvrit de fleurs ; la femme aborda le stade de l'idéalisation ; elle obligea le gentilhomme de Basto à être psychologue et à s'astreindre à la rime et au mètre pour exprimer ses désirs amoureux. Ce fut donc elle qui refaçonna l'homme, en l'écoissant, en le dégrossissant, en le polissant pour lui enlever toute grossièreté, en le forçant à chanter la romance des *Dois Renegados*. C'est à cette époque que la boîte à musique fit son entrée dans les terres de Basto, vite suivie par le clavicorde. Cela fait vingt ans qu'on a entrepris de porter le lyrisme à sa perfection : on a entendu un *piano forte* à Cabeceiras et un autre à Raposeira. C'était la dernière étape à franchir sur le chemin du progrès. Comme Babylone et Carthage, Basto poussa le raffinement de la civilisation à un tel point qu'il commença à décliner. Il n'y eut point à Refojos ni à Mondim de Caton le Censeur pour s'élever, comme à Rome, contre la pestilentielle inoculation des Lettres et des Arts. La poésie et le piano avaient corrompu les terres de Notre Dame.

La décadence du hobereau de Basto, c'est le système représentatif qui l'a provoqué. Le fait même de voter poussa ces partisans de la monarchie absolue sur la pente sournoise par où ils glissèrent vers la démocratie. Il est vrai que les suffrages consentis à leurs coreligionnaires représentaient un suffrage sincère en faveur de leurs loyaux défunts. Leurs députés au Parlement s'asseyaient tout pénétrés de respect, tout pleins de Febo Moniz, avec des airs de sénateurs romains faisant face aux sarcasmes de ces Brennus qui s'exprimaient par la langue de Cunha Sotomaior et José Estevão, aussi tranchantes que les haches gallo-celtes. Ils ne demandaient pas de routes, d'abbayes, de clochers, de commanderies, ils étaient là, tendant l'oreille à tout ce qui venait de Russie. En fin de compte, le tempérament sanguin des gentilshommes de Basto se mit à bouillonner en prurits d'idées nouvelles, et ils se grattèrent tous plus ou moins avec la Charte Constitutionnelle. La liberté était sortie victorieuse ; mais les bosses congénitales de cette pléiade de Bayards – presque tous capitaines – s'évanouissaient dans les brumes de l'épopée, parce que jamais plus il n'y aura de personne qui la puisse inspirer dans ces contrées, où l'on a oublié la tyrannie qu'exerçaient jadis les fourches patibulaires, où seul le vin vous prend encore à la gorge.

\*

Un des jeunes gens les plus accomplis quant au patrimoine, à la naissance et aux façons, dans le district de Celorico, était le seigneur d'Agilde, Vasco Perreira Marramaque, dont l'illustre aïeul, vingt-trois générations plus tôt, était Gonçalo Mendes, le *Lidador* (le Guerrier). Si je devais remonter dans l'arbre généalogique de ce personnage, je tomberais sur le singe de Darwin. C'est une famille très ancienne que celle des Marramaques – ils sont antérieurs à l'Histoire et peut-être aux singes. Et si je ne me trompe pas dans le décompte des ancêtres avérés de ce lignage, cela dément le déluge

universel.

Vasco était alors un garçon moderne. En 1846, il avait vingt trois ans, et eût échangé sa généalogie reliée en veau contre des paniers de romans d'Alincourt et d'Eugène Sue. Il n'était ni chasseur, ni maquignon ; c'était un rêveur basané, familier de certaines étoiles, hypocondre, les yeux cernés, sans appétit, dégoûté de tout, et surtout des manières de ses parents, qui le traitaient d'illuminé.

Il avait fait paraître dans le *Periodico dos Pobres* une poésie dans laquelle il déclarait qu'il était un ange tombé dans une bauge de sangliers. Il faisait allusion à ses cousins. Cela fit sensation dans toute la ville de Basto. Un poète de Refojos lui infligea une mordante satire qui commençait ainsi :

Ô barde de Celorico,  
Qui t'a donné un si grand bec ?

Vasco Marramaque lui fit parvenir sa carte par deux intrépides ex-officiers des milices de Braga. L'autre, qui était un disciple d'Alcée et d'Horace pour le lyrisme et l'amour de son corps, s'enfuit de Basto comme son maître avait fui les légionnaires d'Octave. Les poètes, en bonne règle, ne veulent ni ne doivent mourir dans des batailles : leur rôle consiste à immortaliser les braves. C'était l'avis de celui de Refojos ; et celui de Celorico s'apparentait plutôt aux citharistes des croisades, qui mouraient comme Raoul de Coucy, entre deux rimes et trois coups de sabre.

Cet incident fit de Vasco un héros. Il avait fait fuir le rimailleur de Refojos, qui raillait les autorités dans les gazettes, en signant *Juvenal em Cabeceiras*.\*

Les dames l'aimèrent furieusement.

Les femmes des terres froides qu'arrosent les torrents des montagnes aiment les troubadours vaillants, elles veulent que le poète leur dise :

Pour vous servir, des bras faits pour les armes ;  
Pour vous chanter, l'esprit voué aux Muses.

Vasco se fit la main avec des romances tristes et il ne cessait de dire qu'il allait accorder les vieilles. La vieille était l'instrument à la mode en 1848. Mais, de temps en temps, dans l'*Eco Popular* de Porto, on retrouvait une question anonyme :

Ô barde de Celorico,  
Qui t'a donné un si grand bec ?

\*

Vasco de Marramaque vécut de l'amour des châtelaines de ses romances dans une chasteté exemplaire durant six mois. Le fruit de ces innocents concubinages, c'étaient des strophes en heptasyllabes presque tous boiteux. Il cherchait une jeune fille faite au moule de son imagination ; mais les terres de Basto n'offraient rien de tel. Les filles y sont rondes comme des

---

\* À la fois Juvénal *de chevet* et du village de Cabeceiras (NdO)

citrouilles – ou plutôt des potirons. Il voulait une femme vaporeuse. En ce temps-là, c'était la mode chez les dames que les vapeurs agissent comme un charme ; les poètes réalistes les traitent méchamment d'anémiques et de chlorotiques. Nous, les garçons qui avons une âme et une lyre, nous voulions que nos aimées, pour diverses raisons, s'alimentassent de l'arôme des fleurs délicates, comme celles de certaines familles au bord du Gange dont parle Camões ; les poètes à présent, avec le zèle de rabatteurs de restaurants, avec à leur tête Ramalho Ortigão, reprochent aux dames maigres de ne point digérer des kilos de bœuf à la moutarde, de ne point boire de bière brune, de ne point mettre sur leurs tartines de grosses couches de beurre frais.

Ce n'est pas ainsi que le seigneur d'Agilde se représentait la femme qui resplendissait dans la poussière d'or de ses visions.

Il la chercha dans le jardin de São Lazaro à Porto. S'il s'y était rendu le dimanche précédent, il y aurait rencontré cinq jeunes filles d'une transparence cristalline, possédant assez bien leur *Télémaque*, sachant par cœur les passages les plus sentimentaux de *Eurico* et de la *Vivandeira* de Palmeirim. C'étaient les cinq joyaux de Porto pour la finesse de leur esprit et de leur taille – si subtiles qu'elles ressemblaient aux âmes en peine de la *Divine Comédie* enveloppées de mousseline... Ces jeunes filles de familles différentes, inquiétaient leurs parents ; parce que, en matière de mariage, elles disaient toutes en chœur qu'elles ne trouvaient ni dans le jardin de S. Lazaro, ni au Philharmonique, ni à la messe de onze heures, des hommes qui les comprissent. Chacune d'elles devait donc être la réalisation vivante des visions de Vasco, mais il est malheureusement arrivé huit jours trop tard, parce que les cinq *incomprises* avaient épousé dans la semaine cinq Brésiliens.

Il parcourut le pays, explorant toutes les grandes villes, toutes les constellations de dames dans notre système planétaire, passant d'une région à l'autre. Il fut à Sintra, à Cascais, au cirque Laribau, dans les doctes gynécées des excellentes dames Kruzes et les bals tant vantés des Marquis de Viana. Il entendit de près le rugissement des *lionnes* et la métallique fraîcheur des phrases lâchées par les aristocrates. Il serra dans ses mains froides les doigts fébriles et opalins des filles de marquis ; il sentit sur son visage, au cours de polkas vertigineuses, les doux chatouillis des *boucles*, qui découvriraient le galvanisme chez l'homme, si Galvani ne l'avait déjà découvert chez les grenouilles. Et il ne sentait rien ! Rien de rien ! Quand il passa la barre de Lisbonne, son cœur le disputant à sa poche pour ce qui est du vide, on raconte que, la tête penchée sur sa poitrine, il avait copieusement pleuré ; et que, en face des îles Berlengas, il avait demandé au destin sourd si la femme de ses rêves pouvait se trouver sur ces rochers.

Il revint chez lui à Algide, apprit à jouer au tric-trac avec Macario Afonso, le pharmacien, et se mit au fait de la politique avec le juge de paix. Ce magistrat, galopin décoré de l'Ordre du Christ, le pressait de se présenter au Parlement, lui garantissant le succès par les urnes, en lui racontant la manière dont il les avait trafiquées chaque fois qu'il avait fallu faire triompher la justice.

Entretemps, pendant que le pharmacien manipulait ses drogues, Vasco faisait la cour à sa fille, avec les manières cyniques d'un homme qui venait de Lisbonne. C'était une fille fraîche, qui sentait bon le romarin, et présentait les élégantes couleurs de la fleur d'hortensia. On l'appelait la

Tomasinha de la pharmacie. Elle lisait des romans traduits du français, que le gandin lui prêtait. La *Salamandre* d'Eugène Sue provoqua d'étranges troubles dans son organisme. Elle greffa sur Vasco le personnage du nom de Saffie, pour qui les femmes mouraient d'amour. Elle digérait les chapitres comme qui absorbe le phosphore des allumettes. Son père aimait l'entendre déclamer les dialogues des romans ; et, dégageant avec assez de bon sens la morale de ces histoires, il disait :

— A mon avis, Tomasia, ce sont là des balivernes !...

Et à propos de Saffie, il ajoutait :

— Il me vient tout à coup l'envie de donner deux coups de pied à ce *Safio* (abrupti).

Il voyait bien que sa fille perdait toute jugeote dans la tenue de la maison, elle ne raccommodait plus et ne faisait plus de dindes en perles ; elle lui donnait des chaussettes trouées et des caleçons sans lacets. Elle fredonnait des romances de la *Moura* et du *Pajem de Aljubarrota*, avec le sentiment déchirant de malheurs énormes. Elle pleurait parfois sans savoir pourquoi. Elle posait la main sur son front, écartait frénétiquement ses cheveux et murmurait : "Anathème !" comme Claude Frollo. Et son père lui donnait des infusions de tilleul et de valériane pour les nerfs, et de l'huile de ricin tous les quinze jours contre les flatulences.

Traitée avec ces diluants énergiques, Tomasia s'affaiblit et dépérit ; mais elle embellissait, son sang appauvri lui donnait une pâleur malade, ses doigts s'effilèrent, la ceinture de ses vêtements descendit quand ses hanches fondirent, elle présentait une langueur, des défaillances si distinguées, que son père, en la voyant écroulée d'une façon morbide sur son escabeau, disait avec un sourire contraint :

— Tu me fais penser à l'Inès de Castro que j'ai vu jouer à Amarante.

Ce brave homme feuilletait, en pleine nuit, les livres de sa bibliothèque qui comportait beaucoup d'ouvrages vétérinaires ; et il se levait pour écouter la respiration de sa fille et entrouvrir les croisées par les nuits chaudes ; parce qu'elle, quand l'aurore blanchissait la courbe de l'horizon, elle se tenait encore à sa fenêtre pour écouter les derniers gazouillis des rossignols.

Contemplez, ô pères et mères de famille, une victime des romans !

\*

Durant une nuit de canicule, le pharmacien fut réveillé en sursaut par un choc brutal qui lui érafla le visage du côté gauche. Il s'assit, épouvanté, sur son lit et vit deux chauves-souris voltiger en donnant des coups violents sur les vitres et tournoyer en l'air en un vol strident qui faisait osciller la flamme de la veilleuse. Ça lui parut de mauvais augure ; mais, en y réfléchissant, il se demanda comment les chauves-souris avaient pénétré dans la chambre, alors que la fenêtre était fermée. Il supposa que cette incursion s'était faite par la fenêtre de Tomasia, ou par la porte du jardin et il eut peur que la petite en s'endormant eût été exposée au serein. Il s'enveloppa dans son drap, se dirigea tout doucement vers le couloir, avec une bougie allumée ; il s'arrêta à la porte de la chambre, qui était ouverte ; il leva sa bougie pour éclairer la fenêtre, et vit qu'elle était fermée. Il fit un *abat-jour* avec sa main droite pour ne pas réveiller sa fille avec la lumière, et s'arrêta pour l'écouter ronfler. Il n'entendait même pas le souffle de sa respiration.

Il prit peur ; et tout en traînant son drap comme les spectres des *Mistérios de Udolfo*, il passa le seuil de la chambre. Le lit n'était pas défait. Le drap replié faisait une tache blanche sur le couvre-lit écarlate.

— Tomasia ! s'exclama le père, comme si elle pouvait se trouver dans cette petite pièce. Ma fille !

Il fut saisi d'un soupçon terrifiant. Il fit demi-tour, descendit précipitamment à la cuisine et vit la porte du jardin ouverte. A ce moment précis, la servante apparut à la porte de sa chambre, elle avait été réveillée par le bruit des pas ; mais, voyant son patron aussi sommairement vêtu que l'aurait pu être notre premier ancêtre, s'il s'était enfui du paradis après avoir inventé les draps, elle recula, dans un accès de pudeur.

— Où est la demoiselle ? ! demanda le père affligé.

— Où est la demoiselle ? ! dit à son tour la domestique, tournant le dos au scandale.

— Oui... Où est-elle ?

— Où voulez-vous qu'elle soit ? Dans son lit.

— Elle n'y est pas ! beugla-t-il.

— Vous rêvez... Faites-moi le plaisir de sortir d'ici, je m'en vais la chercher... Elle doit être dans le potager.

Là dessus, trois heures sonnèrent à la pendule de la pharmacie.

— Dans le potager à trois heures ? fit-il, recouvrant en partie son esprit.

— Et alors ? Comme si c'était la première fois !... Vous me faites le plaisir de sortir d'ici, Monsieur Macario ? Est-ce que ce sont là des façons pour un homme ? En voilà une tenue ! Je veux sortir.

C'est alors que l'apothicaire, revenant à lui, s'aperçut qu'il était presque indécent. Il revint précipitamment dans sa chambre, et s'habilla, tandis que la domestique appelait Tomasinha depuis le perron ; et comme l'autre ne répondait pas, elle courut au jardin avec sa bougie, et voyant ouverte la porte qui donnait sur la rue, elle éclata en sanglots, en invoquant les âmes bienheureuses.

Son maître s'était déjà appuyé à la margelle du puits, parce qu'il était incapable de bouger et de parler depuis qu'il avait entendu les pleurs de la servante. Cette douleur, il n'en avait jamais senti la menace dans ses tressaillements de père. Il avait été tourmenté par la peur de la perdre ; mais jamais il ne s'était imaginé sa fille déshonorée ; c'est morte qu'il l'avait pleurée et préférée.

— Est-ce que je suis réveillé ? ! se demandait-il. Et il frottait sa main sur la margelle du puits, pour se convaincre qu'il ne dormait pas.

Les oiseaux commençaient à pépier dans les arbres du potager ; au loin, retentirent les neuf coups des ave-maria ; des filles se rendaient en bandes aux moissons en chantant S. João, accompagnées à la guitare. Quelle belle aurore d'un jour de Juillet !

\*

Illustrons ces faits. Au moment où Macario appela si fort sa fille dans l'alcôve vide, elle se trouvait avec Vasco dans le potager, et ils s'étaient déjà fait trois fois leurs adieux, et trois fois ils étaient retombés dans les bras l'un de l'autre. Certains vers suaves m'échappent à présent qu'Ovide composa en pareille conjoncture ; mais tous ceux qui ont courtoisé une fille perchée au

troisième étage – une hauteur où les soupirs exhalés au niveau de la rue parviennent à une température acceptable – savent combien d'*Adieux* se répètent, et de serments s'y renouvellent, jusqu'à ce que la patrouille survienne, armée de la Morale et de baïonnettes.

Lorsque Tomasia entendit brailler son père, elle se serra contre la poitrine de Vasco comme une enfant épouvantée et sanglota :

– Je suis perdue ! Ne m'abandonne pas !

Le danger était pressant – il n'avait plus le temps de réfléchir. S'il l'aimait aveuglément, la solution qui s'imposait, c'était de s'enfuir avec elle ; s'il l'aimait dans les limites ordinaires qu'impose la prudence, de deux choses l'une, il devait être infâme ou chevaleresque. Or il était de la lignée des Marramaques : il avait son honneur.

– Viens avec moi ! dit-il noblement, et il lui offrit son bras.

Et elle se sentit heureuse et digne d'envie quand elle passa le seuil de la porte comme si elle échappait ainsi à la flétrissure. Elle se serrait contre le bras de son amant avec des frissons de gratitude et de fierté. Dans cette douce confusion, l'image de son père ne lui fit point verser la moindre larme qui pût troubler la coupe de ce haschich qu'absorbent les filles ivres d'amour. Vasco semblait content de cet exploit. La soumission amoureuse de sa protégée à un déshonneur inéluctable flattait son orgueil. Comme la passion ne lui offusquait pas encore les yeux de l'âme, il pouvait se considérer comme un homme extraordinaire qui, sur une simple impulsion chevaleresque, rendait, en la ramenant chez lui, un bizarre hommage à une fille de basse condition, de celles à qui la société n'a pas l'habitude de demander des comptes.

Il me semble que je suis en train de faire des phrases.

A vrai dire, si, au lieu d'emmener Tomasia, Vasco lui avait fait un discours pour l'admonester afin qu'elle restât dans la demeure paternelle, et si elle avait transigé, perdant du même coup l'estime de son père, sa propre estime et l'amour de son amant, nous, qui jugeons infâmes ceux que le monde appelle *roués*, nous stigmatiserions cet opprobre des Marramaques dans ces pages, toutes remplies d'une sainte colère, et nous le fustigerions ainsi que ses pareils avec les alexandrins entartrés de Guerra Junqueiro :

(...) Brutus sans le B majuscule,  
Leur conscience est un ventre et leur cœur est un muscle !  
Chantez, jouissez, buvez, jusqu'au point de l'aurore !  
Jetez toute pudeur par la fenêtre, dehors,  
Comme un mauvais cigare qui s'éteint. Canailles !

\*

Macario n'ouvrit pas sa pharmacie ce jour-là, et ne permit pas qu'on ouvrît les fenêtres.

– Faites comme si elle était morte. Elle est morte. Ce que je craignais est arrivé, mais d'une autre façon. Je pleure autant sur elle que je pleurerai si on était en train de réciter les prières des morts pour elle à l'église.

Et tandis qu'il parlait, les larmes roulaient en abondance sur sa face et semblaient y creuser des sillons comme si les tourments endurés dix ans de sa vie durant se concentraient dans la torture de quelques heures.

Au bout de trois jours, le pharmacien apparut en grand deuil. Si quelqu'un proférait un mot sur son deuil ou sur sa fille, il serrait ses lèvres entre son pouce et son index, pour imposer le silence. Puis il allait se cacher dans l'arrière-boutique pour pleurer. Au bout de huit jours, c'est un potard venu de loin qui ouvrit la boutique.

Macario partit de Celorico de Basto, et s'en fut diriger une autre pharmacie appartenant à une veuve à quatre lieues de là, où moi, j'apprenais le latin. C'est là que je l'ai connu. Il devait avoir cinquante ans. Il m'apprit à jouer au tric-trac et aux dames. Pendant onze mois, je ne l'ai jamais entendu parler de Tomasia. A la fin de l'année, il passa au demi-deuil ; mais comme il ne pouvait l'ôter de son âme, il commença à se saouler. Et alors il me parlait de sa fille, il me faisait des confidences, il vociférait de gros mots, et il avait des transports de fureur durant lesquels ses yeux palpitaient et sortaient de leurs orbites. Ces crises prenaient fin quand il s'endormait.

Tomasia devait appréhender les grandes douleurs que la Providence versait à son débit dans le grand livre qui s'ouvre devant le débiteur. Quel livre que celui-là quand il s'ouvre ! Il semble que les personnes, les choses, les forces vives et les mortes impassibilités, tout nous demande des comptes, tout possède une griffe invisible qui nous arrache du cœur les plus petites parcelles.

\*

Vasco Pereira Marramaque avait vingt-six ans quand la fille de Macario, au bout de dix-huit mois d'allégresse insouciant en sa compagnie, l'entendit dire :

— Nous ne pouvons continuer à vivre ainsi. Et il poursuivit en bourrant sa pipe : il faut servir à quelque chose. Je ne vais pas rester toute ma vie enfermé à Algide...

Tomasia l'écoutait avec un étonnement douloureux, tandis que lui, prenant des airs dégoûtés, disait que la vie dans les villages était stupide ; qu'il vieillissait sans personne à qui parler, qu'il avait rompu ses relations avec les maisons de Basto, pour qu'on le laissât seul, et qu'il ne voulait pas les renouer. Et il conclut en disant :

— J'ai une occasion de me faire élire député à Braga, et je suis résolu à faire tout mon possible pour aller à la Chambre.

— J'aimerais tant que tu deviennes quelqu'un, acquiesça-t-elle avec une sincérité plébéienne ; et elle ajouta tendrement : Je pars avec toi, n'est-ce pas ?

— À Lisbonne ?... Il n'en est pas question ! Même les députés mariés n'emmènent pas leurs femmes.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répliqua-t-elle amoureusement. Je ne te laisse pas partir sans moi...

— D'ailleurs, tu ne vois pas que si je suis élu, je ne pars que dans trois mois ? En attendant...

— Ah ! coupa Tomasia. C'est vrai... Et toi, alors, tu ne seras pas à côté de moi... et... de ton enfant ? ! Tu serais capable de me laisser toute seule...

— Avec tes servantes...

— Ça !... Tes servantes ne demandent qu'à me tourner le dos... Elles me

détestent à un point !...

— Tu te fais des idées... De plus, je reviendrai de Lisbonne quand ce sera le moment. Sois tranquille, je serai toujours le même pour toi...

— Tu n'es plus le même, Vasco... Je trouve que tu as tellement changé que... c'est maintenant... la première fois où j'ai envie de pleurer depuis que je suis avec toi.

Et, cette dernière parole prononcée, les glandes lacrymales s'épanchèrent comme si elles obéissaient à la pression d'un ressort.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demanda Vasco rudement. Tu voudrais que je reste à stagner dans ce village ? ! Tu trouves mauvais que je m'élève au-dessus de ces gentilshommes niais qui dressent des chevaux et passent leurs nuits à jouer à la brisque ?

— Qui est-ce qui dit cela ? Va à Lisbonne, vas-y ; je resterai ici, ou bien où tu voudras.

Et elle ravalait ses larmes en goûtant la première gorgée amère de son calice d'expiation.

Il se leva en vidant sa pipe, fit seller son alezan, et sortit sans accorder un regard au balcon où elle allait d'habitude lui faire des adieux pleins de nostalgie.

Ce jour-là, Tomasia pensa longtemps à son père, et avec tristesse.

Vasco revint à la tombée de la nuit, la mine plus amène. Elle crut que c'était le regret de l'avoir froissée, un remords qui se dilue dans les caresses quand le cœur nous accuse ; elle confondit ce sentiment, mélange de joie et de douleur, avec celui de la compassion. Ce qu'il éprouvait, c'était de la pitié – la commisération anticipée qui s'attendrit sur la femme qui va être quittée, une commisération qui s'efface quand finit par sonner l'heure de l'ennui et de l'abandon.

Le candidat venait de s'entretenir avec les personnalités influentes de deux Conseils. Il manifesta ses premiers enthousiasmes d'homme public. Il avait l'air de se lancer dans ses premiers essais de rhétorique. Il expliqua ce qu'étaient les réformateurs, parla du héros de Almostr, mit en doute les mérites de João Avila et João Elias, déchiqueta minutieusement la chair des cabralistes, tout en gesticulant et en marchant de long en large, les mains à la ceinture du pantalon comme José Estevão. Tomasia l'écoutait, elle le suivait des yeux, fascinée par cette énergie qu'elle ne lui connaissait pas. Elle ne lui avait jamais vu de si véhémentes mimiques, de tels emportements de colère politique, tandis qu'il regardait de temps en temps un point situé très haut. Tomasia ne savait pas qu'il levait les yeux sur le siège de président, et parfois vers les galeries des dames, *in petto*. C'était une vocation qui s'était déclarée brusquement, imprévisible et fatale. Considérant sa propre transformation, il était lui-même effaré d'avoir été le siège d'une telle incubation sourde et si longtemps apathique.

Les jours suivants, il resta peu de temps chez lui. En compagnie des notables de Basto, il alla conférer avec les autorités de Braga. Ils soulevèrent de grosses difficultés – des *frictions* pour employer le jargon des politiques. Vasco, chatouillé dans son orgueil, jura d'être élu quoi qu'il lui en coûtât, en achetant la conscience des électeurs. En ce temps là, une conscience d'électeur rural s'évaluait entre deux pintos et un *quartinho*, un déjeuner avec un ragoût de chevreau et du vin à discrétion.

L'abbé de Pedraça lui dit de suivre l'avis de Luis de Camões, s'il voulait vaincre le candidat royaliste, son adversaire : de le suivre à la lettre, surtout

sur le chapitre des "gouverneurs". Et comme Vasco riait, trouvant anachroniques les propos de Luis de Camões sur les gouverneurs du XVI<sup>e</sup> siècle, l'abbé tira de sa bibliothèque *Os Lusíadas* et lui indiqua les deux derniers vers de la strophe LII du chant VIII, où l'on trouve ces mots :

L'astuce la plus fine et la ruse meilleure  
Ménage, en soudoyant, l'esprit des gouverneurs.

— Ménagez-vous les officiers civils en les soudoyant — ajouta l'abbé de Pedraça, en lui tapant sur l'épaule avec le dos du poème — ces vers sont prophétiques et peuvent toujours servir au Portugal. Nous sommes aussi prêts aujourd'hui pour le système représentatif qu'au temps de Camões. A quoi bon jeter des perles d'éloquence dans ces bourbiers ? Vouloir mettre des idées sociales dans la tête de ces cultivateurs, c'est vouloir percer le battant de cette cloche avec une vrille (et il montrait du doigt la tour). Ce qu'il y a ici, ce sont des troupeaux de cochons qui s'en vont là où les pousse leur instinct de mangeurs de glands. Des glands, Monsieur Vasco, et foin des paroles ! Vous êtes donc convaincu qu'il puisse y avoir un député dont le choix serait guidé par l'intelligence d'électeurs qui n'ont pas de maître d'école ? Nous, les *Minhotos* faits de ce bon bois de Basto, soyons convaincus que Dom Miguel ne régnait pas quand les moines jetèrent leurs frocs et les capitaines leurs uniformes ; mais quand les agents du Trésor se répandirent dans la région, nous avons dit aux royalistes d'allumer leurs lampions, parce que Dom Miguel pointe à la barre du Tage :

Sa mère le tient par la main,  
Or, viens çà, mon fils chéri,  
Refuse la Constitution.

Et l'abbé de Pedraças chantonnait gaillardement, en battant la mesure sur la couverture des *Lusíadas*.

\*

Vasco Perreira Marramaque fut élu pour neuf cent mille réis, trente-neuf chevreaux et deux pipes de vin vert — un vin qui devait être une punition trop sévère pour les consciences corrompues de ces citadins. Grâce à Camões et à l'abbé Pedraça, le seigneur d'Algide fut proclamé élu malgré les protestations de deux collèges électoraux qui étaient vendus à son rival.

Tomasia pleura en secret pour ne pas noyer la satisfaction du représentant du peuple. Elle redoubla d'empressement auprès de Vasco, lui demandant au nom de son enfant, de ne pas l'oublier. Elle se sentait déçue et inutile dans sa vie ; elle se fiait, quand même, aux liens touchants qui s'établiraient avec cet enfant à venir. Son égoïsme ne l'invitait pas à éprouver la moindre angoisse en se rappelant la raison pour laquelle elle attendait tant de l'amour paternel. Ce devait être à cause du grand amour que son père lui avait voué, de la façon insane dont il l'avait gâtée en l'élevant, en la dorlotant dans ses bras, depuis l'âge de quatre ans, où elle avait perdu sa mère. Il était encore trop tôt. Les disciplines du remords commencent à macérer quand l'âme n'a plus aucune échappatoire, ni de joie qui verse du

baume sur ses plaies.

Vasco Pereira se présenta à la Cour, dans tout l'apparat dû à son nom. Comme il n'était pas fort convaincu de la transcendance de ses discours et qu'il pourrait se distinguer par ce moyen, il se fit précéder de ses chevaux et d'un laquais, d'un écuyer et d'un cocher noir. Il connaissait le Chiado et avait étudié le caractère de Lisbonne. Il jugea que deux chevaux l'amèneraient plus vite jusqu'aux sonores vestibules des palais que deux discours sur les routes communales de Gondíães et de Painzela, pour lesquels il avait des notes toutes prêtes qui devaient l'aider à enchâsser Aristide, et citer, à propos des routes prévues par les Cabrals et les Elias, le *Timeo Danaos et dona ferentes*. En disant cela, il avait dit tout le latin que l'on connût dans les deux chambres et dans le journalisme, exception faite de la *Revolução de Setembro* où M. Antonio Rodrigues Sampaio exprimait en latin l'envie apoplectique que lui inspirait le conseiller Viale.

Les fastes parlementaires de ce député provincial ne nous sont pas mieux connus que les discours d'Hermagoras, rhéteur de Temnos. Quand il entra dans la salle de São Bento, chaque tête frisée de collègue lui apparut comme une tête de Méduse ; elles le pétrifièrent. Il sentait grandir en lui, comme un enfant, la fibre patriotique, les idées bouillonnaient dans son cerveau, mais il avait oublié sa grammaire. Il alla, dans le délire de son hallucination, jusqu'à imaginer qu'au Parlement il fallait savoir le portugais ! Il entendait parler des collègues, et il ne fut pas convaincu qu'ils se trouvaient là avec l'autorisation qu'eût pu leur donner le poème de l'abbé Casti. Ils répétait ces deux savants discours sur les routes avec une emphase et des modulations un tantinet démosthéliennes et peut-être imitées de M. Arrobas ; cependant, quand se présentait une occasion de demander la parole, il ne savait pas par où commencer. On eût dit que le président était Persée, qui lui montrait au fond de son chapeau la tête de la Gorgone ; ou, pour faire appel à une comparaison d'un goût plus chrétien, le président lui imposait le silence comme le célèbre moine du Buçaco, quand il pose son doigt sur le bout de son nez.

Il renonça à parler, se réservant pour les cas où la patrie aurait un impérieux besoin des explosions de ses Brutus – il faisait allusion à ce Brutus Ier qui était resté muet jusqu'au moment où Lucrece fut violée ; de plus, le député de Braga était déjà si contaminé par les miasmes du Café Marrare qu'il ne croyait pas en Lucrece.

Vraiment corrompu – c'est ainsi qu'il faut le dire avec l'énergie laconique de Tacite dans les formidables envolées de l'histoire – Vasco Pereira Marramaque était irrémédiablement corrompu par la fréquentation des lions qui secouaient leurs crinières pommadées par les larmes des femmes, sur leurs divans de l'Hôtel d'Italie. Le comte de Taipa, son cousin du côté des Marramaques, Manuel Browne, José Vaz de Carvalho, Dom Francisco Belas, José Estevão, et d'autres qui vivent encore en expiant leur passé, étaient ses intimes. Almeida Garrett en était aussi, qui dorait le bord du calice où l'on buvait les venins dilués dans les entretiens entre hommes qui se vengeaient de l'ennui que leur infligeaient les plaisirs, en effeuillant avec une *nonchalance* – c'est le mot – sarcastique et pleine de grâce les fleurs dont les pétales étaient humectés de larmes. Le poète des *Folhas Caidas* relisait et commentait là ses madrigaux avec de juvéniles facéties à ce point accordées à son âme toujours enfantine que les plus jeunes de cette société enviaient les fioritures toujours renouvelées de son style et les femmes dont

il a perpétué le souvenir avec celui des fluides transmutants.

Ébahi par les prouesses de ces hommes, Vasco se considéra lui-même et trouva misérables ses amours campagnardes avec une fille d'apothicaire. Il n'avait aucun haut-fait à raconter quand on lui réclamait des aventures qu'il eût vécues ; il se voyait contraint de les inventer pour ne pas être ridicule, ni laisser naître le soupçon qu'il était passé tout droit du séminaire de Dom Frère Caetano Brandão au Parlement. Il racontait alors des enlèvements et des adultères, mettant les maris dans des situations grotesques et tragiques, et caricaturant ces malheurs pour ne pas détonner au milieu de ses amis. C'était un Tartufe en matière de friponnerie – ce qu'il y a de plus lâche et de plus pervers dans la canaillerie des salons.

Entretemps, il s'empressait de se lancer dans la pratique pour avoir le droit de conter des aventures moins irréelles. C'eût été plus pénible d'être honnête s'il avait dû jouer Daniel dans la caverne des lions, là, à Lisbonne, où plus tard se perdit un autre député d'une autre trempe – le fameux Calisto Eloi de Siles Benevides de Barbuda que j'ai pleuré dans *A Queda Dum Anjo*.

Il lui fallut peu de temps pour rivaliser avec les maîtres. Je ne dirai pourtant pas que Vasco allait porter le déshonneur jusqu'au sein des familles. Elles en étaient déjà pleines. Au milieu de ces gens, il était aussi peu visible qu'un ruisseau dans les flots de la Mer Morte, sous laquelle sont ensevelis les restes de Sodome. Certaines, avec un tel hôte dont la laine *minhota* était encore bourrue, se croyaient sur le chemin de la régénération. Vasco possédait, dans sa panoplie amoureuse, des couronnes de baronnes et de comtesses ; mais Cunha Sotomaior lui disait que de tels trophées semblaient sortis des Puces, ou volés dans le cabinet archéologique de l'abbé de Castro, Dieu lui pardonne.

\*

Pas vraiment.

Le député cachait à la curiosité de ses amis un gant blanc de femme et un médaillon. Ces deux objets étaient sanctifiés par un amour sans tache, une passion tissée avec deux fibres pures du cœur de Vasco. La bien-aimée était illustre, belle, d'une réputation intacte et pauvre. Son père était comte, descendant de comtes qui l'étaient déjà sous le règne de Dom Manuel. Ses frères étaient deux "fadistas", les deux meilleurs stylets du Passage des Fieis de Deus et des environs. Leurs veillées d'armes s'étaient déroulées dans les caves de la Severa, ils imitaient les manières de noceur invétéré du comte de Vimioso, faisant *une foire à tout casser*. Une ardente obsession les rongait : ils voulaient être cochers. José Mulato, le grand rabatteur, dînait avec eux les dimanches où l'on toréait, au Penim ou au Colete Encarnado ; ils le serraient dans leurs bras, lui donnaient des baisers, étudiaient ses grimaces quand il se saoulait, et calquaient si bien ses gesticulations qu'ils avaient l'air ivre quand ils étaient dans leur état normal.

Le comte glissait lentement vers sa tombe, accablé par l'ignominie de ses deux fils. Une fille soutenait sa tête chenue. C'était cette femme que Vasco avait vue le Vendredi Saint dans la chapelle de son parent le comte de Redondo. Cette chapelle, en ce temps-là et pendant la Semaine Sainte, était

le rendez-vous des familles de la plus haute origine, qui ne reconnaissaient pas la souveraineté de Dona Maria II. Vasco Pereira Marramaque, représentant des châtelains et des notables de Lanhoso, y avait des parents ; et à leur contact, il sentait sourdre en lui des réactions de caste et se laissait gagner par un magnétisme migueliste.

Outre son ascendance et sa réputation de richesse, il débordait de qualités agréables. Il s'habillait avec une impeccable élégance. Il était bien fait, et naturellement souple dans ses attitudes. Légèrement brun, la moustache noire et fournie, l'air sentimental des romans. Le sourire sincère, sans ces plis aux lèvres que certains faiseurs de bons mots essayaient de travailler à leur miroir pour décocher de terribles sarcasmes. C'était enfin la fleur du Minho et le chéri de sa cousine à un degré inconnu, Dona Léonor de Mascarenhas, fille du comte de Cabril.

L'idéal qui l'obsédait avant de prendre la forme des luttes électorales et de sa fade intimité avec Tomasia, il le reconnut dans l'angélique beauté de Léonor, la sainteté de son existence, la filiale piété avec laquelle elle adoucissait les cruels chagrins du comte. Il la respecta et l'adora, comme s'il la voyait dans la candeur de ses dix-huit ans, quand il lisait *O Menino na Selva*. Il se déroba, intimidé, quand c'était son tour de se montrer causeur agréable. Il avait l'air d'avoir perdu dans la pratique des amours faciles l'or de la parole – la phrase saine, simple et sensible dont se contentent les âmes sans détour.

Léonor savait qu'elle était aimée ; et le comte, se fiant à l'honnêteté de sa fille, consentait que le riche et illustre Vasco Pereira lui fit la cour, étant bien entendu que le mariage se ferait sans être précédé de courrier protocolaire, *rendez-vous*, ni autres frivolités qui dénaturent la gravité d'un tel acte. Un système ancien et bon. C'est ainsi que le comte s'était marié. Personne, que l'on sache, ne s'était marié par correspondance, depuis son ancêtre au trentième degré, Léovigildo, roi wisigoth en Lusitanie, dans sa famille, beaucoup plus ancienne que l'instruction primaire.

C'est à ce moment que Vasco apprit qu'il était père d'un garçon. L'intendant avait écrit la lettre que Tomasia lui avait dictée avant d'ajouter un PS de sa main :

Voilà treize jours que tu ne m'écris pas !!! N'oublie pas ton enfant.

Le père de l'enfant avait trouvé les trois points d'exclamation abusifs, et il ne put réprimer la contrariété que lui donnait une telle véhémence. Quelle raison avait de s'exclamer la fille d'un apothicaire ? Imaginerait-elle qu'elle était le but du destin d'un Marramaque ? Elle s'était peut-être figuré qu'un fils serait pour lui le comble de la félicité ! Elle rêvait sûrement que lui, qui allait se fiancer avec une Mascarenhas, allait revenir aussitôt à marches forcées, transporté par sa joie de procréateur, s'accroupir au pied du berceau, et s'extasier avec des rires paternellement niais !

Telles étaient plus ou moins ses pensées ; mais il ne répondit pas en ces termes.

Il disait qu'il était ravi de cette nouvelle ; il recommandait à la mère, dans sa lettre, d'engager une nourrice, de faire élever l'enfant ailleurs, parce que l'hiver était rude, de se protéger du froid, de le baptiser sous son nom à elle, et de lui donner le prénom qui lui plairait ; il donnait pour finir à l'intendant et à sa femme l'ordre d'être les parrains. C'était une lettre qui ne

laissait filtrer aucune trace de l'amour que l'on attend d'un père ou d'un amant, mis à part le conseil de se prémunir contre les rhumes.

Tomasia lut la lettre à travers ses larmes et se dit : "Tout est fini." Et découvrant le visage de l'enfant qui se réchauffait sur ses seins, elle sanglota : "Que deviendrons-nous ?"

Elle répondit à Vasco que l'enfant serait baptisé sans nom de père et avec les parrains qu'il lui indiquait ; quant à le faire élever par quelqu'un d'autre, cependant, elle déclarait qu'elle serait elle-même la nourrice de son fils ; mais si Vasco insistait pour qu'il fût élevé ailleurs, c'est elle, dans ce cas, qui partirait avec son fils. Et elle ajoutait avec une sérénité que la douleur qu'elle étouffait élevait à un rare héroïsme au sein de l'infortune :

Je reçois ta lettre à l'heure même où j'ai appris la mort de mon père.

\*

La nouvelle lui était parvenue par le préparateur et gérant de la pharmacie, qui lui demandait s'il devait continuer à diriger l'officine dont elle était l'héritière. Il avait joint une lettre récente de Macario Afonso dans laquelle il approuvait les comptes du caissier, en le remerciant et en le complimentant pour la probité dont il avait fait preuve dans la gestion de sa maison. Il ajoutait qu'il avait senti les signes avant-coureurs de l'apoplexie, que le médecin appelait fièvre cérébrale ; et il disait pour finir :

Si je meurs subitement, mon testament est rédigé. Mon héritière est cette fille qui m'a tué. Elle hérite de sa mère, parce que cette maison et tout ce qui s'y trouve appartenait à ma défunte épouse. Je lui laisse tout ; mais je ne puis lui pardonner l'ingratitude avec laquelle elle m'a abandonné.

Les angoisses les plus étouffantes laissent toujours une brèche où peut se glisser une lueur d'espoir. L'âme oppressée s'y entend quand il s'agit de trouver une fissure pour respirer. C'est ainsi que Tomasia, entre la lettre de Vasco et celle de son père, entre le désespoir de l'amante et le remords de la fille, était soutenue par la certitude d'avoir de quoi assurer son indépendance.

Vasco ne fut point fâché du ton sec et hautain sur lequel Tomasia avait répondu. Comme il craignait des jérémiades et des reproches qui compliqueraient l'inévitable dénouement, il se plut à imaginer qu'elle s'accommoderait d'une séparation sans violence ni scandale. D'un autre côté, sa vanité fut piquée par la fierté de Tomasia, l'aplomb avec lequel elle le traitait d'égal à égal, avec la tranquille complaisance d'une femme lasse. Quoi qu'il en soit, sacrifiant son amour-propre, Vasco préférait être vexé qu'importuné par des lamentations.

Mais les lamentations apparurent dans le courrier qui suivit aussitôt. L'orgueil blessé une fois brisé, et le dépit apaisé, les larmes coulèrent en abondance, tendres et suppliantes. Son fils sur les genoux, alors qu'elle était encore couchée, Tomasia écrivit avec une éloquente passion ses regrets, le souvenir qu'elle conservait de ce que Vasco lui avait dit et lui avait promis durant ces nuits où elle, avec le courage que donnent les fautes que l'on

commet sans retenue, elle descendait au jardin pour le prendre dans ses bras, en jetant à ses pieds son honneur, ainsi que l'honneur et la vie de son père. Elle l'implorait de ne pas abandonner son fils, de le faire baptiser à son nom, de venir le voir, s'il voulait rester pris aux ailes de ce petit ange.

La douleur qui s'exprimait dans cette lettre était sincère, mais la lecture de romans lui fournissait un assez grand nombre de phrases, que le député connaissait aussi bien qu'elle.

Ça l'inquiéta. Il avait déjà demandé la main de sa cousine Léonor. On la lui devait accorder dans deux mois. Les cadeaux de fiançailles occupaient tout son esprit. Il devait revenir chez lui chercher les bijoux de sa mère pour faire monter les diamants dans des parures d'un style moderne. Il voulait vendre à un Brésilien une propriété à Lanhoso, et à un autre Brésilien ses fermes de Felgueiras. Il lui fallait encore réunir une douzaine de milliers de cruzados pour s'établir à la cour avec des remises et un salon, des chevaux et des amis. Il calculait qu'il pourrait compter, les ventes conclues, sur une rente de huit mille cruzados, compte non tenu des successions éventuelles en titres et en intérêts. L'avenir lui souriait comme à tous les amoureux et à tous les fiancés disposant de huit mille cruzados de rente ; mais Tomasia représentait une gêne agaçante. Tant qu'elle serait à Algide, Vasco ne pourrait s'y rendre sans s'exposer à de gros désagréments.

Il lui fallait parer au plus pressé ; il se souvint de son vieil ami et maître de logique, l'abbé de Pedraça qui n'est pas un inconnu.

Il s'assit et écrivit une longue lettre.

\*

Tomasia n'avait pas reçu de réponse à cette lettre baignée de ses humbles larmes. Elle avait de nouveau une réaction d'orgueil. Elle mettait tout son cœur dans ses lèvres qui embrassaient l'enfant et revenait à la satisfaction d'avoir une maison à elle avec une pharmacie reconnue. L'atmosphère grossière et cassante du positivisme moderne faisait déjà sentir son influence. Elle aimait avoir du bien. Elle n'avait à craindre ni les propriétaires, ni le manque de nourriture, ni l'avare mépris de parents. Le pain de son fils était assuré. Elle se mettait à détester le père de cet enfant si beau ; mais il lui venait soudain des larmes, quand elle songeait au plaisir qu'éprouverait Vasco à prendre son fils dans ses bras...

Elle était dans cet état quand on lui annonça l'abbé de Pedraça : il voulait parler à la *Sinhora Tomasinha*.

Elle frémit. Ce prêtre ne lui avait jamais adressé la parole, ne l'avait jamais saluée, en la croisant quand il allait voir Vasco. C'était un homme d'église sévère, ancien moine de l'ordre de Saint Benoît, libéral, mais de mœurs austères, avec peut-être une exagération délibérée pour montrer que la liberté n'est pas la licence et que l'on ne peut excuser que les clercs stupides d'être paillards.

Tomasia se dirigea, toute tremblante, vers le salon où le prêtre marchait de long en large en faisant bruyamment résonner ses pas, ponctués de rudes coups de canne sur le plancher.

— Salut, Madame Tomasia, dit-il quand il la vit soulever la tenture rouge blasonnée.

— Monsieur l'Abbé, murmura-t-elle. Comment allez-vous ?...

— Grâce à Dieu, fort bien ; et vous, ma fille, comment allez-vous ?

— Je vous remercie...

— Vous permettez ? Et il s'assit. Asseyez-vous, s'il vous plaît, car nous avons à parler. Il n'y a aucune oreille indiscreète qui nous écoute ? Si vous voulez vérifier...

— Soyez tranquille, Monsieur l'Abbé, il n'y a personne. Et elle alla fermer la porte par laquelle elle était entrée, en demandant qu'on l'appelât si l'enfant pleurait.

Cette consigne donnée ouvertement scandalisa quelque peu le prêtre qui se renfrogna.

— Eh bien, madame, dit-il, puisque vous venez de parler de l'enfant, commençons par là. Vasco Pereira ne peut pas le reconnaître sur l'acte de baptême, c'est-à-dire qu'il ne le veut pas, parce que, s'il le reconnaît, cela entraîne des complications et des difficultés pour ses enfants légitimes, s'il en a. Et il est naturel qu'il en ait, parce que M. Vasco est un jeune homme, qu'il est riche, qu'il est noble, et qu'un jour ou l'autre, il se marie.

Le visage de Tomasia rosit, et elle éprouva soudain beaucoup de peine à respirer.

L'abbé qui avait la vue basse et ne s'était pas aperçu de son émotion, trouva de bon augure l'apathie de Tomasia et poursuivit :

— Je dois être franc, madame ; nous n'arriverons à rien en parlant à demi-mot ; M. Vasco va se marier avec sa cousine, la fille de M. le comte de Cabril.

Tomasia se leva avec une majesté admirable, et dit :

— N'avez-vous rien d'autre à me dire ? Excusez-moi, et veuillez m'attendre un moment, pendant que je vais chercher les clés des tiroirs de M. Vasco pour vous les remettre.

— A moi ?

— A qui d'autre ? Je vais partir de cette maison avec mon fils. Vous venez me signifier mon congé, Monsieur l'Abbé, c'est pourquoi vous témoignerez que je sors de cette maison comme j'y suis entrée...

— Je ne suis pas venu vous signifier votre congé, Madame ! répliqua-t-il, se sentant mesquin devant ce détachement fier. Veuillez m'écouter, s'il vous plaît. Asseyez-vous...

Tomasia s'assit, les yeux gonflés de larmes qui eussent coulé à flots si elle ne les eût réprimées par la force de sa volonté.

— M. Vasco Pereira – continua-t-il en détachant chaque mot qu'il prononçait sur un ton infiniment respectueux – veut que vous disposiez du nécessaire, madame, ainsi que votre fils, pour assurer votre subsistance, et même du superflu.

— Nous en disposons, Monsieur l'Abbé, coupa-t-elle. J'ai ma maison et ma pharmacie.

— M. Vasco Pereira veut tout de même vous faire don de la ferme de Paços, qui fournit une rente de dix charrettes de maïs...

Elle se leva de nouveau d'un coup et s'exclama d'une voix heurtée :

— Je ne vous autorise pas, Votre Seigneurie, ni même à M. Vasco à me manquer de respect. Je ne me suis ni louée ni vendue à ce monsieur. Je ne suis pas non plus entrée dans cette maison comme domestique, et c'est pour cela que je ne veux pas de gages. Je vous ai déjà dit que j'ai de quoi vivre sans qu'on me fasse l'aumône ; et si j'en avais besoin, ce n'est pas à M. Vasco que je m'adresserais. Enfin, je vais tout de suite partir d'ici. Si

vous voulez bien vous charger des objets de valeur qui se trouvent ici, voici les clés ; si vous ne les voulez pas, je vais tout remettre à l'intendant en présence de témoins.

— Vous perdez la tête, mon enfant ! fit l'abbé. Approchez-vous donc ! Quel besoin avons-nous de faire lever ici, dans ces villages, une scandaleuse poussière qui va nourrir la calomnie ? Rappelez-vous que vous avez un fils, et qu'il n'est pas exclu que son père s'y intéresse un jour. Ne rejetez pas le don, parce que la ferme de Paços est un joli patrimoine pour votre fils, si vous voulez le faire entrer dans les ordres ; et qu'il y entre ou pas, c'est un bien qui lui permettra de faire un mariage avantageux... Réfléchissez, Madame Tomasia, réfléchissez...

— J'y ai réfléchi, Monsieur l'Abbé... J'y ai réfléchi... Je vais partir... Que suis-je ici ?... Oh, mon Dieu ! Qui m'aurait dit, il y a deux ans !... Dans quel aveuglement ai-je pu vivre... Quelle ingratitude...

Ces paroles entrecoupées de sanglots ouvrirent les vannes aux larmes. Elle fut prise d'une grande agitation, elle haletait, se débattait comme une femme qu'on étrangle. Elle déchirait son corsage, jetait des cris hystériques et allait glisser de la chaise sur le parquet quand l'abbé la prit dans ses bras, évanouie, glacée, et l'appuya contre le dossier d'un fauteuil. Une domestique, attirée par les cris, accourut, avec l'enfant dans ses bras. Tomasia avait fixé ses yeux épouvantés sur son fils ; mais elle semblait le regarder, l'iris immobile comme dans l'amaurose. La domestique approchait l'enfant de son visage, et demandait en pleurant bruyamment si madame était morte.

L'abbé qui ne connaissait que les crises de nerfs bénignes de quelques pénitentes, était effrayé, troublé et compatissant.

— Peste soit des vices, peste soit des passions ! murmurait l'ancien moine, en lui prenant le pouls, craignant d'avoir provoqué la mort de cette pauvre femme qui laissait orphelin un fils de quinze jours.

La femme de l'intendant, qui avait été une servante de l'aristocratique mère de Vasco, une dame hystérique, dit qu'elle connaissait cette maladie qui attaquait sa maîtresse, quand elle avait à se plaindre de son mari pour des histoires de femelles. (À Basto – permettez-moi cette parenthèse – les femmes qui provoquent des évanouissements chez les femmes mariées s'appellent des *femelles*. Il semble qu'on veuille ainsi les ravalier à la basse condition des espèces où il y a des mâles).

— Nous allons la coucher, dit-elle ; il faut la réveiller et lui placer la tête en hauteur. Toutes fenêtres ouvertes, du vinaigre sur le front avec de l'eau froide, et des sinapismes très forts aux pieds. Aidez-moi à l'emmenner, Madame Rosa.

— Et l'enfant ? demanda la domestique.

— Donnez-moi donc l'enfant, dit l'abbé.

— Ne le laissez pas tomber, recommanda Rosa.

— Vous êtes folle ! Moi, laisser tomber ce poussin !

Et, en le prenant maladroitement, il s'assit, pendant que les deux femmes emmenaient Tomasia évanouie.

— Alors, mon bébé ? disait l'abbé à l'enfant le ventre à l'air entre ses mains. Le petit pleurait et fronçait son front qui se remplissait de plis écarlates. Qu'est-ce que tu veux, petit pleurnichard ? On dirait que tu fais ta mauvaise tête ? Chut, chut ! Tais-toi. Qui a un poupon ? et il se lançait dans une comptine improvisée, tandis que le petit exprimait son mécon-

tentement en gigotant. Il ne manquait plus que ça ! Ma mission a fait de moi la nourrice sèche du gamin de M. Vasco ! Chut, allez, comme ça gazouille, comme ça bafouille ! *Oh ! Oh ! Oh !* Et il le dorlotait, en le berçant dans ses mains de haut en bas, comme qui pétrit un pain de maïs.

La bonne vint chercher le petit et dit, toute joyeuse, que sa maîtresse pouvait maintenant parler et avait tout de suite demandé son fils.

— Eh bien, emmenez-le, il était temps. Bigre ! Je suis tout en sueur ! Et dites-lui, vous entendez ? que je veux être son parrain ; et que je reviens bientôt.

\*

L'abbé informa Vasco de la façon dont les choses s'étaient passées ; et il précisait ensuite qu'il avait reçu le jour même, à la tombée de la nuit, un trousseau avec les petites clés des tiroirs, que Tomasia lui avait remises, en disant qu'il serait toujours le bienvenu dans l'humble maison où elle était née, et en le remerciant de bien vouloir baptiser son fils.

Mon ami (ajoutait le prêtre), vous ne connaissez sûrement pas la grandeur d'âme de cette femme. Ce qui s'est passé montre bien que les actions remarquables ne sont pas le privilège des nobles castes. J'ai vu qu'elle avait une âme de femme parce qu'elle a pleuré ; mais, quand elle foulait son cœur aux pieds de sa dignité, elle était sublime ! Et c'est parce qu'elle l'était que j'ose vous dire que vous avez été cruel avec cette femme, et que, si vous n'en rencontrez pas une qui la vaille, vous allez vous en souvenir et la regretter. Avec quelle impudence les hommes plongent dans les abîmes d'un malheur irréparable des créatures qui renferment en elles les trésors secrets d'un bonheur qu'ils ont refusé ! Quelle belle vie intérieure vous auriez si vous étiez honnêtement uni à cette femme et à cet enfant ! Voyez ce noble cœur ! Ce qu'elle ne voulait pas, c'est qu'on la considérât comme une femme vendue. La ferme de Paço que vous lui donniez lui est apparue comme une injure ajoutée à l'ingratitude. Monsieur Vasco, ou vous vous êtes trompé sur elle, ou vous avez voulu me tromper, moi. Vous auriez dû me le dire, que cette femme du peuple a une fierté qui n'est pas commune. Vous auriez dû me le dire, si vous le saviez, pour que je puisse me soustraire à une commission si étrangère à mes devoirs de prêtre, et même de l'ami que j'ai été, et que je veux rester pour vous. Mais considérez, cher monsieur, que si le monde ne condamne pas cette méchante action, je la condamne, moi, qui suis de la religion de Jésus, qui a sanctifié Madeleine. Écoutez ce que vous dit l'écho de la justice divine, qui retentit dans notre conscience. Ce dont je puis vous assurer, c'est que la justice est du côté de cette malheureuse mère ; et que ceux qui se rendent coupables d'iniquités ne sont sûrement pas bien heureux...

Il continuait dans ce style en forme de sermon, et concluait en disant qu'il serait le parrain du petit parce qu'il l'avait tenu cinq minutes entre ses mains ; et qu'il lui semblait que, si sa mère le lui avait donné, il l'eût emporté avec lui, en le réchauffant entre son sein et sa soutane, sous laquelle un cœur ne doit palpiter que de la pitié que Jésus-Christ avait éprouvé pour les petits enfants.

\*

Cette lettre ne provoqua point chez Vasco Pereira une profonde émotion. Il s'étonna que l'abbé de Pedraça, issu d'une des plus nobles maisons du Minho, fils d'un *capitão-mor* et petit-fils d'un chancelier, suggérât le mariage d'un Marramaque avec la fille de l'apothicaire Macario ! Les lieux communs religieux de l'épître lui semblait jésuitiques et incompatibles avec l'esprit libéral du "défroqué", qui avait été le premier à quitter le monastère de Tibães. Il fut agacé par l'hypocrisie rétrograde de son vieux maître de philosophie morale, qui en matière de métaphysique, citait, en souriant une phrase de Protagoras : "En ce qui concerne les dieux, je ne sais s'ils existent, ni s'ils n'existent pas."

Pour ce qui est de Tomasia, j'ai le regret de le dire, à la honte de mon sexe, que le fiancé de Dona Léonor de Mascarenhas vit dans tout ce qui avait émerveillé le prêtre une simple réminiscence d'une certaine Augusta — héroïne d'un mauvais roman qu'on lisait alors, intitulé *Onde esta a Felicidade* ; et il eut même l'impression que l'abbé Pedraça avait conçu la romanesque velléité d'imiter l'autre personnage mièvre que l'on y appelle le *poète*. En interprétant de la sorte les angoisses de Tomasia et les équivoques austérités de l'ancien bénédictin, Vasco se sentit soulagé.

Il écrivit pour lors à l'abbé qu'il le remerciait de ses conseils et s'émerveillait de son sentimentalisme — le tout agrémenté de périodes spirituellement tournées et de quelques pointes d'un esprit fort qui eurent pour effet de faire passer directement cette lettre déchirée en petit morceaux des mains du prêtre aux ailes du vent. Mais comme il disait qu'il viendrait la semaine suivante à Basto, et passerait prendre les clés à Pedraça, l'abbé s'empressa de le prévenir qu'il lui faudrait chercher les clés chez le curé. Il ne répondit pas aux boutades. Étant lui-même d'un très haut lignage, le "défroqué" ne possédait sur les nobles aucune idée préconçue, et dans Vasco, il ne trouvait rien qui le pût distinguer des hommes indignes de son estime.

Il se préoccupa surtout de baptiser le fils de Tomasia. Il lui donna son prénom, le surnom de son grand-père l'apothicaire, et le nom de jeune fille de son aïeule maternelle. L'enfant s'appela Alvaro Afonso da Granja.

La mère assista à la cérémonie, sur l'insistance du parrain, qui la ramena chez elle en compagnie de sa sœur, la marraine du petit. Cette dame disait que tant qu'on n'aurait pas démontré que les femmes séduisent les hommes, elle serait indulgente pour les femmes séduites. Elle avait aimé, elle avait pleuré, et ses cheveux avaient blanchi quand elle n'avait que vingt-cinq ans. Elle prit tellement à cœur la passion résignée de Tomasia qu'elle lui rendait souvent visite et la ramenait avec elle à Pedraça.

\*

Le fiancé voulait les bijoux de sa mère, il voulait vendre sa propriété de Lanhosos et ses droits sur Folgueiras. Il fallait y aller en personne.

Il arriva à Algide par une vilaine nuit. Le curé lui remit les clés des commodes et des secrétaires. Il trouva l'intendant sur le perron du grand escalier, avec une lanterne qui dispensait une lumière terne ; on eût dit un personnage en granit éclairant la porte d'un immense caveau. Quand il

entra dans le vestibule, il se sentit gêné. Dans cette vaste pièce, les coups de vent vrombissaient entre les volets.

— Allumez les bougies ! s'exclama-t-il durement. Où sont passées les servantes ?

— Ma femme est malade...

— Et les autres ?

— Quand la dame est partie, elles sont parties aussi, répondit l'intendant.

— Qui est-ce qui va me servir ?

— Si nous avions été prévenus que vous veniez, j'aurais engagé des domestiques ; mais ce n'est que cette nuit que M. le Vicaire m'a fait prévenir. Demain, tout sera arrangé.

En passant de salle en salle, il arriva dans l'entrée de sa chambre à coucher, et il trébucha sur un meuble.

— Qu'est-ce que c'est ? Éclairez-moi, Antonio !

C'était un berceau d'acajou, suspendu à des colonnades et protégé par un rideau de mousseline. C'était lui qui avait envoyé ce berceau de Lisbonne, dès qu'il y était arrivé, avec la promesse d'être le premier à bercer son fils. Il s'arrêta deux secondes pour regarder le berceau. Il se rappelait ; mais il n'eût pas su dire ce que cela évoquait ; il écoutait peut-être les sifflements du vent, qui ressemblaient à un concert de gémissements.

Il entra dans la chambre, alluma les bougies des chandeliers et ferma la porte. Il se jeta sur un des lits. Sur une banquette près du lit où il s'était affalé, il y avait du papier, un encrier et deux lettres ouvertes ; l'une était la dernière que Tomasía lui avait écrite ; l'autre lettre, glissée entre deux pages, était la première que Vasco lui avait écrite, en lui jurant sur l'âme de sa mère qu'elle était le premier, et l'éternel amour de sa vie. Il resta quelques minutes à contempler la flamme de la bougie, les deux lettres entre ses doigts. Il paraissait contrarié. Il se leva, eut un geste de dégoût, écartant avec sa main on ne sait quoi qui pesait sur son front. Il ouvrit les tiroirs d'un secrétaire noir avec des incrustations métalliques. Il en sortit un coffre à bijoux, avec son blason gravé sur le couvercle en argent doré. Dans le creux entre les saillies de l'écu, se trouvaient deux bagues incrustées de petits diamants, qu'il avait données à Tomasía. Il les examina un moment, ouvrit son coffre, et les rangea avec les autres bijoux, qu'il n'examina pas. Il promena son regard autour de lui. Pendues à des cintres de bois, il y avait deux robes de Tomasía. Sa garde-robe était très modeste. Comme elle n'avait pas mis le pied hors de cette maison du jour où elle était entrée jusqu'à celui où elle était partie pour toujours, elle avait refusé d'accepter des atours inutiles. Elle avait pris les vêtements que l'employé de la pharmacie lui avait remis quand son père s'était retiré.

Vous me demandez si Vasco Perreira a déjà essuyé trois, ou au moins deux larmes ?

Quand il appela son écuyer et lui demanda si le souper était prêt, il avait les yeux secs ; mais cela ne prouve rien à l'encontre de ses qualités d'homme sensible. Le fait de vouloir souper ne constitue pas non plus une preuve qu'il fût insensible ou ne ressentît pas le moindre chagrin. Quand Dom Fernando, duc de Bragance, passa de l'oratoire à l'échafaud, il demanda des figues et du vin. Manger est une nécessité physiologique bestiale, indépendante de l'âme. Se laisser mourir de faim pour étouffer les éléments de la douleur morale, c'est impossible aujourd'hui. On ne meurt de faim que dans la situation d'Ugolin. La mythologie propose beaucoup

d'exemples comme celui du mari d'Andromède ; dans l'histoire de la Rome impériale, il en est beaucoup comme ceux de Dioclétien et de Julia, mère de Caracalla, et dans l'histoire légendaire, quelques-uns comme Gabrielle de Vergy. Or Vasco était notre contemporain. Il soupa, dormit, fit prévenir le lendemain les Brésiliens avec qui il régla ses affaires, et, les ventes conclues, il s'en retourna à la cour.

\*

Dans les salons du comte de Cabril, on portait, depuis 1833, le deuil pesant d'une société éteinte. Les étoffes damassées s'étaient fanées sous les housses lacées de rouge ; l'or des trumeaux João V avait la couleur passée des vieux autels. Le comte fuyait ces salles où il voyait défiler, avec une douloureuse nostalgie, les fantômes de tant de belles femmes qui ont été d'un coup englouties dans l'obscurité et ont vieilli dans la misère, de tant d'hommes illustres qui, au hasard d'une disgrâce politique, ont été précipités d'une hauteur de sept siècles. Dona Léonor se souvenait qu'elle avait vu là Dom Miguel, sur le siège d'un trône mobile, et qu'elle avait joué dans les bras d'infantes sérénissimes qui lui donnaient des baisers. Les fils du vieux chambellan de Dona Carlota Joaquina, plus âgés que leur sœur, racontaient comment Dom Miguel s'était rendu à leur écurie, et qu'il s'appuyait sur l'épaule du comte pour voir marquer à la croupe un cheval d'Alter ; ils se rappelaient aussi l'avoir vu manier un bâton à Salvaterra, tirer un taureau par la queue, etc., et tout pénétrés du souvenir de leur roi, ils s'exclamaient : "C'était un joyeux drille !" Ils évoquaient alors les farces préférées de ce grand seigneur, et c'est alors qu'on racontait comment son Altesse Royale encore enfant perçait le ventre des poules avec un tire-bouchon, fait établi et confirmé par l'évêque Antonio Aires de Gouveia, dans son livre sur la *Reforma das Prisões*.

Dans la vaste *salle* euphoniement appelée *d'armes*, les portraits désolés, tous authentiques, comme celui de Léodovic, premier roi wisigoth de Lusitanie, semblaient pleurer ces événements et ces temps heureux. Ils fixaient leurs yeux craintifs sur les tapisseries fanées et élimées, où l'on voyait par endroits les héros du siège de Troie, Priam et Achille, et les autres, les yeux troués et les bouches fendues jusqu'aux oreilles – divertissements enfantins des fils du comte, qui s'exerçaient à jouer au couteau.

Et voici qu'un jour, on ouvrit de part en part toutes les fenêtres et toutes les portes du vaste palais ; le soleil, l'air, la joie, les décorations modernes pénétrèrent dans ces salles, avec une armée de plâtriers, de tapissiers et de menuisiers.

On eût dit que Sa Majesté Dom Miguel Ier était arrivé à Ajuda et que le comte de Cabril avait pris dans le coffre du Trésor Public – que les libéraux avaient laissé plein, comme il fallait s'y attendre – les premiers cent mille cruzados d'indemnisation, s'autorisant des exemples illustres de ses cousins Terceira et Saldanha.

La raison de cette transformation, il ne faut pas la chercher dans un désastre social. Tout cela était l'œuvre de l'amour conjugal et des douze mille réis.

Vasco Perreira Marramaque se trouvait à Sintra avec son épouse, son beau-père et ses beaux-frères, pendant que l'on préparait le palais d'Andaluz pour les bals de l'hiver.

## SECONDE PARTIE

Si l'on se fiait aux apparences, Tomasia était douée d'une âme fort généreuse ou bien impassible, mais ce n'était qu'une affectation qui lui demandait de rudes efforts secrets. Tant que les regrets ne le cédaient pas à la haine, tout mépris ou tout accommodement ostensibles devaient être pour elle une flèche d'acier d'autant plus profondément enfoncée dans son cœur que cette femme offensée étouffait en elle les reproches qui l'auraient soulagée. Dans les maladies d'amour, le poison de la jalousie distillée en paroles virulentes finit souvent par guérir l'âme.

Tomasia veillait la nuit auprès du berceau de son fils. Elle le serrait contre elle comme si l'enfant lui offrait un soulagement et une protection contre les épouvantes qui la faisaient frissonner dans cette chambre où elle avait entendu, pour la dernière fois, la voix inquiète de son père qui l'appelait. Le gérant de la pharmacie, qui dormait en-dessous, dressait l'oreille et il écoutait les sanglots. Il se mettait debout sur son lit et collait son oreille contre le mur, par où lui parvenaient les bruits de l'étage au-dessus.

Cette curiosité faisait passer des nuits blanches à Dionisio José Braga.

C'était un individu entre trente et trente-quatre ans. Il exerçait dans la pharmacie de l'hôpital de Braga et suivait le cours de pharmacologie à l'école de Porto. Il savait son métier et mettait au point des pastilles contre des affections incurables quand il fut renvoyé de l'hôpital de S. Marcos pour avoir détourné du droit chemin la fille de l'infirmière, une jeune fille qui se conduisait bien, comme toutes les jeunes filles avant de se conduire mal. Il se fit engager comme préparateur à Porto, chez Januario, rue Chã, qui le renvoya parce qu'il séduisait par lettres une amie à lui avec laquelle il prenait ses repas. Il passa chez Eusébio, rue de Cedofeita, d'où il partit pour des motifs tout aussi érotiques. C'était un être fragile ; mais son vice ne venait pas d'un tempérament impérieux, ni d'un matérialisme sans religion. Il était, au contraire, très spiritualiste, voyait une étoile dans toutes les femmes, et il les entretenait d'une façon licite et mystérieuse avec la pleine lune pour confidente. Il élaborait des idéaux drolatiques et il voyait, au cœur de la nuit, dans les boulevards de Lapa et de Fontainhas, de blanches apparitions comme la *Dame Blanche* de Walter Scott. Jusque là, bien qu'il ne fût pas beau, cet apothicaire était un ange ; mais à partir d'un certain point il retombait dans sa condition d'homme trivial. Il semble que les femmes de ses amours – presque toutes éduquées dans la grossière atmosphère de la cuisine – faisaient subir à ses ailes d'ange le même traitement qu'aux ailes des canards ; et il ne restait plus de lui que l'*homme* de Platon, "un animal sans plumes, qui rit".

Il riait peut-être, mais pas toujours. Il éprouva de sérieux chagrins. Il était poursuivi par les femmes aimées et les créanciers. Les portes des pharmacies se fermaient devant lui, ce qui compromettait sa carrière scientifique et le succès des diverses pilules qu'il avait inventées. La main glacée de la pauvreté l'avait enchaîné au brouet noir de Sparte, qu'on appelle *caldo verde* dans le Minho, chez son père, un petit cultivateur de Vilar de Frades. Même là, il restait sensible aux nuits parfumées et sereines, au murmure des ruisseaux et à toutes les provocations de la riche nature de Mai. Cet amour panthéiste enveloppait toute créature portant crinoline à ressorts d'acier, ou jupe en toile à bordure écarlate. Les filles de sa

campagne faisaient appel à ses connaissances médicales ; et lui, il leur rétablissait l'estomac en leur tourneboulant le cœur. De tels bonheurs se paient cher. Il lui arriva de recevoir des coups. M. Guerra Junqueiro acheva le dernier Don Juan par un poème ; les cultivateurs de Vilar de Frades commencèrent à en faire autant à Dionisio José Braga avec leurs gourdins. Procédé bien plus redoutable avec les Don Juan.

C'est à ce moment que la chance lui offrit la pharmacie de Macario Afonso. Il s'y rendit avec une âme résolue à étrangler l'idéal qui avait transformé son existence en enfer, le pendant à sa côte fracturée.

Deux ans et demi de conduite exemplaire permettaient de le croire tout à fait corrigé. L'archange Saint Michel n'était pas plus sérieux que lui avec les clientes. On eût dit que Dionisio écrasait à la fois dans son mortier les graines de moutarde et les fibres de son cœur. Pas la moindre plaisanterie, pas le plus petit pinçon sur la chair d'une femme ! Il s'asseyait devant la pharmacie sur un tabouret, pour lire et annoter au crayon la *Farmacopeia Geral*, du Dr Agostinho Albano. Si une fille le saluait en passant, il répondait sans lever les yeux de son livre, comme s'il avait été le pieux Pacôme en train de méditer sur les Saints Évangiles. Il ne s'était pas pour autant attiré de grandes sympathies chez les femmes ; c'est qu'il avait l'air indifférent.

— C'est un faux jeton ! disait Rosa du Cruzeiro.

— Il ne regarde pas les gens dans les yeux, ce mal embouché, vitupérait Josefa de la Fonte.

— Il y a un certain temps, Maria du Moleiro a voulu lui montrer un furoncle qu'elle avait au genou, et voilà-t-il pas qu'il lui dit : "Va voir le médecin, ma fille ; je délivre les médicaments, je ne regarde pas les jambes."

— Ça alors ! Cet homme est fou ! Voyez-moi ce petit saint, comme si ça devait lui soulever le cœur ! commenta Rosa, en croisant les bras et en balançant ses seins au-dessus du large décolleté de son corset jaune. Et elles se gaussaient de lui, sans ménager les expressions crues et les fous rires entrelardés d'obscènes équivoques.

Ainsi va le monde, à tous les niveaux.

Un peu d'histoire. Il y avait à Rome deux sanctuaires consacrés à la pudeur. Dans l'un, on vouait un culte à la "pudeur des dames" (*pudicitia patricia*) ; dans l'autre, à la "pudeur des femmes" (*pudicitia plebeia*). Je ne sais laquelle des deux pudeurs était la moins timide. Il est difficile aujourd'hui de distinguer deux choses qui n'existent pas ; je chausse donc mes lunettes, je prends mon tabac à priser et je lis dans Ovide et dans la *Théogonie* d'Hésiode que lorsque la Pudicité vit le chancre de la corruption à l'œuvre au sein du genre humain, elle s'est réfugiée dans le Ciel avec sa sœur la Justice. Qu'elle soit partie vers le Ciel, j'en doute ; il ne me semble pas que ce soit là que sa présence s'impose ; mais, ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne se trouvait pas à Celorico de Basto quand ces jeunes filles commentaient, à demi-voix, avec des éclats de rire stridents, la pudeur de l'apothicaire, s'agissant du genou de Maria do Moleiro.

\*

Tomasia était restée chez elle huit jours sans que Dionisio la vît.

Elle le fit venir dans le petit salon et le remercia pour le zèle et la probité avec lesquels il avait pris soin de ses intérêts. Elle lui demanda de lui pardonner d'avoir tellement tardé à remplir ce devoir, et de ne pas la juger impolie.

Il répondit d'une voix tremblante que c'était un honneur pour lui d'avoir répondu à la confiance qu'avait placée en lui le défunt Macario ; qu'il compatissait infiniment à ses malheurs...

Puis il resta court.

Tomasia avait posé sur lui un regard direct et pénétrant comme une balle. Sa vanité se piqua de cette insolente compassion. L'attitude de Dionisio semblait imprégnée d'une tendresse équivoque, dans les yeux surtout, où se réfléchissait la douceur d'une âme passionnée. Cette expression avait scandalisé Tomasia pour deux raisons : la première, c'est qu'elle était considérée de cette façon par un préparateur de pharmacie – elle qui berçait dans ses bras un enfant de Vasco Marramaque et renfermait dans son cœur le deuil éternel de l'unique homme qui eût réussi à la séduire ! Voilà pourquoi l'amoureux sensible de la famille des Januarios et des Eusebios fut déconcerté quand Tomasia, levant la tête, plissa le front pour le foudroyer de ses yeux brillants.

Cette femme était alors plus belle qu'aux temps où les grâces brillent plus dans la pudeur que dans la plastique. Deux ans plus tôt, elle eût inspiré Lamartine ; deux ans plus tard, elle eût occupé sa place d'honneur ou de déshonneur parmi les femmes faites et parfaites des poèmes d'Alfred de Musset. L'apothicaire savait reconnaître les bonnes choses et n'était pas novice en la matière. Cinq ans de jachère firent bourgeonner son cœur en abondance. Le molosse de la nature secoua sa muselière et lança ces grands aboiements intérieurs que l'on appelle la passion.

Tomasia l'évitait depuis cette première conversation, qui avait été brève, où, assommé par l'arrogance de ce regard, il s'était retiré en bafouillant quelques paroles insignifiantes ; Dionisio José Braga était cependant blessé dans le sentiment généreux et jamais encore éprouvé qui avait pénétré son cœur dès la première fois qu'il l'avait vue. Il avait songé à se marier avec elle, à *se ranger*, et à *s'établir*, comme il disait dans ses méditations lyriques. De plus, elle avait un pharmacie bien achalandée, quoique les drogues fussent anciennes et suppléassent celles qui manquaient ; elle avait une maison et un potager, une maison avec de belles fenêtres, et un jardin plein de ressources avec son verger, sa treille, ses légumes, un belvédère où grimpaient des maracujas, des bancs en chêne liège dans une tonnelle de chèvrefeuille qui faisait comme une paillotte. Les coffres étaient pleins de linge, de pièces de lin et de vieux écheveaux, tout cela antérieur à l'irruption des romans dans ce havre d'ignorance et de bon sens. De tels détails confortaient sans doute les honnêtes desseins du potard ; mais une fois l'idée bien dégagée de sa gangue, on découvre la graine candide, prémices de nobles actions – l'idée jolie de se marier avec cette fille pour la réhabiliter.

Son amour s'épanouit dans de sourdes rages comme les belles fleurs sur les résidus immondes. Tomasia, toutefois, ne le distinguait pas du jardinier qui cultivait le potager. A la fin du mois, elle lui faisait verser ses appointements et vérifiait les comptes où figuraient exactement les graines de lin,

les citrates et les moutardes.

Dionisio trahissait de profondes altérations organiques en ne touchant guère à la nourriture. Son souper revenait presque intact. La servante disait à sa patronne que : "le préparateur était maigre comme un clou et ne mangeait pas plus que ça" ; ce que disant, elle montrait son ongle crevassé par les ulcérations d'un panaris érysipélateux.

Tomasia le devinait, le prenait en grippe et en venait presque à le haïr. Parfois, entre les rideaux de sa fenêtre, quand, les yeux pleins de larmes, elle contemplait les endroits du jardin où Vasco se plaisait le plus, elle voyait l'apothicaire affalé sur l'escabeau de la tonnelle, le visage sur la paume de sa main, et les yeux sur les vitres de sa chambre. Elle reculait comme s'il la voyait et faisait claquer sa langue contre son palais – comme on fait trivialement pour écarter un importun ou chasser un chien.

La vieille bonne, qui connaissait les sentiments de sa maîtresse, et qui, dans sa profonde sagesse, avait percé les raisons des inappétences de Dionisio, allait dire à sa patronne dès qu'elle le voyait dans le verger :

– Voilà encore le crétin.

Cette même servante fut sans le savoir la messagère d'une lettre incluse dans le relevé mensuel des drogues entrées et sorties.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Tomasia en voyant la lettre fermée de trois cachets jaunes, symbolisant le désespoir. Il vous a remis cette lettre ? ! Et vous l'avez prise ?...

– Eh ! mademoiselle, je veux bien être pendue, si je savais que ce diable d'homme...

Et elle se justifia parfaitement.

Dans un premier accès de rage, elle voulut déchirer la lettre ; puis elle décida de la lui retourner sans l'ouvrir et de le renvoyer ; mais au beau milieu de cette crise, l'abbé de Pedraça entra, qui venait l'inviter pour prendre part au dîner d'anniversaire de sa sœur.

Pendant que le parrain caressait le petit, la mère d'Alvaro lui rapporta le fait. Le prêtre sourit, fit peu de cas de cette catastrophe et lui conseilla de retourner la lettre fermée, sans faire d'esclandre, avec ces mots écrits au dos de l'enveloppe : "Tant que vous conviendront les fonctions que vous remplissez honorablement dans ma maison, je vous prie de me respecter."

Et, pour justifier cette intimation sentencieuse et laconique, l'abbé fit valoir que Dionisio était un excellent pharmacien, le seul qui s'y connût en chimie et en botanique dans la région ; que beaucoup de gens le préféraient au médecin Ferreira – clinicien aujourd'hui fameux à Porto, et alors médecin en poste à Basto – que ses pastilles contre les ascarides étaient réputées dans toute la province et qu'il avait guéri de nombreux malades des écrouelles. Et l'abbé ajouta qu'il savait qu'un chirurgien de Ponta de Pé lui avait offert deux cent mille réis, nourri, logé, blanchi, pour administrer la pharmacie de son père, avec en plus vingt pour cent des bénéfiques, et la moitié pour les inventions, que le chirurgien s'engageait à diffuser. Cela étant, il disait pour conclure que si, dans son dépit d'avoir encouru les foudres de Tomasia, Dionisio donnait son démission, il fallait considérer la pharmacie pratiquement coulée, après avoir perdu un praticien si habile.

– Vous ne me donnez pas de plus forte raisons ? demanda Tomasia.

– Cela ne vous suffit pas ?...

Elle appela alors sa domestique et dit :

– Remettez cette lettre à cet homme et dites-lui que je le congédie.

— Qu'est-ce que vous faites ! s'écria l'abbé.

— Si je ne le faisais pas – répondit-elle calmement, sans aucune pose – j'aurais dû accepter la ferme de Paço que me donnait le père de mon fils.

— Mais... objecta le compère, êtes-vous bien sûre que cette lettre constitue un affront ?

— Qu'est-ce que c'est donc, sinon un affront ? Adressée à une femme, dans ma position, abandonnée, avec un enfant, que peut dire la lettre d'un homme ?

— Il est possible, et peut-être certain, qu'il veuille être votre mari.

— Quel crétin ! s'écria la servante avec l'écœurement le plus dédaigneux.

Surpris par cette exclamation, l'abbé éclata d'un rire déplacé, tandis que la servante poursuivait :

— Qu'il cherche chaussure à son pied !... A-t-on vu un bourricot pareil ! Un préparateur qui se permet...

— Va, lui intima Tomasia ; et se tournant vers son compère : ne vous souciez pas de mon sort, mais je vous demande de veiller sur celui de mon fils. Je vous confesse que je suis plus faible que je ne pensais. Écoutez... J'ai beaucoup pleuré ; je passe ici des nuits si cruelles, si agitées, que s'il n'y avait cet enfant... Je connais les poisons... je serais descendue à la pharmacie, et pour une agonie de quelques minutes, je me reposerais de cette horrible bataille qui me met à bout... Je n'en peux plus... C'est l'amour et le remords qui me déchirent. Je vois le père de ce malheureux, je vois l'ombre de mon vieux père...

Et elle haletait, étouffée par les sanglots, le visage enfoui dans ses mains.

\*

L'abbé avait vu juste.

Quand Dionisio José Braga eut pris connaissance du message par la domestique, qui s'emporta – elle était froissée qu'on l'eût chargée traîtreusement de transmettre cette lettre – il fourra son linge dans une caisse en fer-blanc, puis exigea un certificat attestant son honnêteté. L'abbé le rédigea et Tomasia signa.

Le prêtre descendit ensuite à l'officine et dit au pharmacien, entre autres choses agréables, qu'il eût dû respecter l'ombrageuse infortune d'une dame qui inspirait plus de compassion que d'amour.

Dionisio demanda alors à l'abbé, dans une explosion de rage ironique :

— Et qu'est-ce qu'elle vous inspire, à vous ?

— A moi ? De l'amitié et du respect. Ce qu'elle peut inspirer à un ecclésiastique de mon âge.

— Je connais la chanson, Monsieur l'Abbé, répliqua l'autre avec une brutalité sarcastique.

Le parrain d'Alvaro, qui portait gaillardement ses cinquante-sept ans et avait du sang ibère dans les veines, sentit une étrange démangeaison le long de son épine dorsale, et son regard se porta du coup sur le pilon du mortier ; soumettant cependant la fierté du gentilhomme à la patience du prêtre, il lui dit avec une violente douceur :

— Que Dieu vous bénisse ; et... que Dieu vous bénisse !

Dans les situations délicates de sa vie pleine d'amours dangereuses, Dionisio n'a reçu des coups que lorsqu'il n'a pu s'éclipser par la porte de la

prudence, et même par la fenêtre, si nécessaire. L'expression du clerc et le regard en coin qu'il jetait au mortier réveillèrent une douleur au niveau de sa côte fracturée à Vilar de Frades ; mettant donc un frein à sa colère, il se promit d'en exprimer le pus sans hasarder ses côtes.

Le jour même, il prit ses fonctions dans la pharmacie de Ponta de Pé et révéla qu'il était parti d'Algide à cause de la jalousie de l'abbé de Pedraça. Les messieurs du pays, friands de scandales, colportèrent la calomnie et confirmèrent la rumeur que cet hypocrite avait déjà envoyé au Brésil un fils, qui était connu au presbytère sous le nom d' "Alvaro, l'enfant trouvé."

— Que je connais parfaitement — dit un gentilhomme de Arco. Ce garçon est passé à Pedraça l'année dernière, et j'ai entendu dire qu'il avait fait un très riche mariage à Rio de Janeiro ; mais on disait là-bas que le prêtre était son parrain.

— C'est son père, conclurent-ils tous.

Et chacun à son tour de rapporter à sa façon des débauches de prêtres. L'une de ces mauvaises langues était le poète de Refojos déjà cité, qui, en l'absence de Vasco Pereira, avait pu revenir chez lui et reprendre ses fonctions de *Juvénal em Cabeceiras*. Il se frottait les mains, retroussait les lèvres dans un sourire plein de menaces et de dents cariées, et disait, en mâchonnant son cigare, qu'il allait écrire un livre foudroyant contre les prêtres. Il fut très applaudi et recueillit aussitôt cinquante signatures. Pour donner une idée de la trame, il expliqua que l'ancien moine de Pedraça serait le héros et Tomasia l'héroïne.

Si les prêtres écrivaient des romans contre les romanciers, combien d'œuvres remarquables et d'une frappante vérité ne nous donneraient-ils pas ! Que le clerc se fasse romancier et décrive des prêtres poussés au découragement par l'exemple des sommités séculières qui leur reprochent leur ignorance. Quand ils viendront combattre à armes égales dans ce tournoi, nous saurons combien de débauchés vraisemblables et non tonsurés répondent à un *Padre Amaro* qui attache son fils à une pierre et le noie de ses propres mains. Toutefois, tant que le roman concevra des crimes hors du commun, alors qu'il y en a tant d'ordinaires, il n'est pas à craindre que la littérature amène provoque de grands dégâts.

\*

Tomasia ferma la pharmacie, le temps pour l'abbé d'engager à Porto quelqu'un pour la gérer. L'apothicaire qui se présenta n'avait pas plus de compétences que le commun des praticiens analphabètes. La pharmacie administrée par Dionisio était moderne, elle s'était approvisionnée en remèdes français, elle avait des serviettes en peau de chamois, des seringues à injections et des façons de toute sortes dans la vitrine de copayer. Les médecins la recommandaient. A la pharmacie d'Algide, il ne restait plus maintenant que des clients pour la moutarde, la mauve et la fleur de sureau.

Le praticien était imberbe et sot ; comme il avait du temps de reste, il fabriquait des cages à grillons, et il fabriquait aussi des souricières, parce qu'il ne savait pas fabriquer des cuillers. La recette ne donnait pas de quoi régler les appointements du caissier.

L'abbé conseilla à sa commère de céder la pharmacie, de louer la maison et d'aller se fixer à Pedraça. On fit passer une annonce dans les gazettes de

Porto. Après en avoir pris connaissance, Dionisio éclatait de rire dans la pharmacie de Ponta de Pé, et il dit qu'il n'était pas intéressé par une boutique avec un tel stock, assurant que les médicaments étaient antérieurs à l'invasion des Français. Il ne s'en fallait pas de beaucoup.

L'abbé savait déjà qu'on le calomniait et qu'on diffamait cette pauvre femme à cause de lui. Il voulait l'aider, mais avec prudence et délicatesse. Il ne savait, pourtant, comment se tirer de cet embarras.

Un jour, Tomasia se décida : elle s'en fut à Vila de Arco, où elle avait un parent. Elle loua une petite maison et se présenta comme maîtresse d'école pour les petites filles. Quand son compère l'apprit, elle était déjà en poste et dispensait son enseignement à six élèves. L'abbé, les yeux humectés de larmes, lui dit qu'elle était une âme rare et qu'elle avait de telles vertus que sa fragilité même semblait méritoire, puisque sa chute était à l'origine d'une si noble conduite. Ce qu'il fit pour améliorer sa vie, ce fut d'obtenir sa titularisation.

La fille de Macario possédait de réelles qualités de brodeuse, écrivait bien en mettant l'orthographe, avait appris l'histoire dans les livres de Vasco et dans les romans. Elle mit tout son zèle à son métier d'enseignante, et parvint à recueillir ce bien suprême que constitue une vie résignée et sereine. Les familles d'Arco l'estimaient, la recevaient et lui faisaient de nombreux cadeaux. La tache était effacée. Alvaro, le petit ange, avait l'air de demander de l'indulgence pour sa mère. Les calomnies de Dionisio furent englouties dans l'obscurité des grandes infamies. L'abbé et sa sœur visitaient souvent leur commère, et la ramenaient avec eux pour les vacances à Pedraça.

\*

C'est à cette époque que Vasco Pereira Marramaque visita avec son épouse ses propriétés du Minho. Ils amenaient avec eux leur première fille de quelques mois. Le gentilhomme apprit à Agilde que Tomasia avait fermé la pharmacie et qu'il lui avait fallu, pressée par le besoin, ouvrir une école à Arco. Il eut pitié en même temps que de mauvais souvenirs. Il se rappela l'innocente allégresse de cette fille ; le bon Macario Afonso, qui le recevait chez lui et permettait à sa fille de lui donner les fleurs les plus rares ; la docilité et l'abnégation qu'elle avait montrées dans son amour ; la joie qu'elle éprouvait à lui parler de son fils ; la mort du vieillard loin de sa fille et de son lit, volontairement exilé ; le désintéressement de cette femme sans réputation ni fortune ; enfin, ces réflexions là-bas, dans cette maison où Tomasia avait vécu, ne pouvaient pas vraiment l'affecter, mais elles étaient gênantes. Et, quoique ses relations avec le prêtre eussent été rompues, il ne dédaigna pas de lui écrire, en lui demandant de convaincre Tomasia d'accepter une pension qui lui assurerait son indépendance. Et, cela fait, il fut content de lui, comme un qui dirait : "Je suis toujours un Marramaque ! Je lui donne quelques pintos qui ne me manqueront pas, et je fais honneur à mon nom." Le fait d'être gentilhomme a ceci de bon : quand la conscience ne vous contraint pas, c'est le nom qui vous contraint. Le pire, c'est quand il n'y a ni nom, ni conscience.

L'abbé répondit en trois mots : " Tomasia est indépendante."

Vasco rencontra par hasard son cousin Abreu de São Gens. On parla de femmes qu'ils avaient tous les deux séduites dans leur jeunesse :

— Et la pharmacienne ? demanda l'ex-étudiant de Refojos, sais-tu qu'elle est abbesse ?

— Abbesse !

— Oui ; elle est passée de l'officine à l'église, ce qui vaut mieux que passer, comme bien d'autres, de l'officine à la tombe.

— Je ne te comprends pas, répliqua le seigneur d'Algide.

— "Monsieur, ce n'est pas ma faute", disait Boileau à ceux qui ne le comprenaient pas. Tu ne sais donc pas que Tomasia est institutrice pour petites filles, et la petite amie de l'abbé de Pedraça ?

— C'est une calomnie ! répondit Vasco.

— Voyez-moi ce vaniteux !... Il te déplaît de penser que c'est le vieux moine de Tibães qui hérite d'une femme si bien stylée par ton amour d'aristocrate !... Fais-toi conter l'histoire par le pharmacien de Ponta de Pé...

Il lui conta donc ce qu'il savait, et parvint à le convaincre. Vasco rit beaucoup, de ce rire qui ne relève que de la mécanique des mâchoires et du larynx. Mais au plus profond de lui-même, il était rongé par le dépit de voir un homme aux cheveux blancs et ventru parvenir à étancher les pleurs de Tomasia, qui ne pouvait se consoler d'être séparée de Vasco.

— Nous sommes de vrais ânes en fin de compte ! disait-il au cousin Abreu. Et nous nous imaginons que nous avons une grosse responsabilité parce que nous faisons voler ces hirondelles d'un toit à un autre !...

— Tu en es encore là !... C'est moi qui me considère toujours comme séduit, et je regrette sincèrement de passer mon temps à faire sauter du lit des lièvres que les autres attraperont.

Et, discourant d'abondance dans ce style qui emprunte ses métaphores à la vénerie, ils conclurent que Tomasia était la fille *pur sang* du pharmacien.

\*

La maîtresse d'école instruisait son fils ; et au prix de ces efforts qui font accomplir des prodiges, elle apprit tout ce qu'elle ignorait et qu'Alvaro devait savoir. Quant à la carrière de son élève, elle était déjà fixée. Son parrain décida de l'envoyer à un riche filleul qu'il avait au Brésil.

— C'était un enfant trouvé, raconta l'abbé, que Maria Moisés m'a amené ici pour que je le baptise. Avec le bagout qu'elle a, elle a réussi à le coller chez moi, et j'ai gardé ce petit garçon. Il a été à l'école, il était très doué, et voulait faire des études, mon enfant trouvé. Je n'en avais pas les moyens. Je l'ai envoyé à Rio. Le garçon s'en est sorti si honorablement, qu'on aurait dit qu'il voulait être à l'origine de sa propre lignée, vu qu'il n'avait pas d'ancêtres. Son patron lui a donné sa fille avec une dot importante. Malheureusement, il a perdu sa femme et un fils. Il est riche, mais sa vie est triste. Il voulait me faire venir à Rio, et moi, je veux qu'il vienne me tenir compagnie. A quoi il répond qu'il craint le désœuvrement ; qu'il a besoin de travailler et de se fatiguer pour dormir et oublier. Mon Alvaro s'en ira rejoindre l'autre qui est aussi un Alvaro : je leur dirai à tous deux de s'aimer comme des frères.

Tomasia l'écoutait, les larmes aux yeux ; mais elle ne rejetait pas le conseil

de l'abbé. Alvaro était pauvre. La maison d'Algide n'avait même pas de locataire. La pharmacie était un foyer d'odeurs fétides et aigres émanant de vieux flacons en faïence jaune et ternie. Les rats prenaient impunément médecine dans les grands tiroirs en rongant les herbes, et en considérant avec le plus grand cynisme le flacon d'arsenic. L'archange Saint Michel, aux couleurs déteintes, s'enveloppait dans les filigranes de la toile d'une araignée au ventre noir, qui en accrochait un des bouts aux cornes du Diable et l'autre au casque de l'ange. Sur les plateaux de la balance, il s'était produit des phénomènes exécrables. Les araignées femelles, après avoir goûté leurs caresses, y mangeaient leurs maris, selon leur mauvaise habitude : on voyait sur les coques de laiton les restes mortels d'araignées mâles. La pharmacie n'intéressait plus personne, exceptés les gamins qui expédiaient des caillasses par une lucarne, et se régalaient en entendant là-dedans le tintement des pierres sur le ventre des bouteilles.

Le fils de Vasco Pereira était donc un enfant très pauvre, à qui l'amour maternel ne devait pas épargner le travail et le destin que son parrain avait prévu pour lui. A douze ans, le petit s'accrochait au cou de sa mère et lui demandait de ne pas le laisser partir pour le Brésil. Il disait qu'il allait mourir parce qu'il était très faible. En réalité, cet enfant avait bu dans le lait de sa mère les larmes qu'elle avait retenues. Il était resté, en grandissant, maigre, pâle et rabougri, comme les enfants des maisons opulentes et des vieilles races. Les études le fatiguaient, il avait des distractions subites, et il tombait dans de somnolentes rêveries. Le parrain disait alors à sa mère :

— Cet enfant va mourir.

L'abbé ne faisait pas souvent de telles prophéties, mais il prédisait également :

— Dans quelques années, Alvaro reviendra riche dans sa Patrie.

— Riche ! Pour quoi ?... Qu'il rapporte déjà de quoi se nourrir... On peut vivre de si peu ! Et si nous lui apprenions un métier ?

— Et pourquoi pas celui de cordonnier ? Il serait naturel qu'il fût le premier dans la lignée des Marramaques, car mon grand-père me disait qu'il avait connu le trisaïeul de ce seigneur d'Algide qui ressemelait des pantoufles à Lanhoso. Pourtant, la branche des cordonniers ne va pas repousser sur cet illustrissime tronc. Il suffit de ceux qui viendront quand les majorats seront abolis.

L'abbé de Pedraça ne se contentait pas d'être un généalogiste à la dent dure, il était intarissable sur les questions sociales, quand sa commère semblait disposée à l'écouter ; mais, en cette occurrence, il s'efforçait surtout de la distraire de ses chagrins, et de ménager son amour maternel.

Il avait écrit à son filleul à Rio pour le prévenir qu'il élevait un autre Alvaro pour le lui confier, il y racontait avec beaucoup de sentiment l'histoire de cet enfant sans père. Le Brésilien ne répondit pas ; il vint en personne chercher l'enfant qu'on lui promettait. "Sois son père", lui avait dit son parrain.

Tomasia fut rassurée quand elle vit le protecteur de son Alvaro. C'était un homme de vingt-six ans, qui portait sur son visage les ombres d'une tristesse calme, et qui atténuait l'amertume de ses propos avec un sourire résigné.

— Je suis très malade, disait-il, mais si je meurs, madame, votre fils retournera auprès de sa mère avec des ressources qui ne sont point négligeables. Vous pouvez me le confier ; nous serons trois à l'aimer. Dites-

vous bien que cela me peinait de voir l'abnégation de mon parrain – qui ne m'a jamais permis de lui offrir la plus petite partie de tout ce que je possède – et que je veux prendre ma revanche en rendant service à cet autre filleul. J'ai dans mon cœur beaucoup d'amour sans objet. Je n'ai pu aimer ni mon père ni ma mère. J'ai eu une épouse et un fils. Tout l'amour que je leur ai consacré est encore là pour que je l'offre à un être qui n'est ni mon épouse ni mon fils, parce qu'un tel bonheur ne se répète pas.

\*

Alvaro Afonso da Granja partit d'Arco pour Rio de Janeiro en 1863. Il allait sur ses douze ans.

Les Brésiliens avaient des penchants que n'ont pas les hommes bourrés d'argent. Il essayait d'ajuster les maillons de la réalité aux émotions de la vie idéale des romans. A Lisbonne, il voulut se rendre au Parlement pour voir le tout nouveau vicomte d'Algide, le père de son pupille. Il entra dans la galerie réservée au public avec l'enfant. Il demanda à l'un de ses voisins :

– Pouvez-vous me dire s'il vous plaît lequel de ces députés est le Vicomte d'Algide ?

– C'est cet animal, là-bas, en train de parler avec un autre animal...

Et il cita le nom de l'autre, que je ne répète pas par délicatesse, bien que je ne craigne pas qu'il me lise.

Alvaro ne savait pas par cœur la classification zoologique de ces espèces parlementaires. Il parvint cependant à apprendre que le vicomte d'Algide était un individu aux moustaches pommadées, portant monocle, chauve, les traits durs, le visage basané, le corps émacié.

– Il a demandé la parole, remarqua son informateur qui poursuivit : combien voulez-vous parier que le vicomte va préférer trois âneries en deux mots ?

– Je ne parie pas, parce que je lui en ai déjà entendu dire quatre, répondit Alvaro.

– Vous êtes donc de Porto, pour autant que je sache, et vous parlez aux gommeux du Suiço ? Attendez, on dirait que le sanglier va grogner.

Le vicomte, cette fois-là fit mentir le critique, qui était de l'opposition. Or ce critique n'était autre que le poète de Refojos, qui était parvenu à se faire engager comme correspondant politique d'un journal de Porto.

Le vicomte demandait des routes pour le Minho. Il dit avec un accent anglais passable que Braga était un des *rotten-boroughs* (bourgs pourris) dont le Gouvernement ne faisait aucun cas. Il dit que Basto était cernée par des montagnes impraticables. Il demanda au président si nous nous trouvions au Moyen-Âge.

– Vous entendez cette sottise ? fit observer l'homme de Refojos. Il demande si nous nous trouvons au Moyen-Âge.

– Laissez-moi écouter, s'il vous plaît.

L'orateur fit observer que dans les ténèbres du Moyen-Âge le grand seigneur n'avait pas besoin de routes, parce qu'il vivait enfermé dans son palais muni de tours, étranger au système artériel de la nation.

– Quelle bourrique ! commenta le correspondant du *Nacional*, en prenant des notes. Cet homme est bête comme deux baudets !

Le discours se termina brusquement, au moment où il commençait à être

amusant. Dans sa péroraison, l'orateur répéta que le Minho sans routes était le membre le plus utile de la Nation, mais gangrené, pourri, paraplégique.

— Sauriez-vous me dire où demeure le vicomte ? demanda Alvaro.

— A Andaluz, dans le palais du comte de Cabril. Vous avez quelque chose à lui demander ?

— Rien du tout. Je suis Brésilien.

— Ah ! Il me semblait bien, à l'accent. Vous venez sans doute du Minho, et vous voulez acheter au vicomte quelques-unes des propriétés qui lui restent... Si c'est le cas, allez-y, je sais qu'il a perdu cinquante livres la nuit dernière chez le marquis de Nisa... Il n'a plus rien. Il a eu huit mille cruzados de rente, il y a dix ans ; il n'en a pas trois aujourd'hui, et il a six enfants.

Le lendemain, les deux Alvaros se promenaient Place d'Andaluz ; et quand ils virent le coupé sortir de la remise pour s'engager sous le vaste portail du comte de Cabril, ils s'approchèrent de la cour.

Le fils de Tomasia ne comprenait rien aux excentricités de son ami, quand celui-ci lui dit :

— Tu vas voir ton père...

— M. Vasco d'Algide ? demanda le petit.

— Oui, le vicomte...

— Il n'est pas vicomte, corrigea Alvaro.

— Il est vicomte depuis avant-hier.

Ils entrèrent au moment où le député réélu descendait l'escalier avec un quémandeur de chaque côté et deux à ses basques. Il marchait couvert, un paletot blanchâtre sur le bras, et un cigare serré entre ses quatre incisives. Il paraissait affligé de strabisme avec son monocle sans monture qui l'obligeait à faire converger son oeil gauche vers l'œil droit. Il grommelait des monosyllabes et haussait les épaules, en écoutant l'un des importuns avec un ennui manifeste.

Quand il vit l'inconnu à côté de la voiture, il fit un geste pour chasser les quémandeurs, et demanda :

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Le désir de vous complimenter pour l'énergique discours que j'ai eu le bonheur d'écouter, car, élevé à Basto, je me réjouis de voir mes compatriotes si dignement représentés.

— Merci... Je fais mon devoir, répondit le vicomte, l'air ravi.

— Et par la même occasion, Monsieur, avant de repartir pour Rio de Janeiro où je réside, j'ai l'honneur de vous laisser mon nom pour que vous vous en souveniez, Votre Excellence, et que, si un jour on construit des routes à Basto, vous comptiez sur une contribution de douze mille réis, pour ce grand essor civilisateur.

— Oh ! s'exclama le député. Quelle louable patriotisme ! Je serre votre main de compatriote et je regrette que le Portugal soit si pauvre en hommes de votre trempe. D'où êtes-vous ?

— J'ai été élevé à Pedraça, Monsieur le Vicomte, je suis le filleul du Frère Alvaro.

— Ah !... de l'abbé... Comment va-t-il ?

— Encore solide pour ses soixante-quatre ans. Je me souviens de vous avoir vu, Votre Excellence, quand j'étais petit, et que j'étudiais la logique avec mon parrain.

— Ah oui ?

— Je m'en souviens parfaitement ; et Votre Excellence doit se rappeler le gamin qu'on appelait là-bas l'*Enjeitado* (enfant trouvé).

— J'ai le vague souvenir d'un enfant qui grimpait aux cerisiers, et nous jetait des cerises...

— C'était moi.

— Vous ?... Vous êtes donc devenu riche ? J'en suis ravi... Et ce petit garçon est votre fils ?

— Non, monsieur, répondit Alvaro à mi-voix. Ce petit garçon est le vôtre.

Le vicomte fit deux gestes vagues, la surprise désagréable le disputant à la crainte que les laquais écoutassent...

— Il vient avec moi à Rio, continua le Brésilien, et comme on meurt plus fréquemment là-bas, je n'ai pas voulu, s'il doit mourir à la fleur de l'âge, qu'il quitte ce monde sans connaître son père. J'y tiens beaucoup parce que je suis moi-même un enfant trouvé.

Le garçon avait l'air effrayé en regardant le vicomte, qui, lui aussi, le dévisageait attentivement.

A ce moment précis, la vicomtesse descendait avec trois petites filles dont les voix argentines résonnaient dans la vaste cour.

— Tu es encore là, Vasco ? Emmène-nous avec toi jusqu'au Chiado.

— Oui, ma chère – dit son mari, et se tournant vers le Brésilien – venez me voir à un moment plus propice.

— Monsieur le Vicomte, je ne puis écouter que maintenant ce que vous avez à me dire, dit Alvaro qui recula, en tenant toujours le petit garçon par la main. Demain, nous embarquons sur le paquebot, et il n'y a pas de raison que je revienne ici ; mon intention, c'était juste de vous saluer.

La vicomtesse se trouvait déjà à côté de son mari, en train de regarder l'enfant, quand Alvaro prit congé en lui présentant ses respects.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Un Brésilien de Basto.

— Le petit est charmant. Il ressemble à notre Heitor. Tu ne trouves pas ?

— Je n'ai pas remarqué.

Quelques minutes après, Léonor lui disait :

— Tu ne dis rien et tu as l'air si triste ! Qu'as-tu, Vasco ?

— Que veux-tu que j'aie, ma fille ?... C'est le démon de la politique...

— Tu étais si gai pendant le déjeuner... Ah ! Une chose... Est-ce qu'on donne un bal pour l'anniversaire de Piedade ?

— Je te le dirai ce soir. Je ne sais pas si la Banque du Portugal va me renouveler la traite de cinq mille cruzados...

— Mais j'ai déjà choisi ma robe et celle des petites.

— Tu as peut-être choisi les robes, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut absolument donner un bal.

— Bien... répliqua la vicomtesse en dissimulant son dépit. En tout cas, je ne dis rien, pour l'instant, à la cousine de Penafiel, ni à la cousine Ponte, qui m'ont fait demander...

— C'est ça, ne dis rien.

— Mais c'est bizarre...

— Qu'est-ce qui est bizarre, Léonor ?

— Qu'on ait parlé de ça dans la soirée du cousin Fronteira...

— Ce n'est pas moi qui en ai parlé.

— Je t'ai demandé ton avis d'abord.

— En un mot, Léonor — dit le vicomte, pour finir, avec une certaine brusquerie — je t'annonce pour la vingtième fois que mes affaires vont mal, que, si je vends les cinq propriétés qui me restent, la maison de ton père retombe dans son ancienne misère.

— Sa misère ! Elle est bonne celle-là ! Je n'ai jamais su ce qu'était la misère... Quelle délicatesse, et si provinciale !... Arrête ! cria-t-elle au cocher, à l'entrée de la rue do Ouro, avant de sauter du coupé avec ses filles.

L'aînée, Maria da Piedade, demandait tout bas à sa mère :

— Dis maman, papa a dit que nous étions dans la misère ?

— Non, nigaude.

\*

Qui eût vu Léonor Mascarenhas, dans le palais solitaire et décrépît d'Andaluz, dix ans avant, modeste, patiente, sans désirs, invoquant comme excuse les infirmités de son père quand on l'invitait dans un salon ou dans une loge au théâtre ; dissimulant par amour filial la médiocrité de la robe, du chapeau et des pauvres atours que les filles des servantes de ses grands-parents gaspillaient — qui eût alors prédit que cet ange tendre du foyer se brûlerait les ailes, dès qu'il respirerait la brûlante atmosphère des salons, et se ferait à la place des rémiges de brillants haillons pour s'envoler au sommet de l'élégance, du bon goût, des belles extravagances, du renom de figure à la mode ?

Les premières années, c'était son mari qui la poussait, fier de la primauté que les chroniqueurs lui accordaient, à commencer par l'*Agapito* ; puis c'étaient les amies jalouses qui rivalisaient avec elle, surprenant au vol le secret des couturières les mieux informées de ce qui se faisait au dernier bal du Louvre ; quand Vasco Pereira finit par lui dire, timidement, et avec beaucoup de précaution, qu'ils avaient déjà beaucoup d'enfants, et que leurs revenus se trouvaient écornés par ce luxe exorbitant, Léonor ne pouvait plus s'avouer vaincue face à ses rivales et consentir que la modestie de sa mise révélât que la reine des bals avait abdiqué parce qu'il lui manquait les quatre cents livres annuelles, indispensables pour affermir un règne dépendant du salon de la suzeraine Lavaillant.

Dix années durant, la grande maison des Marramaques s'était réduite de sorte qu'elle ne rapportait plus que des capitaux empruntés à la Banque du Portugal et à l'Hypothécaire. Les deux frères de Léonor pratiquaient le communisme en famille et le comte de Cabril offrait au prince proscrit l'argent de son gendre, en permettant néanmoins qu'au palais d'Andaluz on eût des opinions politiques extrêmement libérales. Les fils empestaient l'écurie et la république, ils promettaient de poignarder les bourgeois, avec une telle véhémence dans leurs furieux discours qu'on eût dit les deux Gracques ; le gendre balançait entre toutes les sectes libérales en attendant de tomber au moins une fois sur le portefeuille de la Marine ; quant au Comte, pourvu que la Russie bougeât, il ne lui fallait rien de plus. Il était idiot et faisait la cour aux nourrices de ses petits-enfants.

L'argent de Vasco avait cicatrisé quelques ulcères, et permis à d'autres, pires, de s'étendre. Pour sa part, il se lança dans le jeu comme ponte. Il eut d'heureux débuts dans ce système fait pour compenser la diminution des revenus. Il passa des nuits entières à la table du comte de Farrobo, bien qu'il répugnât à fréquenter ce tripot en compagnie d'épiciers et de comédiens, comme si les plaisirs infâmes ne rendaient pas tous les hommes

égaux. Puis, trahi par la chance, il finit par s'associer avec le marquis de Nisa, qui épuisait les torrents d'or qui avaient conflué vers lui, quatre siècles durant, depuis Vasco da Gama, et, en navigateur intrépide sur l'océan tumultueux des vices, affrontait le cap de désespérance comme son illustre aïeul le cap de Bonne Espérance. Ce gongorisme est justifié par une légitime indignation.

\*

La mort de son beau-père en 1868 n'améliora pas le sort du vicomte d'Algide, non plus que l'établissement de ses beaux-frères dans le maquignonnage et les voitures de transport. Cette année-là, la Banque Hypothécaire absorba trois de ses propriétés sur les bords de la Tâmega, et ne lui laissa plus qu'une rente d'un peu plus de mille cruzados. Agile appartenait déjà à un Brésilien. Lui-même fut glacé d'épouvante quand il se vit ainsi, à l'âge de quarante-quatre ans, déchu, avec six enfants, plus aucune influence politique, discrédité auprès de tous les groupes, parce qu'il n'était plus utile ni redoutable pour personne. Ses mandants en province – ah ! le croiriez-vous, Pisons ? – lui préférèrent ce *Juvénal de Cabeceiras*, au correspondant du *Nacional*, à l'informateur si mordant d'Alvaro, qui avait, tout compte fait, rendu Vasco populaire par ces deux vers :

Ô barde de Celorico,  
Qui t'a donné un si grand bec ?

La vicomtesse, sur ses quarante ans, rentra en elle-même et manifesta son héroïsme en vendant ses bijoux pour régler des dettes ignorées de son mari. Deux fils du vicomte, Heitor et Rui, étaient enseignes, libertins et filous ; le cadet était boursier au Collège Militaire. Il y avait trois filles : Maria da Piedade était l'aînée et avait environ seize ans, quand le vicomte décida de déménager dans une propriété dans un faubourg de Braga.

Et ils partirent.

Dona Léonor de Mascarenhas eut un frisson lorsqu'elle aperçut entre les branches d'une chênaie sans feuilles, par une après-midi venteuse et glaciale, la demeure expiatoire où elle allait se trouver enchaînée aux fers de la pauvreté. C'était une rangée de quinze fenêtres à balcon avec des volets rouges, un appui en bois, et les châssis des croisées déformés par le soleil et pourris par la pluie. Au-dessus de la toiture, un simulacre de donjon dressait des créneaux, percé de deux fenêtres sans volets, mais protégées par deux bottes de paille de maïs qui, vues de loin, paraissaient des hommes renversés, sur le point de tomber du haut de la tour. Un guichet était ouvert dans la porte cochère en chêne ; le vent le secouait contre le battant, et cela produisait un bruit grinçant et régulier de crécelle. Dans la cour intérieure, deux chèvres effrayées couraient en haletant et s'arrêtaient par moments, tournant leurs narines fumantes vers les intrus qu'elles ne connaissaient pas. Le fermier entraît avec un chargement d'herbe par une grossière barrière qui donnait accès à la propriété ; en voyant ses patrons, il jeta sa botte dans un chariot qui avait le timon levé en l'air, ôta son bonnet, se gratta la tête et dit :

— En voilà une surprise !

Le vicomte, fidèle à son habituel désordre, n'avait même pas prévenu le fermier, ni demandé si la maison de cette propriété était toujours debout.

Ils entrèrent dans le vestibule. C'était comme d'entrer dans la maison enneigée des Rodas do Marão. Le cœur tremblait de froid. Les trois petites filles effrayées regardaient leur mère, en resserrant le capuchon de leurs capes sur leur visage. Le vent sifflait et mugissait dans les cavernes des combles, deux rats énormes traversaient la vaste salle, à toute vitesse, le museau bas, comme deux noceurs de bonne famille, surpris, après une nuit d'orgie, par le soleil déjà haut. Léonor s'assit sur un banc à dossier blasonné et ne put retenir ses larmes. Son mari, pour se soustraire à un tel spectacle, passa à l'intérieur de la maison, tandis que le fermier ouvrait les fenêtres.

Peu après, quelques charrettes arrivèrent avec coffres et mobilier, ainsi que les domestiques, qui jugeaient ainsi les domaines seigneuriaux de leur patron :

— Quelle diable de maison est-ce là ? Il y a des loups ici !

L'écuyer disait qu'il n'avait tué personne pour en être réduit à un tel exil. La cuisinière, en voyant la première salle, s'exclama :

— Je n'ose imaginer ce que sera la cuisine !

La situation s'améliora progressivement. Une partie de la maison fut réparée et confortablement aménagée. Une des pièces avait un ancien poêle avec des colonnes de bronze, qu'avait fait venir d'Italie D. José de Meneses, archevêque de Braga. La vicomtesse et ses filles passèrent là quatre mois à pleurer des larmes amères que la fumée du bois leur faisait venir aux yeux. Le vicomte passait ses journées au lit, à lire les journaux de l'opposition et à fumer des cigares bon marché avec un courage magnanime. Six mois après, sa moustache avait blanchi, ses paupières s'étaient ridées, les muscles de son visage s'étaient affaiblis.

Maria da Piedade était sa fille adorée qui le câlinait et lui demandait, en joignant les mains, de prendre patience. S'imaginant que son père vieillissait et dépérissait tout seul dans sa chambre, elle lui demanda la permission de lui acheter en vendant le peu de bijoux qu'elle avait, un cheval pour se promener.

— A quoi me servent ces bracelets et ces broches que m'a donnés ma marraine Lavradio ! disait-elle. Faites-les vendre, mon papa, et achetez un cheval. Et après, si vous redevenez riche, vous me donnerez des bijoux, oui ?

Il la serrait fiévreusement contre son cœur et murmurait :

— Comme j'ai fait votre malheur, mes chers enfants !

Maria da Piedade le caressait avec des tendresses puérides et lui disait :

— N'ayez pas pitié de nous, nous pouvons encore être très riches.

— De qui attends-tu la richesse ?

— La richesse, c'est de ne pas en avoir besoin, mon papa ; je ne sais pas où j'ai lu cela.

\*

L'année suivante, le vicomte d'Algide se rendit à Basto afin de relancer des redevanciers négligents de Chaves et de Barrosa. Il raclait ses fonds de tiroir.

Il logea au bourg d'Arco et se souvint que Tomasia, l'institutrice des petites filles, devait s'y trouver. Il demanda des nouvelles à son avoué.

— Il y a six ans que cette personne est partie d'ici, lui précisa l'avoué. Savez-vous qu'elle a envoyé son fils au Brésil ?

— Je le sais.

— C'est Alvaro, l'*Enjeitado*, qui l'a emmené avec lui, un capitaliste...

— Je suis au courant.

— Et puis, quand l'abbé Pedraça est mort, Tomasia, qui était pour lui comme une fille, quoi qu'en ait dit ce fripon d'apothicaire à la Ponta de Pé, le diable l'a déjà emporté grâce à un coup de fusil tiré par le frère de la Rousse de Gandarela, une belle fille que ce voyou a séduite...

Manquant de souffle et de style, l'avoué reprit haleine, et, repartant sur de nouvelles bases, il poursuivit :

— Tomasia est tombée malade : elle était menacée de phtisie ; son fils est revenu ici, il l'a emmenée avec lui au Brésil, et elle est partie là-bas, ça fait à peu près six ans. Depuis qu'elle est là-bas, elle a envoyé une donation de la maison d'Algide à une vieille domestique et elle a envoyé aussi des aumônes à diverses personnes. J'entends dire que son fils est riche comme un cochon, lui aussi, parce qu'il est l'associé de l'autre. Je n'en sais pas plus.

\*

Nous devons encore préciser qu'Alvaro Ribeiro, l'associé d'Alvaro Afonso da Granja, mourut en 1869. Le fils de Tomasia fut l'un de ses héritiers et de ses exécuteurs testamentaires. Une fois liquidée la part de l'associé, qui atteignit la somme de deux cent mille cruzados – une somme que personne ne considère à présent comme une fortune – Alvaro Afonso commença à sentir la tristesse infinie de cette maladie qui affecte toutes les fibres et les tue progressivement une à une, sans une minute de répit. Sa mère demandait à Dieu si elle devrait boire encore, au fond de son calice d'expiation, la dernière larme de son fils moribond.

La médecine envoya le malade respirer l'air de sa patrie. Ce n'était qu'une espérance, que la pauvre mère prit pour un remède sûr. En Mars 1870, ils débarquèrent à Lisbonne. C'était le printemps, non pas celui des poètes, mais le printemps du Portugal, froid et nuageux. Alvaro Afonso grelottait et réchauffait son visage avec les paumes de ses mains brûlantes.

Il loua et installa une maison à Lisbonne. Tomasia ne manifestait aucun désir de retourner dans le Minho. Ils se promenaient en voiture. La mère aimait les bosquets du Campo Grande. Elle se rappelait Agilde, les châtaigniers séculaires du domaine de Vasco, les allées bordées de peupliers. Elle le voyait, lui aussi, dans le visage de son fils, pour autant qu'un garçon enjoué et sain peut ressembler à un autre aux yeux ternes bordés de taches bleues qui faisaient ressortir ses os. Et elle s'écartait d'Alvaro, pour s'abreuver de larmes.

Un jour, ils descendirent à pied la ruelle dos Carros. Alvaro s'arrêta, au Largo de Andaluz, en face d'un palais. Il avait reconnu la cour de la maison où il avait vu son père. Il y avait là un coupé devant la porte, comme onze

ans avant. Il frémit. Il allait voir son père pour la deuxième fois. Quelques minutes après, il vit entrer dans la voiture un homme de petite taille, bedonnant, avec des lunettes à monture d'or et deux grosses chaînes à son gilet bleu sombre. Sa mère s'était assise sur un banc à l'ombre d'un arbre rabougri que la flore fantaisiste des Lisboètes appelle le Jardin d'Andaluz.

"N'habiterait-il plus là ?" pensa Alvaro Afonso.

L'individu avec des lunettes dit à son cocher :

— On va chez le vicomte de Gandarinha, hein ? Et passez par le Chiado, où j'ai acheté le "guarda-lama", et vous demandez pour lui, hein ?

C'était le parler Brésilien, sans aucun doute.

Le concierge resta sur le pas de la porte en manches de chemise avec son gilet à rayures écarlates et jaunes. Alvaro lui demanda :

— Qui habite dans cette maison ?

— C'est M. le Commandeur Barcelos.

— Ce palais est à lui ?

— Il est bien à lui ; il l'a acheté au vicomte... au vicomte je ne sais pas de quoi...

— D'Agilde ?

— C'est ça.

— Où se trouve le vicomte, vous le savez ?

— Le cocher là-bas qui s'en va dans notre coupé a été à son service. A mon avis, le vicomte doit se trouver là-bas dans le Minho. Cette maison a été saisie et mise aux enchères. Il a jeté trois millions par les fenêtres, ce crétin.

— Merci, dit Alvaro. Il appela le fiacre, et alla donner le bras à sa mère.

— Qu'est-ce que vous disiez, toi et ce domestique ? Tu m'as l'air plus pâle.

— Ce n'est rien, ma mère ; j'ai eu l'impression de reconnaître l'homme qui est entré dans le coupé, et je suis allé lui demander qui c'était.

Alvaro se rappelait avoir entendu jusqu'à l'âge de dix ans sa mère lui parler de Vasco, quand elle s'entretenait avec l'abbé ; mais ni au Brésil, ni à Lisbonne, il ne l'avait entendue prononcer ce nom, et elle ne lui offrait aucune occasion de satisfaire une douloureuse curiosité.

En lisant dans le *Jornal do Comercio* un article intitulé "Mauvaise étoile" Tomasia apprit que Dom Telo Mascarenhas avait été incarcéré, pour avoir poignardé un fadista dans la taverne de Dafundo. Le chroniqueur ajoutait :

Il y a des fatalités inexplicables. Le comte de Cabril, un membre éminent du camp légitimiste, a eu trois enfants. L'un, Dom Nuno, est mort il y a deux ans d'un coup de corne de taureau à Cartaxo. Sa fille, qui a régné sur les salons de son temps, a épousé un provincial prodigue qui a dilapidé ses biens en même temps que ceux d'autrui ; nous nous dispenserons de citer son nom. Le troisième est entré aujourd'hui à la prison du Limoeiro, où il attendra des vents favorables pour se rendre en Afrique en compagnie de meurtriers de son espèce. Les aïeux de Dom Telo partaient eux aussi pour l'Afrique, mais en qualité de gouverneurs, comme Dom Fernão de Mascarenhas en 1480, Dom Jorge Mascarenhas en 1562, et Dom Fernando Mascarenhas en 1628.

Tomasia relisait l'article, les yeux baignés de larmes.

— Qu'y a-t-il, mère ? demanda Alvaro, en se penchant sur son épaule.

— Regarde, lis !... Dieu est sévère avec tous les coupables... Tu verras là ce

que le monde pense... de ton père.

Et elle se leva pour aller sangloter dans sa chambre.

Au bout de quelques minutes, Alvaro entra sereinement dans la chambre, posa tendrement sa main sur l'épaule de sa mère et lui dit :

— Si je trouvais un moyen de porter discrètement secours... à mon père !

Elle le serra contre elle, lui baisa les joues avec emportement et balbutia :

— Béni sois-tu, mon ange, mon fils adoré !... venge ta mère, venge-la.

\*

C'était en avril.

Le vicomte d'Agilde regardait sa fille Piedade travailler dans le jardin. La vicomtesse, qui ne cessait de grelotter, les mains enfoncées dans un vieux manchon déteint, ne s'éloignait pas du poêle. Les autres filles dansaient la polka, chaussées de leurs pantoufles, dans une grande salle, en fredonnant l'air, bien essoufflées et rouges. Elles s'arrêtaient parfois, toujours embrassées et se trouvaient ridicules.

Le vicomte et sa fille virent descendre de cheval, devant le portail, un individu mal habillé.

— Qui est cet homme ? demanda Piedade.

Le père cala son monocle à son oeil droit et dit :

— Quelque redevancier dont le terme est échu, et qui vient demander un délai, je pense.

Le visiteur s'approchait, un vieux chapeau de feutre à la main.

— Seigneur Jésus ! s'exclama Piedade. Comme il ressemble à notre frère Heitor !

— Vous désirez quelque chose ? demanda Vasco Marramaque sur ce ton impertinent qu'il prenait d'habitude pour poser de telles questions.

— Quelques minutes de votre attention, si vous voulez bien me les accorder.

— C'est à propos de redevances ?

— Non, Monsieur le Vicomte.

— Montez donc. Tu restes là, Piedade ?

— Oui, papa, et elle ne quittait pas des yeux ce garçon qui avait le visage et la voix de son frère Heitor.

Le vicomte monta les marches qui menaient au vestibule. Alvaro le suivait. Le vicomte passa dans une deuxième salle, entra le premier, et dit :

— Entrez.

Quand il entra, Piedade traversait déjà le salon, à pas de loup, et se collait à la porte pour écouter.

— Écouter ! Pourquoi ? demande la lectrice discrète et positive. Un mystérieux pressentiment ?

— Non, Madame, de la curiosité tout simplement, et une curiosité comme on en a à la campagne, qui nous fait aller écouter aux portes, pour tuer le temps, ce que disent les voisins.

Voici ce qu'elle entendit :

— Je dois vous dire mon nom : je m'appelle Alvaro Afonso da Granja ; je suis le fils de Tomasia Afonso, d'Agilde.

Le vicomte ne se démonta point, n'écarquilla pas les yeux, ne lança pas les "ah !" fortement accentués des grands ébahissements.

— Bien... dit-il. C'est un enfant qui est parti pour le Brésil...

— Il y a onze ans. J'ai alors eu l'honneur de vous être présenté par Alvaro Ribeiro...

— Je me souviens.

— Je n'ai pas eu de chance. Une maladie persistante, due à ma mauvaise constitution, ne m'a pas permis de travailler. Je suis revenu pauvre et très malade. Les médecins m'ont dit que l'air de ma patrie me rétablirait peut-être. Me voici dans ma patrie, mais je n'ai pas de quoi me faire soigner. Je viens donc demander un service à... mon père... Je ne sais si vous permettez que je vous donne ce nom...

— Je ne nie pas que je sois votre père – répondit le vicomte avec un naturel aussi délicat que tranquille. Que puis-je faire pour vous ?

— Me permettre de me rétablir ou de mourir en votre compagnie, répondit Alvaro en réprimant un transport de joie.

— En ma compagnie, c'est impossible. Vous savez, je crois, que je suis marié et que j'ai des enfants.

— Je le sais.

— Dans cette maison vous ne trouverez ni ce bonheur qu'on appelle la fortune, ni même cet autre qu'on appelle la paix. Je suis malheureux, on vous l'aura dit ; malheureux dans tous les sens du mot. Je tiens, cependant, à contribuer à votre rétablissement avec les maigres moyens dont je dispose. Vous êtes à Braga ?

— Au Bom Jesus.

— À l'hôtel ?

— Oui, monsieur.

— Je vous rappelle qu'à l'Hôpital de São Marcos il y a des chambres particulières avec d'excellents médecins où l'on dispense les meilleurs soins. J'écris à mon cousin Magalhães, qui en est le directeur, et je prends les frais à ma charge.

— Merci, mais je ne parviens pas à vaincre la répugnance que m'inspirent les hôpitaux.

— Eh bien, restez où vous êtes – répliqua sèchement le vicomte. En tout cas, si je ne fais pas grand'chose pour vous aider, soyez sûr que je ne puis faire plus.

Alvaro n'éprouvait pas de ces élans qui dans les drames dénouent des situations analogues. La vérité n'est pas très dramatique. Il aurait voulu se démasquer d'un coup, déclarer sa richesse, sans préalables bien tournés.

Il avait réfléchi à la conduite à adopter, qu'il soit bien ou mal reçu ; mais le calme glacial qui se manifestait dans les discours de son père lui imposait quelque modération dans les démonstrations d'élan filial. Il s'était de plus trompé, en s'imaginant que le sang des fils, en présence des pères, était agité par ces tempêtes que les dramaturges déchaînent dans les scènes de reconnaissance. Il se rendait compte qu'il parlait à son père comme à n'importe quel autre vicomte. Si Alvaro avait été crédule jusqu'à la sottise, il se fût demandé si Vasco Pereira était son géniteur, lui qui n'entendait pas le cri de la nature.

A peine eut-il prononcé ces derniers mots, le vicomte s'aperçut qu'il était écouté. Il soupçonna la vicomtesse. Il se leva brusquement et ouvrit la porte. Il vit Maria da Piedade.

— J'ai écouté, j'ai écouté, papa ; je vous demande pardon – dit-elle en entrant. Vous avez dit, papa, que vous étiez malheureux dans tous les sens

du mot. Je ne me plains pas ; mais vous m'avez oubliée... Vous m'avez déjà dit que je vous tiens lieu de conscience et de volonté... Eh bien, si je vous tiens lieu de volonté, permettez à votre fils de rester chez nous...

— C'est impossible. Tu connais le caractère de ta mère ?

— On ne dira pas à maman qui il est ; dites-lui que c'est le fils d'un fermier du domaine d'Arnosa. On voit bien que vous êtes très malade – disait Piedade en regardant son frère avec compassion. Quand notre frère Heitor est revenu du Cruzeiro, il était dans cet état. Vous avez besoin d'être soigné comme il faut. Je m'en charge, c'est toujours moi l'infirmière dans cette maison.

Ces paroles émurent Alvaro. Il sentait maintenant ce cœur qui était resté atrophié en face de son père. Ce n'était pas la sœur : c'était la belle femme. C'est là que la nature, d'ordinaire, accomplit des prodiges. Ses yeux se gonflèrent de larmes, et il dit en balbutiant :

— Madame, votre compassion et la compassion de ma mère seraient pour moi un divin réconfort, si je pouvais vivre.

— Vous avez encore votre mère ? demanda Maria da Piedade.

— Oui, je l'ai encore, madame.

— Ah ? Vous l'avez encore ? ! Et elle regarda son père, comme pour interroger son cœur en silence. Et vous ne pouvez pas rester avec elle... parce que vous êtes pauvres ?

Alvaro, baissant les yeux, fit un signe affirmatif.

— Ne vous inquiétez pas... dit-elle, tout va s'arranger... Vous logez au Senhor do Monte, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Permettez-moi d'y aller demain, papa ; c'est une promenade... Je vais rendre visite à mon frère Alvaro... Et elle lui tendit la main, qu'il porta à ses lèvres. Vous avez la fièvre !... Votre main est si chaude ! Nous bavarderons demain, n'est-ce pas ?

— Mais que vas-tu faire au Bom Jesus ? intervint le vicomte. Je sais ce qu'il en est ; mais tu peux accomplir ton vœu sans aller là-bas...

— Oui ; mais si vous le permettez, mon père, je veux y aller...

— Vas-y.

— Par quel chemin passez-vous, mademoiselle ? demanda Alvaro Afonso.

— Pas de *Mademoiselle*. "Par quel chemin passez-vous, Piedade, ma sœur ?" voilà comme il faut dire. Je me rends d'ici aux premières chapelles sur la petite ânesse du fermier ; si cela me dit, j'en fais le tour toujours sur l'ânesse ; sinon, je monte les escaliers.

— Je viendrai vous attendre aux premières chapelles, répliqua Alvaro.

— C'est parfait, mais n'allez pas vous fatiguer.

On entendit alors à l'intérieur de la maison une voix aigre qui criait :

— Alors, on ne déjeune pas aujourd'hui dans cette maison ? Où êtes-vous encore fourrés, monsieur le vicomte, Piedade ?

— On arrive, maman ! répondit Maria.

Alvaro prit la main de son père, la baisa et lui dit :

— Ce n'est pas de l'or qui peut vous donner le bonheur. Qui possède une telle fille n'a plus le droit de posséder d'autres richesses.

Quand Maria da Piedade aperçut le portail du sanctuaire, elle vit un coupé arrêté avec deux domestiques sur le siège. Elle demanda à son valet s'il connaissait cet équipage.

— C'est un Brésilien qui loge au Bom Jesus depuis huit jours. Pas plus tard qu'hier après-midi, je l'ai vu à la Senhora Branca. Il ressemble beaucoup au frère de Mademoiselle.

— Mon frère Heitor ?

— Oui, Mademoiselle, surtout au moment où il est rentré d'Afrique, il y a six ans.

Maria tira tout doucement sur les rênes de sa monture, et s'arrêta pour regarder l'écuyer et lui dire d'une voix posée :

— Il ressemble à mon frère Heitor ?

— C'est son portrait tout craché. Ce sont des choses qui arrivent, Mademoiselle.

Elle était troublée.

Quand elle fut tout près du coupé, elle vit la portière s'ouvrir de l'intérieur et Alvaro descendre.

Elle poussa un cri et se déroba aux bras qui se tendaient pour l'aider à mettre pied à terre.

— Je vois que ma sœur n'accepte la main de ses frères, en faisant bon visage, que s'ils sont pauvrement habillés ! dit-il en souriant. Me feriez-vous la grâce de continuer votre promenade dans ma voiture ?

Piedade descendit, prit son bras, et entra dans le coupé. Dans son trouble, elle laissa tomber sur le tapis de zibeline un mouchoir blanc aux pointes soigneusement attachées pour contenir un objet peu volumineux mais lourd.

Alvaro le ramassa, et comme elle avait hâte de le récupérer, il refusa de le lui remettre.

— Qu'est-ce que c'est ? Voyons voir, Piedade, ma sœur, on dirait qu'il y a là la preuve irréfutable que vous méritez votre prénom – C'est de la *Piété* fraternelle ; il s'agit d'une aumône que vous avez là pour un frère pauvre et malade, n'est-ce pas ?...

— J'ai pensé que...

— Vous avez pensé qu'il ne se faisait plus de romans, surtout avec des hommes riches qui font semblant d'être pauvres ? Vous avez raison, Piedade, je vais à l'encontre de toutes les habitudes. Permettez-moi de regarder maintenant toutes ces choses qui sont à moi – et il défaisait les pointes du mouchoir.

— Ne regardez pas, s'écria-t-elle, ne regardez pas... je vous en prie...

— Je ne les regarde pas, mais je les garde ; tout ça, c'est à moi. Si j'ai quelque richesse susceptible de remplir mon âme, c'est celle-là. Regardez-moi, Piedade, regardez-moi... N'avez-vous pas l'impression que je vais mieux ? Voyez ce qu'est le bonheur ! Je n'ai plus mal à la poitrine, je n'ai pas la fièvre, et j'ai même envie – pardonnez-moi cette prosaïque franchise – j'ai même envie de dîner... Je me sens bien ! Vous voulez que je vous dise tout ce qui me vient à l'esprit, dans ma conscience et dans mon cœur ? Quand je suis arrivé ici, il y a huit jours, je n'avais pas la foi, je considérais tout cela comme une raillerie de l'infortune. Je me sens maintenant pénétré de religion. J'ai besoin de prier... Je vais aller m'agenouiller devant l'effigie de Jésus-Christ, vous allez venir avec moi, oui ? Venez. Je lui demande de

me rendre la santé, de me laisser vivre afin de pouvoir vous aimer, ma sœur chérie ; demandez-le lui en pleurant, comme je pleure moi-même...

Et, pour étouffer ses sanglots, il plongeait son visage dans ce mouchoir qui contenait les bijoux de Maria da Piedade.

Quand ils descendirent dans la cour de l'Hôtel de Boa Vista, une dame sobrement vêtue de soie noire s'approcha de la voiture.

— C'est ma mère, dit Alvaro, qui descendit et lui baisa la main.

\*

Si Dieu n'existait pas, les larmes de la foi toucheraient le cœur du Néant.

Maria da Piedade et la mère d'Alvaro pleurèrent prosternées devant la croix de Jésus-Christ. Elles le prièrent pour la guérison d'un fils et d'un frère, enlacées aux pieds du Rédempteur.

Alvaro se rétablit.

Est-ce le bonheur qui le sauva ? Est-ce cet amour fraternel indéfinissable et sacré qui l'arracha à la mort et lui insuffla les forces vitales que la science refuse au miracle et concède au mystère ?

Moi qui suis un esprit borné, j'ai l'audace de m'élever jusqu'à Dieu, et je ne fais pas grand cas des sciences médicales parce qu'elles ne me disent pas par quel processus physiologiques ce malade a été sauvé, qu'elles tenaient pour moribond.

Alvaro Afonso da Granja donna, en échange des bijoux de Piedade, les terres du vicomte d'Agilde menacées de saisie par la Banque Hypothécaire. Piedade les offrit à son père, à la condition qu'il lui permettrait de vivre six mois par an à Lisbonne avec son frère Alvaro. Tomasia l'appelle sa fille ; et Dona Léonor de Mascarenhas, quand elle parle d'Alvaro, l'appelle *le bâtard*. Le Vicomte d'Agilde n'a jamais revu la fille de l'apothicaire ; mais si un jour il peut se soustraire à la vigilance de son épouse, il ira s'agenouiller à ses pieds, pour avouer ses regrets et atténuer le poids de sa honte et de ses remords.

São Miguel de Séide, le 25 Septembre 1876.

## LE DÉPORTÉ

(...) Pour que ne disparaisse pas de la mémoire des  
hommes qui écriront après nous  
le souvenir de si hauts faits.

João De Barros, *Decada 1*, Prólogo.

À M.M. les Seigneurs de la Maison Royale et Chevaliers Profès  
de l'ordre du Christ : Je vous offre pour deux tostons cette  
biographie de l'un de vos frères. Vous allez personnellement  
vous enorgueillir, M.M. les Seigneurs et Chevaliers Profès, d'un  
frère d'armes qui a servi dans vos rangs.

Que Dieu vous garde pour la plus grande confusion de  
Bonança, de Latino Coelho, de Oliveira Marreca et des autres  
têtes de l'Hydre.

À São Miguel de Séide, le 20 novembre 1876.

## AVANT PROPOS

Cet opuscule est un fragment de mon *Nobiliaire*. Quand l'œuvre complète  
verra le jour, j'aurai ébauché le profil de mon pays dans ce quart du XIXe  
siècle. En l'an 3000, l'histoire des stratagèmes et des roublardises dans le  
Portugal actuel, on l'étudiera dans mon *Nobiliaire*. S'il reste des lacunes et  
des imperfections dans ce livre, elles seront comblées et réparées par les  
annonces érotiques et *fescennines* dans les journaux qui font commerce des  
secrets les plus délicats du cœur humain – la parfaite maturité de la  
civilisation par voie de Presse. Si le *Jornal de Noticias* autorise une telle  
présomption, je me permets d'annoncer que l'ethnographe du XIXe siècle  
rendra mieux la puanteur de l'époque en se penchant sur la pourriture du  
hobereau de méchante caste qu'en rapportant les aventures amoureuses que  
l'on imprime avant de les jeter aux quatre vents en pâture à des milliers de  
lecteurs (Tirage : 25 000 exemplaires).

On trouvera, si je ne m'abuse, plus de chercheurs disposés à patauger dans  
les marécages de mes commandeurs que de curieux brûlant de découvrir  
quelle dame se cache sous l'annonce "*chapeau vert, lunettes à monture  
d'écaïlle*" : il pourrait bien s'agir en l'occurrence d'une tortue portant des  
lunettes.

Quoi qu'il en soit, nous sommes tous promis à la postérité.

\*\*

Le Portugal possède des trous perdus que les politiques et les hommes de lettres exploitent, pour se gausser des choses et des gens. Il y a trente ans, les feuilletonistes se sont fait leurs griffes sur Figueiro dos Vinhos et Freixo de Espada à Cinta. Ils n'auraient pu concevoir que de ce vieux bourg fortifié devait sortir celui qui fulmina contre Jéhovah et le Diable, M. Guerra Junqueiro, le peintre le plus bizarre d'une société sous l'emprise de Morphée, et le plus mélodieux secrétaire-général qu'eussent jamais entendu ministres du Royaume et préfets ! Tels sont les sommets auxquels peut se hisser un aède portugais – pour parler à la grecque comme eux – s'il chevauche un pégase sans éparvins. Un poète qui, au jour d'aujourd'hui, gagne avec ses chants un emploi valant quatre cent mille réis, honoraires non compris, est comparable au grec Simonide qui a gagné dans des concours poétiques cinquante-six bœufs. C'était le bon temps ! Un hymne grec donnait un troupeau de bêtes pesant à peu près trente deux mille kilogrammes ; aujourd'hui, dans ce pays du chèvrefeuille et de l'oranger, il ne se trouve personne pour organiser un concours de sonnets où l'on puisse gagner un demi-bifteck.

Et pourtant, le plectre reste omnipotent. Si M. Guerra Junqueiro avait fleuri au cours de la ténébreuse période des Cabrals, quand le poète était un ilote qui brûlait les ailes de son génie dans des demi-punchs à crédit au Marrare das Sete Portas, il serait parvenu à émouvoir des ministères entiers, en leur démontrant qu'il apparaît en Thrace et au Portugal des Orphées, quand il est nécessaire d'ébranler des ours au son de la lyre.\*

C'est là, à Freixo de Espada á Cinta, qu'est également né le premier jésuite portugais, le Père Gonçalo de Medeiros. Deux enfants qui ne paraissent pas nés de la même mère. Cela rétablit l'équilibre. Le mal qu'a fait le jésuite, le poète le répare.

Puis ce fut le tour de l'Aldeia de Paio Pires, de Maçãs de Dona Maria, de Cucujães et de Ranhados. L'ironie a fait de ces hameaux les symboles de *morgados* niais, de *morgadas* grasses, de députés prétentieux et sots, et de trouvères encore accrochés aux romantiques romans versifiés. Plus personne n'osait dire qu'il y était né. Bien des gens ne se faisaient pas baptiser pour qu'aucun registre n'attestât qu'ils y étaient nés. Les familles honorables émigrèrent, en falsifiant leurs passeports. C'est que l'ironie des gazetiers était passée par là, aussi dévastatrice que les pattes des chevaux numides et que les cimenterres des fils de l'Orient.

---

\* Qui voudrait savoir ce qu'étaient les Cabrals et la poésie, il y a trente ans, au Portugal, qu'il médite sur cet extrait d'une chronique de Brás Tisana, *Periodico dos Pobres*, du 14 Mars 1845 : *Mme Dona Antonia Gertrudes Pusich vient d'enrichir le Parnasse Lusitanien de jolis vers sur le Juif Errant... Cette dame est d'autant plus digne d'éloges qu'à notre grande honte nous voyons la poésie s'en aller à vau l'eau dans la patrie de Camões, de Ferreira, de Bocage, et de Filinto Elisio... Il semble que la Politique est l'ennemie de la Poésie.*

Ces cinq lignes peignent la période noire des lettres dans notre patrie avec une telle précision et une telle force qu'on les dirait de Cornélius Tacite.

Cela va faire un siècle, le village le plus brocardé était Samardã.\*

Filinto Elisio s'est servi de ce village à chaque fois qu'il a eu besoin de naturaliser un nigaud. Parmi les différents passages de son œuvre, je choisis le suivant :

Certain maçon sortit de Samardã  
Affamé d'or, en quête de fortune ;  
Sur un bateau, part pour Rio, s'en va aux Minas,  
Se démène, et creuse, et sue, arrache à la terre  
Le luisant métal qu'adore le vulgaire.  
Il revient riche à Samardã ; achète vignes,  
Moissons, maisons, meubles, vaisselle et couches molles :  
Vêtu de brocart, s'en va le dimanche  
S'épousseter à l'église, escorté  
De sveltes laquais ; arrive l'abbé.  
De l'eau bénite ; les plus gros bonnets  
De ce hameau courent le visiter ;  
À lui la révérence, les coups de chapeau,  
Du plus loin qu'on le voit se pressent les plus vifs.  
Le voisin le courtise ainsi que la gazette  
Dans l'illustre Paris, la belle cité  
Où tout noble étranger pourvu qu'il soit bien riche  
Se doit de jouer son rôle. Il en est étourdi,  
Il laisse Samardã, et dans la capitale  
De la France il se présente, il roule en carrosse,  
Étale ses livrées ; se montre au Louvre,  
À Versailles, au Trianon. Il revient blasé  
À son cher Samardã. "Ces gens, dit-on,  
Seraient polis – oh ! – maudits soient ceux qui l'ont dit !  
J'ai couru les maisons, les palais et les rues ;  
Je n'ai pas vu un seul, qu'il soit grand ou plébéien,  
Qui, lorsque je passais, voulût se découvrir."

Si le Père Francisco Manuel, au lieu de Samardã – village rustique et montagnard, qui ne possède ni église, ni curé – avait choisi pour faire naître son benêt l'une des cités les plus connues du royaume, il eût écrit un conte vraisemblable.

Du Porto de ma jeunesse, partent parfois *pour l'Europe*, selon leur expression, des garçons argentés qui n'étaient pas vraiment convaincus que la rue de Sovela ou de la Reboleira, où ils étaient nés, se trouvaient en Europe. Chacun d'eux emportait quatre malles anglaises, comme qui part pour les confins de la Haute Asie. Il faisait imprimer son itinéraire dans le

---

\* Samardã a une racine perse. Le successeur de Cambyse qui précéda Darius s'appelait *Samardous*. Je suis en matière d'étymologie de l'école d'Amador Patricio, celui des *Antiguidades de Évora*. Que *Samardous* soit venu, et qu'il ait donné son nom à Samardã, c'est une hypothèse plus vraisemblable que celle selon laquelle le héros d'Homère serait venu fonder Lisbonne ; parce que le héros s'appelant *Odyseus*, il n'est pas concevable qu'il ait pris à Lisbonne le nom d'Ulysse.

*Periodico dos Pobres* et perdait quinze jours à prendre congé de ses parents et de ses amis, avec l'air pensif de celui qui va faire un tour du monde.

Ces Franklin et ces Cook de cabotage laissaient derrière eux leurs bien-aimées aux prises avec des crises d'hystérie, malades de jalousie à cause des danseuses de Paris, des grandes lorettes ou "*loureiras*" pour parler portugais, de Cora Pearl, de Mme Paiva, qui possédait un hôtel particulier avec un grand escalier d'onyx et qui était l'épouse de ce charmant garçon portugais de Macao qui s'est tué il y a six ans, mettant un terme par son suicide à toute une série de sottises. Les princesses de la Nouvelle Babylone, d'Eugène Pelletan, étaient connues jusqu'à la "Porta dos Carros". Il flottait alors un air de *chic* à Paris — ce *chic* que le Portugal adopta trente ans plus tard, quand là-bas en France, on préférait déjà parler de *Zing*.\*

Les dames jalouses leur faisaient, à vrai dire, beaucoup d'honneur. Ces jeunes gens entraient dans Paris, sérieux et posés comme notre P. Simão Rodrigues quand il se rendait au collège de Sainte Barbe pour s'entretenir des choses du ciel avec son ami Ignace de Loyola.

Ils descendaient dans le quartier Saint-Germain notoirement sévère : à l'hôtel de Londres, ou à l'Hôtel des Ministres. La barbe britannique du voyageur, sa taciturnité d'Anglais à jeun, l'air recueilli de qui rumine le *Guide de conversation* exigeaient une maison paisible, interdite aux noceurs risquant de troubler le silence, et à des femmes tout imprégnées d'un cosmopolitisme bavard et embarrassant pour des individus qui n'ont pas appris les langues par transfusion, comme les apôtres. Ils étaient aussitôt pris de tristesse et se mettaient à regretter la Porta Moré, le café Guichard, et l'Assembleia da Trindade. Lorsqu'ils entendaient les cloches aux jours de fête, leur cœur s'envolait vers la messe de midi aux Congregados — l'église de bon ton, où la Foi, qui boite, entre toujours appuyée à l'épaule du dieu de Cnide.

Ils promenaient, nostalgiques, leurs indigestions de truffes par les Boulevards. La nuit, aiguillonnés par leur ennui, ils entraient chez Mabilie et respiraient un air saturé d'*anisette*, de *patchouli*, de marasquin, et de musc — le relent des chairs nues, poisseuses et secouées par le trémoussement du *cancan et demi*.\*\* Ils en sortaient cependant, aussi froids et immaculés que les prêtres de Cybèle ; et, le lendemain, ils bouclaient leurs malles et revenaient de l'Europe, accablés de fatigue, avec quelques gallicismes en plus, pour se rétablir dans le jardin de São Lazaro et aux Fontainhas.

Le Père Nascimento ne serait pas allé chercher des personnages dans la rocaillieuse Samardã, s'il avait fleuri en ces temps modernes où l'argent a ouvert des filiales de Samardã dans les grandes villes.

---

\* "On ne dit plus chic. C'est rococo. C'est bourgeois. Et quand une femme a du genre et de l'élégance, on dit qu'elle a du Zing." (Dict. de l'argot, 1872, Paris). Il y a quarante ans, Th. Gautier écrivait *chic*. D. Guiomar Torresão, la brillante femme de lettres, emploie eu lieu de *chic*, l'expression moderne *du chien* (Almanach). Ce n'est plus moderne. " CHIEN. — Flamme artistique, feu sacré. Abréviation du *sacré chien* (eau de vie) pris dans une acception figurée — Elle a réellement du chien, cette femme-là." (Droz), etc. On associe également le *Zing* au *chien*. C'était il y a neuf ans. Si cela se trouve, dans le jargon des estaminets et des boulevardières, on ne parle plus de *chic*, ni de *zing*, ni de *chien*.

Nous avons le *cancan* gracieux, la *Sainte-Vemonienne*, le *demi-cancan*, le *cancan*, le *cancan et demi*, et le chant. Cette dernière danse est la seule prohibée. (Alphonse Karr)

\*

Moi, je connais Samardã depuis l'âge de onze ans. Elle se situe dans la province de Trás-os-Montes, entre les chaînes du Mésio et de l'Alvão. Les nuits où il neige, les bandes de loups descendent au village et assouvissent leur faim sur les troupeaux, s'ils parviennent à forcer les portes des bergeries ; faute de brebis, ils mangent un âne errant ou deux, suivant leurs besoins. S'ils ne trouvent pas de bêtes, ils poussent des hurlements lugubres, et s'enfoncent dans les gorges de la montagne, trompant leur faim avec des renards et des chats sauvages engourdis par le froid. C'est là que je me suis familiarisé avec les bêtes fauves ; mais j'en ai rencontré ensuite, ici, en bas, dans les halliers des villes, d'une telle férocité, et en si grand nombre que les cheveux se dressent sur ma tête.

Sur le versant de la montagne qui dominait Samardã, il y avait un piège – un creux entouré de cailloux grossièrement entassés, où l'on proposait à la voracité du loup une brebis teigneuse. Appâté par les bêlements, le loup accourait de loin, éreinté, rasant les rochers, l'oreille dressée, le museau prenant le vent. Dès qu'il découvrait sa proie, il se jetait d'un bond dans l'enclos. La brebis jetait ses derniers cris en s'enfuyant, se dérochant au loup qui, à son troisième essai, lui plantait ses crocs dans le cou, et repartait à l'assaut de l'obstacle ; mais il lui était impossible de sauter le mur, parce que celui-ci était deux fois plus haut à l'intérieur qu'à l'extérieur. La bête sauvage comprenait alors qu'elle avait été jouée ; mais, au lieu de lâcher sa prise pour essayer, ainsi délestée, de sauter avec plus d'agilité, l'idiote s'asseyait sur la brebis et, après l'avoir écorchée, il la mangeait. J'ai assisté deux fois à ce carnage où moi – l'animal rationnel – l'emportais sur le loup ne serait-ce que parce que je mangeais la brebis cuite au four avec du riz.

À une de ces occasions, je posai dans la bruyère l'*Arte*, du Père Antonio Pereira, où j'apprenais par cœur tout le latin que j'ai oublié ; je me juchai avec ma carabine sur le mur que la bête avait sauté ; et installé dessus, à cheval, j'ai épuisé la poudre et le plomb que j'avais pour en cribler le loup qui enrageait dans la fosse en se jetant contre les angles abrupts du mur. Avant de me retirer, j'ai jeté un coup d'œil par un interstice entre deux pierres. Il faisait le tour de la fosse avec l'expression du bourgeois bien portant qui digère une demi-brebis. Puis il s'assit à côté de la moitié qui restait de la bête ; et, au moment où je croyais qu'il allait mourir de faim auprès de sa victime, il acheva de la manger.

Il faut que je n'aie aucun amour-propre pour avouer que je ne l'ai pas touché sur les cinq coups que j'ai tirés. Mes balles en ce temps-là étaient aussi inoffensives que les balles de papier dont j'agace aujourd'hui les canines d'autres bêtes fauves.

Ce conte m'est venu à propos de Samardã, qui était à un quart de lieue du village où j'ai passé les premières années de ma jeunesse, les seules qui furent heureuses.

\*

J'ai connu un prêtre à Samardã, Francisco Vieira, bon ecclésiastique, aimant lire, et qui savait par cœur les *Voyages d'Anacharsis* ; et comme il désirait compléter son érudition, il me demanda de lui apprendre la

division suivant le système de M. Emilio Aquiles Monteverde. Il disposait du *Manual Enciclopédico*, mais il ne démêlait pas nettement ce qu'étaient le *dividende*, le *diviseur*, et le *quotient* ; comme il était cependant assez fin, le Père Francisco parvint, après une étude assidue et trois mois d'exercice à faire des divisions et à vérifier le résultat au moyen de la preuve par neuf. Ce prêtre est mort jeune ; s'il avait continué à étudier, il serait parvenu à élucider ce problème du *Manual Enciclopédico*, p. 178, édit. de 1870 : *Question : quand est-ce qu'une personne née en 1864 parviendra à l'âge de 25 ans écoulés ?*

Que de souvenirs ! Et que de regrets !

Les après-midi, nous allions nager dans le bief d'un torrent qui se jetait du haut de la montagne. L'eau était glacée, très boueuse, impénétrable aux rayons du soleil. Les ramures entrelacées des frênes et des aulnes faisaient de ce puits un bain tout à fait compatible avec la chasteté de Suzanne et la nôtre. La dernière fois que le Père Francisco y entra avec moi, il en sortit gelé et sans connaissance comme Frédéric Barberousse d'une certaine rivière d'Arménie. Je me revois, éreinté, le prêtre sur mon dos, sans m'aviser, au comble de mon désarroi, que je l'emportais comme si je m'enfuyais du Paradis avec mon aïeul Adam chloroformé. Des paysans vinrent à mon secours, après m'avoir considéré de loin, aussi épouvantés que les manants de Troie quand ils virent Énée sortir de la ville avec son père à califourchon. Les femmes ne passèrent pas les bornes d'une honnête curiosité quand elles virent cette nudité trop grecque et trop antique pour Samardã ; et les hommes, suivant mon exemple, se mirent à le frictionner avec leurs mains rugueuses comme du liège, si efficacement que le prêtre revint à lui, en poussant des cris aigus d'écorché. Il était sauvé. Ils firent remonter à la surface de la peau le sang congestionné. S'il était mort à ce moment-là, il s'en allait sans savoir ce qu'était le quotient.

Parfois, après le dîner, nous allions nous promener dans le village pour digérer le poulet et le jambon. Luisa, la sœur imposante et bien en chair du prêtre, nous servait à chaque dîner un poulet doré sur un canapé de jambon avec des tranches de chouïço.

Il y avait un gros *dividende* de volailles dans le poulailler de cette maison ; nous étions les *diviseurs*, le *quotient* une moitié de poulet pour chacun. J'ai fait comprendre au prêtre avec cette analogie culinaire les mystères de l'arithmétique.

Quant à moi, je m'en allais, tout ballonnant, par ces ravines de Samardã, en méditant et en me récitant ce vers d'Horace :

*Ibam forte Via Sacra, sicut meus est mos, etc.*

Que les personnes qui ont oublié leur latin n'aillent pas se figurer que le Père Francisco allait faire son chemin de croix. Ce n'est pas la bonne volonté ni la dévotion qui lui auraient fait défaut ; mais Samardã ne possède ni calvaire ni église, si ce n'est celle que Filinto Elisio a imaginée dans les vers que nous avons cités.

\*

Un jour, au cours d'une de ces promenades, à la tombée de la nuit, je remarquai une grande mesure au chaume arraché, dont les deux portails

défoncés raclaient l'avant-toit.

— C'est habité, Père Francisco ? demandai-je.

— Non, cette bâtisse était l'étable de João do Couto. Je l'ai à peine connu, mais je me rappelle encore l'avoir vu à la tête de vingt mulets grands comme ça.

Ce que disant, il plaçait son bras à trois paumes au-dessus de sa propre tête.

Il continua :

— Les mulets portaient des sonnailles grosses comme des cloches que l'on entendait à une demi lieue. Quand João do Couto faisait son entrée ici, avec son troupeau, tout le monde venait le saluer aux portes. Il faisait des affaires là-bas dans le Sud. Il allait tous les mois à Lisbonne livrer des jambons de Lamego et des saucissons de Chaves. Il gagnait beaucoup d'argent, et il lui est arrivé de posséder six mille cruzados en liquide ; mais, en fin de compte, il a tout dépensé, ruiné la maisonnette de ses parents, vendu ses mulets, il s'est enfui d'ici, et a fait de telles prouesses dans l'Alentejo qu'il fut déporté à vie en Afrique – cela doit faire quinze ou vingt ans. Il y a par ici des hommes de sa génération qui peuvent vous raconter les frasques de João do Couto. C'était un garçon de mauvaise mine, et brave comme les armes. Il maniait si bien le bâton, que dans les pèlerinages où il se rendait, les baïonnettes des soldats sautaient de leurs fusils ; et s'il le fallait, il sautait par-dessus un homme, et se retrouvait en garde, le bâton bien en mains. La justice le poursuivit pour des coups qu'il a donnés ; ça lui a coûté beaucoup d'argent ; mais ce qui provoqua sa perte, ce furent les femmes.

À ce point de sa narration, le prêtre ouvrit une parenthèse, et témoigna de connaissances peu banales, citant des philosophes et des saints fort à propos. Il dit que Platon se demandait s'il devait ranger les femmes dans la catégorie des hommes, ou dans celle des brutes. Combien le lecteur en connaît-il, unie à ces dernières pour confirmer l'hypothèse du divin Platon ! Il ajouta qu'il avait lu chez un certain auteur ancien que l'homme a dans sa tête trois cerveaux et la femme un seul.

Le Père Francisco ne semblait pas se trouver en possession de ses trois cerveaux, car il s'obstinait à donner crédit à son auteur, après que je lui eus montré que le cerveau d'une poule était anatomiquement identique dans sa forme et dans sa structure à celui d'un chapon que l'on mangea pour l'amour de la science. Toute l'instruction de cet homme venait du poulailler.

Toujours pour me dire du mal des femmes, il me conta la tragique affaire qui provoqua la ruine du muletier perversi.

\*

Il y avait dans les faubourgs de Vila Real, dans un village appelé Borbelinha, un médecin, marié à une jolie fille.\*

Quand João do Couto balayait une foire, il n'en sortait pas toujours le

---

\* La fiction peut se permettre d'élargir les frontières des provinces quand ça lui convient. Je relate des faits qui se sont produits dans le province de Trás-os-Montes. Comme cette biographie doit cependant trouver son dénouement dans le Minho, j'espère que les géographes n'en profiteront pas pour m'interdire l'accès au temple des immortels, où il y a de la place pour tout le monde.

crâne indemne. Lorsqu'on le lui brisait, il allait se soigner à Borbelinha, et payait le praticien d'une étrange monnaie. Dès qu'il vit sa moitié, il fut en proie à la tentation. Quand il se reposait chez lui, ou qu'il préparait une commande pour Lisbonne, il s'en allait le dimanche sur son mulet le plus gras, avec chabraque et housse écarlate à pompons, et têtère à plaques jaunes, visiter le médecin et lui offrir une bête de son étable. L'épouse de cet homme était un tant soit peu légère, du genre de celles qui autorisaient le sage antique à ne leur accorder qu'une cervelle. Le mari, qui n'ignorait point la phrénologie, découvrit cette bosse chez elle, et se mit à la suivre à pas de loup comme un qui a un caillou dans sa chaussure ; et, outre le caillou, il portait une paire de pistolets "*réiunas*" dans les fontes de sa jument.\*

Le bravache de Samardã ne lui faisait pas peur avec ses rodomontades. Le médecin de Borbelinha avait appris son métier dans les ambulances de l'armée anglo-portugaise. Les sanglantes amputations, les râles des agonisants et la familiarité avec la mort l'avaient amené à n'accorder guère d'importance à la vie. Il s'était fait une réputation de brave à l'armée parce qu'on ne l'avait jamais vu dans le train des équipages. Son poste d'élection, c'était l'endroit où les rangs mitraillés se faisaient décimer. Parfois, il prenait un fusil dans la main encore chaude d'un cadavre, mordait sa cartouche et faisait mouche avec un œil tellement sûr qu'il ne perdait pas une balle : "J'irai la rechercher tout à l'heure entre la quatrième et la cinquième côte de ce Français", disait-il.

Quand il revint de la guerre, il se maria avec la fille d'un cultivateur, qui était sa parente. Il acquit une réputation méritée, et, en peu d'années, amassa quelque bien. Sa femme, élevée dans la liberté des champs, des pèlerinages, des ripailles après battage, ne se fit pas à la réserve que lui imposait son statut d'épouse de médecin. Il est vrai qu'elle lui avait parlé d'amour en d'autres temps ; mais il n'était alors qu'un seigneur et un dentiste armé de son davier ; il batifolait dans les bamboches, dans les mascarades, et jouait de la clarinette. Mais elle le trouvait à présent changé. Le caractère primesautier de la jeune femme s'accommodait mal de sa redingote en drap, de son chapeau de feutre, de ses breloques, du ton sentencieux sur lequel il parlait, de la sécheresse d'un mari qui fait à son épouse l'honneur de lui confier ses chaussettes à ravauder.

En revanche, João do Couto incarnait l'idéal de Rosa de Borbelinha. Quand elle le vit, ce fut un coup de folie stupide comme on n'en trouve plus que dans les villages. Son rêve était devenu tangible. Puis la raison mit une sourdine à son allégresse inconsciente et sauvage. Son humeur s'altéra, elle se mit à dissimuler et à couler vers le muletier des regards en biais. C'est alors que Manuel Baptista, le médecin, conçut des soupçons et se dit, en regardant João do Couto : "Te voilà servi."

Le gars de Samardã le craignait ; il y avait une grande puissance qui le paralysait : c'était l'amour, à moins que ce ne fût le respect involontaire que lui inspiraient les droits irréfutables des maris. Le fait est que le muletier ne

---

\* Les dictionnaires ignorent sûrement l'adjectif *réiunas*. Dans les provinces du Nord, les fusils et les pistolets *réiunas* sont ceux qui ont été distribués par le roi à l'infanterie ou à la cavalerie. Maintenant qu'on a miraculeusement trouvé l'énergie nécessaire pour réfléchir à la question, et qu'on a découvert que ce n'est pas le roi, mais le peuple qui paie les armes grâce auxquelles le dit peuple se maintient debout entre la pointe de la baïonnette et le mur, les armes ne sont plus "*réiunas*", mais d'État.

donna pas à ses desseins malhonnêtes les suites qui couronnaient d'ordinaire de semblables entreprises. Comme le médecin lui faisait la tête, il s'abstint de se rendre à Borbelinha ; mais, par le truchement d'une entremetteuse bien rémunérée pour favoriser ses plans, Rosa était sur le point de se perdre, en passant des mains de son mari à celles de son amant.

Manuel Baptista apprit entre-temps que Dom João VI distribuait libéralement à Rio de Janeiro des décorations à qui l'y allait féliciter pour le triomphe qu'il avait remporté sur Napoléon. Il vit, avec une juste indignation, décorer des quidams sans états de service ; aussi résolut-il de traverser les mers pour aller présenter à la cour les documents attestant sa bravoure sur les champs de bataille et ses compétences dans les ambulances militaires. Il voulait le Croix de l'Ordre du Christ pour être le premier qui entrerait à Borbelinha avec cette décoration sur la poitrine, et aussi pour humilier à Vila Real des médecins diplômés qui ne le traitaient pas en confrère, et ne l'admettaient pas à voter dans leurs réunions.

Rosa fut bien aise de voir son mari se préparer pour ce long voyage ; mais elle faillit s'évanouir, quand arriva le moment du départ, en entendant Manuel Baptista lui dire qu'elle demeurerait au couvent de Santa Clara, à Vila Real, tant qu'il serait absent. Et sans perdre un seul jour, il l'y conduisit, en lui disant qu'il prenait cette mesure pour faire taire les mauvaises langues, vu que, en l'absence des maris, les plus chastes épouses étaient exposées aux jugements téméraires.

Quelques jours après, à la foire de Gravelos, João do Couto, dont la passion s'exhalait en rancœurs réprimées, frôla le mari de Rosa sans le saluer ; et peu après, rencontrant un de ses intimes d'Adoufe, un chevillard bagarreur qui avait fait partie des dragons de Chaves, il l'invita à boire du vin bourru, et ils en absorbèrent une telle quantité qu'ils échangèrent là des confidences intimes.

— C'est par un malheureux reste de fausse honte, dit le muletier, que je n'expédie pas en Enfer l'âme de Manuel Baptista.

— Moi, dit Joaquim Roxo d'Adoufe, si j'étais à ta place, je l'aurais déjà étalé sur le carreau.

— C'est qu'il a du poil au cœur, mon vieux, fit modestement observer João do Couto.

— À qui le dis-tu ! Je l'ai vu sous le feu se battre comme un simple soldat, et il se frayait un passage au milieu des Français comme un porc-épic au milieu des broussailles ; mais un homme se débarrasse d'un autre, quand il le faut, sans lui demander de se mettre en garde.

— Pas moi, répliqua le gars de Samardã, je suis incapable de prendre quelqu'un en traître. Je me suis déjà battu avec six hommes en les regardant en face ; j'ai balayé des pèlerinages entiers du bout de mon bâton ; je marcherais sur la gueule d'un tromblon comme je bois ce verre ; mais, parole d'honneur, j'ai un grand respect pour Manuel Baptista. Ah ! — Et il arracha du fond de son âme un spasme convulsif — j'aime Rosa à en crever ! Avant de la voir, j'étais un garçon gai, hardi, que je n'aurais voulu échanger contre personne. Maintenant, je ne dors pas, je ne mange pas, je ne m'occupe plus de rien, les mulets restent dans l'écurie sans sortir, il m'en est mort deux qui m'ont coûté trente pièces d'or, et comme si cela ne me concernait en rien. Et depuis que Rosa est au couvent, et que je n'ai plus de nouvelles, il me prend des envies de me planter un couteau dans le cœur ! Cette femme, c'est le Diable qui m'est apparu ! Ce que j'aurais dû faire,

c'était venir à Borbelinha, la jeter sur un mulet et fuir avec elle le plus loin possible... Et tu veux savoir ? gueula-t-il en tapant du poing sur le comptoir de la taverne, je suis homme à attaquer le couvent avec une douzaine d'hommes qui n'ont pas froid aux yeux, et je veux bien être pendu si je ne la tire pas de là.

— C'en est fait de toi, João do Couto ! coupa Roxo, mets-toi bien dans la tête que tu vas te retrouver étendu raide à la porte du couvent. Chacune des religieuses de Santa Clara a un officier des milices qui patrouille autour du couvent, s'il ne se trouve pas à l'intérieur. Si tu donnes l'assaut, tu auras à te battre contre tout un régiment. Eh bien, João – poursuivit-il en lui parlant à l'oreille – je ne vois qu'une solution ; quand elle sera veuve, marie-toi avec elle. Sais-tu comment on fait une veuve d'une femme mariée ? Je ne t'en dis pas plus. Je bois un dernier verre à la beauté de ta Rosa. C'est parti !

— Cul sec ! s'exclama João do Couto.

Et ils vidèrent leur dernière chopine.

Puis ils montèrent sur leurs puissantes mules et partirent de la foire par la route de Vila Real.

Ils virent, à quelques pas, Manuel Baptista, qui menait son cheval au pas, devant eux.

— Le voilà, dit Roxo.

— Je l'ai vu ; laisse tomber.

— Tu as vraiment peur de lui, João !

— J'ai peur, mais de quelque chose qui me consume un peu plus le cœur. Je ne veux pas le tuer, je te l'ai déjà dit.

— Lâche donc la bride à ton mulet, ne tire pas sur les rênes. Si le bonhomme se rend compte que nous ne bougeons pas, il va croire que tu as peur. Et moi, je ne veux pas de lâches avec moi. Il ferait beau voir qu'un dragon de Chaves passe après un médecin de Borbelinha.

Ce que disant, il enfonça les mollettes de ses éperons dans le flanc de sa mule, qui partit au grand galop. João do Couto trottait juste derrière, en marmonnant :

— Je n'ai peur de rien, ni de personne !

Le médecin, en entendant le bruit des sabots, se retourna ; et comme il avait reconnu les cavaliers, il dégagea ses fontes, retint fermement et prudemment la bride de son cheval ombrageux, et le piqua avec ses éperons chaque fois qu'il se rebiffait en se cabrant et en hennissant à l'approche des mules.

Joaquim Roxo, son chapeau penché sur la nuque, son bâton ferré sous sa jambe gauche et le bras pendant, debout sur ses étriers, dans l'attitude que prennent les individus de son espèce, était à la hauteur du médecin. La route était large ; mais que soit exprès, ou que l'ivresse l'ait empêché de tenir les rênes de sa mule, le bâton ferré du chevillard froissa rudement la jambe du praticien.

— La route est assez large, espèce d'ivrogne ! dit Manuel Baptista.

Roxo fit arrêter sa mule ; et, presque couché sur sa croupe, il donna une pichenette sur le bord de son chapeau et demanda :

— Qui est-ce que vous traitez d'ivrogne ?

— Vous, répondit loyalement Manuel Baptista.

— Allez, viens ! gueula João do Couto, en le tirant par le bras.

— Lâche-moi, João, dit Roxo et il se planta au beau milieu de la route en essayant de se redresser sur le bât ce qui s'avérait difficile du fait qu'il ne

parvenait pas à maintenir sa tête droite, son torse penché. Je te l'ai déjà dit, lâche-moi ! Et, se tournant vers le médecin : Vous savez qui je suis, patron ?

— Je sais ; et je ne veux rien avoir à faire avec quelqu'un comme vous. Ôtez-vous de mon chemin, et tout de suite, je n'ai rien d'autre à vous dire.

Le chevillard se saisit de son bâton, et dévissa un tube en cuivre qui cachait une pointe d'acier de plus d'une paume. Manuel Baptista tira un pistolet de ses fontes, et attendit sans lever le chien ; l'intrépide poivrot fit tourner son long bâton de sorbier et lui porta une botte à la poitrine, dont le cheval le sauva en se cabrant. Le médecin arma son pistolet et le déchargea sur la tête de Joaquim Roxo, qui tomba aussitôt à la renverse sur l'encolure de sa mule.

Voyant comment cela tournait, João do Couto sauta à terre, déplia son couteau espagnol et fonça sur le médecin.

— C'est comme ça que vous tuez mon ami, salaud ?

L'agressé répondit par un second coup de feu ; mais les ruades de son cheval ne lui permirent pas d'ajuster son tir avec le soin ordinaire. Le muletier tomba sur le genou droit, sur lequel la balle avait ricoché.

Il y avait autour des combattants beaucoup de gens qui revenaient de la foire, et dans la foule il s'en trouvait quelques-uns qui connaissaient le chevillard, ils appelèrent au secours contre le médecin, saisirent les rênes de son cheval et le firent prisonnier.

\*

Tous les témoins déclarèrent comme un seul homme qu'ils avaient vu Manuel Baptista tirer deux coups de feu, tuer Joaquim Roxo et blesser João do Couto. Le médecin alléguait qu'il avait blessé et tué en état de légitime défense ; mais la loi, aiguillonnée par l'implacable vengeance du muletier, et forcée d'être sévère, répondit que la mort ne pouvait être donnée en état de légitime défense que lorsque la victime de l'agression se trouvait dans l'impossibilité de s'enfuir. Or les témoins déclarèrent que, s'il l'avait voulu, il pouvait s'enfuir en reculant. Manuel Baptista fut condamné à la déportation perpétuelle en Afrique Orientale. João do Couto prodiguait ses louanges à la justice et disait que ce verdict lui avait coûté deux mille cruzados.

Lorsque le condamné quitta la prison de Vila Real pour la *Relação* de Porto, sa femme le suivit de son plein gré, contrairement à l'attente du persécuteur de son mari. Ce n'est pas l'amour qui l'incita à suivre le condamné ; mais il y avait, dans l'infortune de Manuel Baptista, le courage qui attire la sympathie, si la malveillance ne le salit pas. Rosa respectait son mari, et se reprochait d'avoir été la cause de son infortune, bien qu'il ne lui fit aucun reproche, et qu'elle n'imaginât point qu'on pût la suspecter d'avoir songé à le déshonorer. En 1820, Manuel Baptista partit avec sa femme pour le Mozambique.

\*

João do Couto ne se préoccupa plus jamais de récupérer grâce à son travail la fortune qu'il avait dissipée. Son père, Antonio Alves, qui avait

gagné en faisant du charbon de bruyère de quoi s'acheter un bout de terre arable, mourut quand son fils vendit ses derniers mulets ; et sa mère, Maria Florência, perdit la raison, et elle recommandait les âmes à Dieu, en pleine nuit, en grim pant sur les cimes des montagnes. Entre-temps, João do Couto, réduit par le jeu à la misère, et poursuivi par ses créanciers, s'enfuit de sa province, et passa dans l'Alentejo, où, pour gagner sa vie, il s'engagea comme journalier dans les charbonnières de Cacém, et il se livra à ce travail pénible avec la force d'âme d'un pénitent, gagnant l'estime de ses patrons. Pour se distraire des souvenirs douloureux de sa jeunesse allègre et opulente, il jouait aux cartes avec ses camarades, en les plumant, ou leur apprenait à manier le bâton moyennant quelques sous, en les rouant de coups. Après avoir mené deux ans durant une vie irréprochable, il fut admis dans une société qui fabriquait du charbon de bois, l'occasion pour lui de retrouver ses biens dilapidés ; mais, à peine la fortune lui sourit-elle, son terrible naturel, réfréné par la pauvreté, brisa ses chaînes, et il revint à ses anciennes prouesses et à ses polissonneries avec les femmes.

La biographie de certains personnages qui ont fleuri avant la liberté de la presse est enfouie dans les archives des anciens greffiers des juges d'instance et des *corregidors*. À partir de 1833, les personnages extraordinaires possèdent leurs annales dans les rapports de police, dans les articles des journaux et dans la *Gazette des Tribunaux*. Pour tout ce qui concerne l'obscurité où reste plongée la vie sociale, le Moyen-Âge portugais s'est achevé il y a quarante ans, avec la première page locale où l'on a conté par le détail deux rixes à coups de couteau dans la Madragoa. Avant, on rencontrait rue dos Capelistas un homme au milieu d'une escorte qui le menait au gibet du Cais do Sodré ; on demandait quel crime avait commis cet homme ; personne ne connaissait la réponse. On l'étranglait vite ou lentement, cela dépendait de l'agilité du bourreau, et c'est ainsi que disparaissait en même temps que le supplicé le secret d'un roman, où la perversité innée de l'homme et le stupide couperet de la loi pouvaient sûrement se confondre avec les traits admirables des passions nobles.

Les détails de la vie de João do Couto dans l'Alentejo se dissimulent dans d'épaisses ténèbres. On est sûr qu'il a tué deux hommes à coups de bâton et de couteau ; quelqu'un m'a avancé le chiffre de trois morts ; quatre, cela me semble exagéré. Il en suffit de deux pour que la justice se saisît de lui, non sans courir de gros risques, et l'emprisonnât au *Limoeiro*, où il est resté de 1824 à 1827, suspendu entre la potence et la déportation à vie agrémentée des travaux forcés.

Durant ces trois ans, il fut soutenu par ses compatriotes. J'ai connu à Vilarinho, village de la paroisse de João Couto, un vieillard du nom de João Claro, muletier, qui allait mendier tous les mois pour son camarade en prison, et lui apportait le produit des aumônes au *Limoeiro*. Je regrette ce jovial ancien, qui ne m'a jamais appelé par mon nom ; il m'appelait toujours M. Rei Teles ; je ne sais comment il a découvert chez moi cette dynastie de Teles. Il y avait là-dedans un profond mystère que João Claro a emporté avec lui dans les abîmes insondables de la mort.

\*

Ce qui échut à João do Couto, ce fut la déportation perpétuelle au Mozambique. C'était un enfant chéri de la chance. Tous lui prédisaient la

peine capitale. Personne ne s'était engagé en faveur de l'homicide ; peut-être a-t-il été sauvé par le fait que les témoins disaient qu'il avait rendu un signalé service à la société en tuant ces deux malfaiteurs.

Cette nouvelle le réjouit doublement. Il partait pour le Mozambique où se trouvait Rosa, qui avait bouleversé sa vie, la seule femme qu'il eût vraiment aimée, la cause adorée de ses malheurs.

Quelques déportés revenaient d'Afrique après avoir purgé leur peine, et se rendaient au *Limoeiro* pour visiter leurs amis : c'est là qu'on les trouvait ; et ils faisaient preuve de discernement, en ne sortant pas de leur milieu, parce que, selon un proverbe anglais, celui qui sort de sa sphère n'en a aucune.

João do Couto s'enquêrait du médecin Manuel Baptista auprès des rapatriés qui venaient d'Afrique Orientale. Tous lui disaient que le médecin s'enrichissait, qu'il avait la plus grosse clientèle de la ville, qu'il était le médecin du *capitão-general* et de l'évêque, et qu'il avait déjà acheté une ferme à Mossuril ; les informateurs ajoutaient que la femme du médecin avait ouvert une grande boulangerie rue de Bancanes, qui lui rapportait beaucoup d'argent, que cet argent lui avait permis de construire à Missanga de nombreux taudis qu'elle louait aux nègres.

João do Couto se faisait la réflexion que s'il le voyait là-bas, Manuel Baptista le ferait tuer par un Cafre, ou quelque Portugais déporté – la pire espèce d'ennemi.

Mais, comme il avait pris l'habitude de tuer, il se disposait à ne la point perdre au Mozambique, vu qu'il est bon d'adopter les usages de chaque pays. Il s'en allait donc, bien résolu à vendre cher sa vie, si l'on ne la lui laissait point vivre dans une honorable tranquillité – autre bonne résolution qu'il avait prise – mener une vie honnête au Mozambique, et y introduire les mœurs innocentes de Samardã.

La fortune qui lui avait été contraire pendant six ans, décida de lui faire meilleur visage. Lorsqu'il arriva au Mozambique et qu'il demanda des nouvelles de Rosa, on lui dit que le médecin était mort récemment à Baia de Lourenço Marques, où il était allé, sur l'ordre du *governador-geral* visiter le gouverneur malade.

Sa large poitrine se dilata pour contenir les bouillonnements d'espérance qui jaillissaient de son cœur. Il se rendit rue de Bancanes et s'arrêta en face d'une grande boulangerie avec des employés métis. Il ne vit point Rosa. Il demanda à la voir, avec une voix tremblante d'amour, de crainte, et d'espoir. À peine eut-il prononcé les premiers mots, la veuve apparut, entre deux rideaux d'indienne rouge, l'air épouvanté d'une qui s'entendrait appeler du fond d'un sépulcre. Elle le reconnaît, hésite, avance, recule, et fait les gestes convenus, que nous connaissons déjà si bien pour les avoir vus sur scène qu'au jour d'aujourd'hui, nous sommes tous à même d'accueillir artistiquement l'apparition d'un père que nous ne connaissions pas ; et nous avons vu ces mimiques tellement de fois qu'il nous suffit de tomber sur un quidam que nous n'avons pas vu depuis une semaine, pour ouvrir la bouche et les bras comme le feraient Castor et Pollux, nés du même œuf, s'ils se retrouvaient après une absence de quatre lustres !

Car l'image du vaillant muletier était restée gravée, indélébile et chauffée à blanc par les regrets, dans le cœur de Rosa de Borbelinha. Elle l'emmena voir ses appartements, sa caisse, tout ce qui valait moins que son amour. Elle lui offrit avec une honnête franchise sa maison, sa table et son linge. Elle ne lui offrit pas sa main, parce qu'elle ne savait toujours pas s'il était

célibataire et craignait de le demander.

Le cadavre de Manuel Baptista ne s'était pas encore dilué dans les marais bourbeux de Baía de Lourenço Marques, que déjà sa veuve réchauffait conjugalement sa couche nuptiale, autant dire qu'elle s'était mariée avec João do Couto.

Personne n'a su nous dire pour quelle raison le second mari de Rosa se mit alors à signer du nom de João Evangelista Vila Real. Avait-il adopté le surnom de notre cher apôtre, l'Évangéliste, parce que sa femme, auparavant unie à un Baptista, continuait d'entretenir indirectement des relations avec Saint Jean ? Une énigme indéchiffrable de plus dans cette biographie. Quant au sobriquet de Vila Real, il l'avait probablement adopté à cause du canton où il était né.

Les affaires de João Evangelista, qui portaient sur tout ce qui se pouvait négocier dans la colonie, prospérèrent à vue d'œil. Le bonheur intime répondit au succès de ses entreprises. Ils s'aimaient comme des fous. João bénissait les désastres qui l'avaient poussé sur le chemin de la déportation, il bénissait la mémoire des deux Alentejanos qu'il avait tués à coups de bâton, et peut-être pria-t-il pour leur âme ; João Evangelista en eût-il échiné quatre, il les aurait bénis. Le bonheur inspire des générosités presque absurdes !

L'importance politique du mari de Rosa – qui ne vendait plus de pain – se manifesta en 1835 quand les Cafres landins se livrèrent à un carnage provoqué sur les colons d'Inhambane. Le soulèvement des Cafres vivant à côté de ce bourg avait été prévu par le gouverneur Sebastião Xavier Botelho, quand il décrivait Inhambane en ces termes :

(...) peuplée de criminels déportés et d'aventuriers asiatiques qui joignent à leur cupidité démesurée, qui la méchanceté à laquelle ils se sont complus, qui une paresse raffinée qui les empêche d'entreprendre le plus léger travail(...).\*

La garnison de la factorerie fut mise en pièces en représailles par les nègres ; la troupe envoyée au secours des fugitifs par le *capitão-general* s'enfuit devant le nuage noir des Cafres, qui surpassaient, par la discipline et la férocité, la horde de déportés envoyés en Mozambique. Quand on attaque ces sauvages aguerris, ils ne détournent pas le visage, manient sagaies et boucliers en criant, avec autant de courage que de légèreté. Tant qu'on en reste aux armes de jet, il n'y a pas moyen de les faire plier, ni de les vaincre ; ils se battent comme des lions ; mais dès qu'ils entendent les coups d'arquebuse, ils se collent au ras du sol, s'enfoncent dans les broussailles et disparaissent au plus profond des bois, qu'ils traversent et dont ils foulent les sentiers plus aisément pieds nus que leurs ennemis chaussés et armés.\*\*

Une fois connue dans la capitale la déroute de cette troupe devant les nègres, João Evangelista Vila Real, qui était un Portugais de la même trempe que ceux du XVe ou du XVIe siècles, qui érigeaient là-bas leurs monuments de civilisateurs, sentit brûler en lui la flamme du patriotisme,

---

\* *Memoria estatistica dos Dominios Portugueses na Africa Oriental*, Lisbonne, 1835, p. 104.

\*\* Ibid. p.102

comme la sentit brûler il y a quelques années, en Afrique Occidentale, un autre aventurier plus connu, José Teixeira do Telhado. En matière de patriotisme, nul ne peut égaler les Portugais ! Un grand vaurien, là-bas, ne laisse jamais de se révéler un grand patriote.

Il s'adressa au *capitão-general*, lui demanda cinquante hommes, pris parmi les déportés, et stipula qu'il les habillerait et nourrirait à ses frais, à condition qu'on lui donnât un brevet de sous-lieutenant. On ne tint aucun compte des règlements militaires ni des susceptibilités à propos d'épaulettes. João Evangelista ceignit l'écharpe, disciplina et vêtit cinquante hommes, et, s'arrachant aux bras d'une épouse en larmes, marcha sur la factorerie de Inhambane, avec une rage de sabrer des Cafres, comme s'il s'en allait venger les mânes sans sépulture de Manuel de Sousa de Sepulveda. On eût dit que dans la poitrine du marchand nanti, le cœur du charbonnier de l'Alentejo faisait pousser des excroissances. Toute la cafrerie fut comme frappée par la foudre. Il arquebusa dans les buissons ceux qu'il ne tailla pas en pièces en rase campagne, et revint à Mozambique avec deux corbeilles pleines de têtes de chefs. Le *capitão-geral* l'accola et lui dit qu'il y avait encore des Portugais authentiques. Ses soldats le portèrent en triomphe en criant qu'ils étaient prêts à conquérir l'Angleterre, s'il se mettait à leur tête. C'est que João Evangelista, embrasé et enivré par l'odeur du sang, faisait penser au Lucifer de Milton précipité au milieu de nègres qui ne sauraient pas faire le signe de croix, et ils ne savaient effectivement pas le faire.

La réputation du sous-lieutenant des milices croissait de jour en jour. Les notables les plus en vue s'honoraient de son estime et déploraient qu'un citoyen si remarquable à tous les égards ne pût retourner dans sa patrie, et qu'avec des services aussi signalés, il ne parvînt pas à adoucir une sentence aussi définitive que la déportation à vie.

Sept ans plus tard, en 1842, la place de Baia de Lourenço Marques se révolta. Le gouverneur et les principaux propriétaires avaient été assassinés. La plèbe, opprimée et ralliée aux déportés qui portaient l'uniforme des soldats portugais, avait vengé les vexations dont elle avait souffert au point de ne plus placer aucun espoir dans les requêtes qu'elle envoyait au *Governo-Geral*.

Il n'est aucune barrière (écrivait l'énergique pair du royaume Xavier Botelho) qui incite certains gouverneurs et certains intendants à se contenter d'une fortune honnêtement gagnée, tout en laissant de quoi vivre aux pauvres, car d'aucuns veulent tout accaparer sans tenir compte des autres, ils trahissent, ils volent ou ils tuent : les exemples ne manquent pas ici ; ils ne visent qu'à s'enrichir dans les délais les plus brefs, et ils ont pour cela recours à la perfidie et à la force (...). Il s'est trouvé là une série de gouverneurs qui rivalisaient de cupidité et d'ambition (...). Bref, toutes les turpitudes et toutes les débauches n'ont pas seulement été débridées, elles ont été autorisées (...).\*

Celui qui autorisait les débauches autorisa João Evangelista Vila Real à mettre sur pied son régiment d'aventuriers, et à s'en aller, avec le brevet de

---

\* *Op. cit.*, pp. 91 et suiv.

capitaine des milices, châtier les insurgés de Lourenço Marques.

La lutte fut longue et acharnée. Les sauvages des royaumes de Inhaca et Manhiça, la vermine et les gueux descendirent des hauteurs, pensant que l'heure était venue de laver dans le sang portugais trois siècles d'affronts. Le brave de Samardã avait entamé cette seconde campagne acculé à ce dilemme : mourir ou reconquérir sa liberté en obtenant sa grâce. Les risques qu'il prenait dans ce dessein frappaient ses propres soldats de stupeur et ses ennemis d'épouvante. Moi qui ai connu en temps de paix la mine patibulaire de ce capitaine des milices, j'imagine ce qu'elle pouvait devenir en temps de guerre.

Au bout de dix-huit mois de carnage, João Evangelista de Vila Real revint à Mozambique, où on lui fit un triomphe. On fit sonner les cloches du quartier de São Domingos à celui de Marangonha. La garnison lui présenta les armes et le *capitão-general* l'invita à sa table, exprimant le souhait de voir le gouvernement de S.M.F. récompenser les services d'un si vaillant Portugais, en le rendant à sa patrie, comme un monarque lusitanien avait rendu la liberté à Geraldo Sem-Pavor, voleur de son état, qui avait pris Évora.

Il y avait à ce dîner un médecin-major du nom de Miranda, lequel, buvant à la santé du Ministre des Territoires d'Outre-Mer, dit que l'étoile de ce digne et bienheureux ministre l'avait favorisé en faisant venir au Mozambique João Evangelista de Vila Real au cours de son mandat. Retraçant les hauts faits accomplis dans la défense des territoires portugais d'Afrique Orientale, il compara João Evangelista à Dom Estevão de Ataíde, qui avait démâté les caravelles des Hollandais. Puis, la voix vibrante d'un enthousiasme échauffé par les acclamations des convives, il dit qu'il irait lui-même à Lisbonne demander la grâce de João Evangelista, et quand les *bravos* et les *hourras* lui laissèrent le loisir de conclure, il s'exclama :

— Et, si je n'obtiens pas cette grâce au Portugal,

Cette lumière s'éteint ici avec moi.

Il n'y a pas de mots pour exprimer l'effet de cette heureuse réminiscence des *Lusiadas*.

J'ai, moi aussi, connu ce Miranda, médecin-major du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs, à Vila Real, quand il est venu négocier la grâce du capitaine des milices. Il était presque toujours vêtu en turc chez lui, avec turban, veste en soie jaune, babouches cramoisies, et il s'affalait sur des coussins bleu sombre, pour fumer une pipe de porcelaine. Il avait l'air un peu rachitique, fort peu musulman ; mais on eût dit en vérité un satrape qui prendrait les bouillons pectoraux ferrugineux de la Pharmacie Franco. Il me récitait ses *Africanas*, des poésies qui n'avaient rien d'africain à part le fait qu'elles avaient été versifiées au Mozambique et que tout le contexte et la langue n'avaient rien à envier aux Maures.

Ce fut donc lui qui fut chargé de soutenir cette grâce, en s'appuyant sur des attestations du *capitão-general*, un service de table en or que João Evangelista envoyait à la maison royale portugaise, selon d'aucuns, au ministre compétent, si l'on en croit d'autres, qui respectent, comme moi, les personnages haut placés. Seul Miranda pourrait se prononcer là-dessus, ainsi que le propriétaire de ce service de table.

Quoi qu'il en soit, la grâce fut obtenue. Les portes de la Patrie s'ouvrirent au capitaine des milices de la garnison de Mozambique, comme on le désignait dans le décret assorti des lettres de noblesse qui l'attendaient dans sa patrie.

Elle devait être immense, la joie du médecin-major Miranda qui apportait cette grâce ; mais il mourut en haute mer, brûlé dans l'incendie du navire sur lequel il avait embarqué. Le désastre se produisit en 1851, si je m'en souviens bien. Ceux qui en auraient la curiosité ou le souvenir pourront préciser la date et les détails du sinistre dans lequel ont péri le barde Miranda à la fleur de l'âge, et le manuscrit inédit de ses *Africanas* pour le bonheur de nos Lettres. Je me rappelle que, demeurant à Lisbonne dans un hôtel – où logeait également un vieux médecin militaire venu d'Afrique qui détestait Miranda – celui-ci, en m'apprenant le naufrage avec un air désolé, ajouta : "La mer et le feu se sont disputés pour savoir lequel d'entre eux tuerait ce gigantesque crétin." C'est ainsi qu'en Afrique on apprend la charité.

\*

João Evangelista, le brave, qui n'avait jamais changé de couleur quand les sagaies empoisonnées lui vrombissaient aux oreilles, pleura en recevant la nouvelle qu'il était pardonné. La joie aurait pu le rendre fou, s'il n'y avait eu dans les mêmes centres nerveux le contrecoup d'un profond chagrin. Alors qu'elle s'attelait à l'empaquetage de ses richesses, se voyant déjà couverte de soie et cousue d'or à Borbelinha, Rosa eut un accès de fièvre quarte, et mourut après une agonie de quelques heures.

Le veuf tomba malade et voulut en finir. Mais tout le monde dans le pays l'entoura pour lui manifester sa sympathie, et lui redonner goût à la vie en lui faisant miroiter la perspective de faire figure dans sa patrie. Au moment où il se rendait aux prières et à la nature, sa maladie s'aggrava à cause d'un anthrax de la pire espèce qui gonflait entre ses vertèbres cervicales. On le fit confesser, et il craignit Dieu pour la première fois de sa vie à cette heure-là, où il sentit la vanité de se croire si durable, spirituellement éternel comme son propre Créateur. Avant de se confesser il voulut, pourtant, voir s'il pourrait négocier sa vie, en s'engageant auprès du Tout-Puissant par le vœu le plus extravagant dont j'aie entendu parler : *épouser la première femme perdue qu'il rencontrerait dès qu'il aurait posé le pied sur le sol de sa patrie*. Au bout de quarante-huit heures, la gangrène s'arrêta, l'abcès cicatrisa, et João Evangelista était sauvé.

En 1852, après avoir liquidé ses biens et ses esclaves, pour la somme d'à peu près cent cinquante mille cruzados, il revint au Portugal. Il débarqua au Cais das Colunas à dix heures du matin et s'en fut droit à Ribeira Velha, à la recherche d'une auberge où il descendait d'ordinaire avec son troupeau de mulets, quand il était le fameux muletier de Trás-os-Montes. L'auberge était toujours là. Les anciens propriétaires étaient morts. À la porte de la taverne, une fille était en train de frire de petits merlans, les manches retroussées, les bras rouges, dodus, luisants et aspergés par les projections d'huile. C'était la première femme à laquelle parlait le João Evangelista qui avait fait ce vœu.

— Y a-t-il une chambre où l'on puisse dormir ? demanda-t-il.

La tavernière le jaugea de la tête aux pieds et arrêta son regard sur sa

grosse chaîne d'or et son épingle avec des émeraudes resplendissantes qui se détachaient sur la cravate en satin sombre.

— Vous voulez loger ici ? ! demanda-t-elle, émerveillée par un client aussi distingué.

— Bien sûr.

— C'est que c'est une auberge de muletiers et de cultivateurs du Ribatejo... Je vous le dis tout de suite.

— Je sais bien. Donnez-moi la chambre à deux fenêtres.

— Ah ! Vous connaissez déjà la maison, monsieur...

— Depuis plus de trente ans.

— Alors, montez, le patron se trouve là haut, au premier étage.

— Vous n'êtes pas la patronne ?

— Pas du tout, je suis la bonne. Patronne. Ça alors ! Si seulement...

Et elle disait cela en se déhanchant avec affectation.

La fille n'avait pas encore vu le bagage de l'hôte ; il y avait huit caisses, en dehors des malles et des valises, un couple de nègres portant des inséparables, des perroquets, des perruches, un sagui, un terre-neuve, autant de souvenirs vivants de la défunte.

Installé dans sa chambre, il bavarda avec l'aubergiste, effaré par le bagage.

— Je ne comprends pas, dit le bonhomme, pourquoi vous n'avez pas voulu descendre dans les hôtels des Brésiliens, à l'Alexandrino, ou...

— Je me sens bien ici. J'ai déjà dormi pas mal de nuits dans cette chambre... Que Dieu m'accorde les sommeils que j'ai connus dans ce lit... Je le reconnais après tout ce temps... Je suis dans un plus triste état que lui.

— Vous êtes donc d'ici, Monsieur, du Ribatejo ? Je ne me rappelle pas vous avoir vu ici depuis que j'y suis ; et cela fait vingt-deux ans.

— Moi, j'en ai cinquante-six, et la dernière fois que j'ai dormi ici, j'en avais vingt-quatre.

L'aubergiste fit le compte et dit :

— C'était donc au temps de Dalião Cambado. C'est que cet homme a gagné un tas d'argent ! De son temps, il y avait des muletiers forts en gueule, et c'était la fin du monde quand ils entraient à Lisbonne avec des troupeaux de vingt mules. J'ai encore travaillé pour Damião. Machado de Carção venait ici ainsi que João do Couto, et d'autres qui jouaient gros. Vous voulez déjeuner, Monsieur, ou vous avez déjà déjeuné ? La cuisinière n'est pas tout à fait une catastrophe.

— C'est la fille qui faisait de la friture ?

— C'est bien elle, Monsieur. Bonne cuisinière, ça oui ; mais elle raffole des bijoux. Elle a toujours le sourire pour qui lui conte des gaudrioles, et laisse brûler le fricot. Et voilà-t-il pas qu'elle s'est mis en tête de se marier avec un adjudant artilleur. Il n'y a pas à dire, elle en tient une bonne couche...

— Faites-moi monter le déjeuner, dit João Evangelista en pensant à son vœu.

Ce fut Clemência qui mit la nappe sur la table. Elle s'appelait Clemência. Le feu lui avait rosi le visage, et elle étalait, en souriant, tout l'émail de ses dents irréprochables. Elle balançait les hanches avec de grands gestes, pour servir le déjeuner, qui faisaient bouffer sa jupe sur les paniers d'osier un peu larges pour l'étroite porte. Il y avait alors de quoi se rincer l'œil.

En terminant son déjeuner, João Evangelista dit :

— Il y a longtemps que je n'ai mangé de si grand appétit, parole d'honneur.

- J'espère que ça vous profitera, monsieur.
- Il ôta de son doigt un gros anneau d'or, le lui donna et dit :
- À partir d'aujourd'hui, pensez à moi, si vous voulez être riche.
- Clemência, à peine étonnée, prit l'anneau, l'examina et balbutia :
- Vous me la donnez, monsieur ?... Vous vous moquez, je pense !
- Je vous le donne. J'ai entendu dire que vous alliez vous marier. Ne vous mariez pas, avant que je vous aie posé une question.
- Mon patron m'appelle, s'empressa-t-elle de dire pour éluder tout soupçon malveillant.
- Allez-y ; vous n'allez certainement pas rester longtemps domestique.

\*

Le changement de climat le rendit malade et provoqua des accès de fièvre quotidiens. Clemência déserta la cuisine dès que João Evangelista avertit l'aubergiste que dorénavant il devait considérer la jeune fille comme une cliente, parce qu'il avait besoin d'elle comme infirmière. Elle fit preuve d'un dévouement et d'une affection insurpassables en veillant sur ses nuits, et en prévenant ses désirs, au chevet de son lit. Les caresses lui venaient si spontanément qu'elles ne paraissaient pas intéressées.

Au bout de trois mois, João Evangelista Vila Real se levait, rétabli, et réalisait le vœu qu'il avait renouvelé durant cette seconde maladie ; il se mariait avec Dona Clemência, qui est devenue une dame à propos de laquelle ma plume n'ose rappeler les conditions stipulées dans ce vœu. Les points de suspension n'ont pas de forme littéraire parce que c'est avec eux que l'on parvient à ne rien dire, tandis que toutes les indiscretions se trouvent contenues dans l'ABC, on a beau s'efforcer de gauchir la vérité en sollicitant les syllabes, quand on évite l'insulte, c'est toujours l'ironie qui ressort. C'est pourquoi...

(...)

\*

João Evangelista se présenta à deux ministres avec les lettres de recommandation du *capitão-general*. Celui des Affaires d'Outre-Mer fut heureux de faire la connaissance du héros de Lourenço Marques. Le soleil d'Afrique en le hâlant lui avait donné l'air sympathique d'un bédouin. Il avait d'épaisses moustaches grisonnantes. Ses cheveux étaient encore fournis, noirs et luisants. De larges épaules, le corps bien fait, mais un visage très émacié, ce qui faisait ressortir encore les sinistres éclairs que jetaient ses yeux. Des veines noires serpentaient sur son front, et il avait un nez mobile et crochu. Il raconta modestement ses exploits au ministre, en les attribuant à la valeur de ses soldats. Il donna des conseils, avança des suggestions et fit un tableau exact de la situation dans les colonies en expliquant comment on pouvait les conserver pour en tirer profit. Sur la générosité dont il avait fait preuve en entretenant une troupe de soldats, il ne dit rien ; mais le ministre savait que João Evangelista avait déboursé vingt mille cruzados durant la guerre de 1842. Au moment de lui donner congé, le secrétaire d'État lui demanda s'il désirait quelque chose, une

faveur quelconque. João Evangelista répondit qu'il se jugeait largement rétribué avec sa grâce. Cependant, quelques jours plus tard, on lui décerna l'Ordre du Christ.

Il résolut de s'installer dans la capitale de sa province, à Vila Real. Il s'y rendit ; et, sans dire qui il était, il alla à Samardã. Sur le chemin, près de Gravelos, il vit une croix en bois sous dais peint en rouge, un rouge qui ressemblait à du sang. Sur le grossier piédestal, on lisait le nom de Joaquim Roxo, que le médecin de Borbelinha avait assassiné. Il se découvrit et dit un Pater Noster pour le salut de cette âme. Tandis qu'il poursuivait son chemin, une grande mélancolie s'empara du chevalier profès de l'Ordre du Christ. Il revoyait le fringant muletier qu'il avait été trente-cinq ans plus tôt, et il regrettait sa vie d'alors. Il lui semblait voir à côté de lui l'ombre de Manuel Baptista et il regardait sur sa gauche la tache blanche que faisait la tour de l'église de Borbelinha parmi les châtaigneraies. Sa pensée s'envolait de là vers le Mozambique, il voyait le visage cadavéreux de Rosa, et il essayait de se représenter ses os encore revêtus de chair sous la terre crevassée par la pluie.

Il arriva à Samardã entre chien et loup. Il frappa à la porte des Vieiras et leur demanda l'hospitalité pour une nuit. Le prêtre qui m'avait indiqué la mesure de João do Couto était mort. Il dit qu'il allait à Trás da Serra, et appréhendait de se mettre en chemin. Au grand ébahissement de la famille qui l'avait accueilli, il sortit en pleine nuit, et marcha dans les rues du village. Il s'assit à la porte de la maison où il était né, penché, la tête entre ses mains, et pleura ! Il pleura, messieurs, cet homme qui ne devait pleurer que lorsqu'il ne trouverait plus de noirs à tuer, comme le fit Alexandre quand il vit les limites du monde qu'il pourrait asservir ! Ah ! Si les Cafres avaient eu une âme à cette heure-là, et les enfants des Cafres le droit de se plaindre qu'on les eût laissés orphelins de père et de mère, quelles légions de fantômes n'eussent point tournoyé autour de ce chevalier du Christ !

Le lendemain, en prenant congé de la famille qui l'avait hébergé, il révéla qui il était et demanda qu'on prévînt ses parents pauvres et ses créanciers, ou leurs héritiers.

Il accourut à Vila Real tant de cousins que notre homme eût préféré avoir affaire aux noirs de la Terre des Fumos. Comme il était Alves et Gonçalves par ses parents et ses aïeux, tous les Alves et tous les Gonçalves des deux rives du Corrego entrèrent en foule à Vila Real. Sur les épaules des parents, venaient les enfants, et, à califourchon sur les bâts des mulets, les ancêtres dodelinaient de la tête. L'auberge du Ferro-Velho où João Evangelista était descendu prenait des airs de Kaaba. Les caravanes se disputaient dans la cour sur leur degré de parenté.

João Evangelista fit largement profiter ses parents de ses dons ; mais il s'enfuit de Vila Real quand certains vagabonds, qui n'étaient pas ses cousins, lui envoyèrent des lettres anonymes où ils précisaient le montant des sommes dont ils avaient besoin et les endroits où il devait les déposer s'il tenait à la vie. Le capitaine des milices d'Afrique dit alors le plus grand bien du degré de civilisation des Nègres et s'enfuit à Porto, car il ne lui était point permis d'appeler ses bataillons du fort de Mozambique et d'implanter à Vila Real quelques rudiments de justice.

Il s'établit à Porto en 1853 et entreprit de faire édifier une rangée d'élégantes demeures rue Bela da Princesa. João Evangelista de Vila Real montait toujours un cheval noir de fière allure ; il était suivi d'un noir à

pied et précédé d'un terre-neuve. Les jours de fête, il promenait son épouse, dame dotée de bourrelets carminés, ahanant sous le poids des chaînes d'or qui se balançaient sur le promontoire de ses seins. On devinait là un passé de fressures et de pieds de mouton abondamment assaisonnés de safran.

\*

Dans son for intérieur, cet homme avait à répondre des faits suivants :

Premièrement : des combats au corps à corps dans sa prime jeunesse ; un couteau espagnol entre les dents, et un bâton de peuplier bien en mains, dans les fêtes et dans les pèlerinages.

Deuxièmement : les filles de Samardã et des villages circonvoisins perdues au point que le Ciel lui-même ne leur pourrait venir en aide ; parce que Saint Augustin a dit que Dieu lui-même ne peut rendre la virginité perdue.

Troisièmement : la pomme de discorde jetée au sein de la famille de Manuel Baptista ; l'ami assassiné par amitié pour lui ; le médecin condamné à l'exil perpétuel et mort de fièvres malignes au fort de Lourenço Marques.

Quatrièmement : l'assassinat de deux Alentejanos, qui étaient de méchants hommes mais avaient droit à une vie qui représentait le pain de beaucoup d'enfants.

Cinquièmement : La douteuse fiction de patriotisme dont il se para pour se faire pardonner la mort de deux blancs en mettant en pièces des centaines de nègres qui avaient trébuché sous le pied de fer qui les écrasait sur ce sol où le missionnaire avait planté sa croix.

Pour couvrir toutes ces choses de son for intérieur, il voulait posséder dans le monde le titre de gentilhomme de la Maison Royale.

C'eût été absurde si une fatalité géographique n'avait placé João do Couto entre le rio Minho et le Cabo da Roca. S'il n'avait vu deux médailles de la Conceição épinglées sur le revers de deux de ses voisins pris en flagrant délit de brigandage avec leur bande à Ponte Ferreira ; s'il n'avait vu l'uniforme écarlate sur un condamné convaincu d'avoir détourné un héritage – eût-il osé demander au roi, son maître, le droit de porter des armoiries ? Si l'on n'avait alors accordé la couronne de baron portugais à un proxénète de Rio de Janeiro, João do Couto, l'homicide blanchi dans le sang des Cafres, eût-il demandé au roi la permission d'aller savourer un rafraîchissement dans les salons d'Ajuda ? Il n'y eût même pas songé. Si João Evangelista Vila Real accepta l'Ordre du Christ, c'est parce qu'il avait appris que Vasco da Gama l'avait accepté ; et quand il demanda le titre de gentilhomme, il considéra qu'Afonso de Albuquerque et Pedro Alvares Cabral ne l'avaient pas refusé.

Il demanda donc des armoiries pour les mettre au-dessus du portail de l'hôtel particulier qu'il se proposait de construire. La main royale paraphait les lettres de noblesse de cet homicide réhabilité par ses carnages en Afrique, tandis que l'indigence accablait obscurément les volontaires de Dona Maria II dans les taudis de la cité héroïque, où João Evangelista faisait construire des hôtels particuliers.

Les armoiries sont contresignées le 2 juin 1861 et inscrites dans les Registres de Noblesse de ces royaumes, au verso du 42e feuillet du IXe tome. Le vicomte Sanches de Baena les transcrit sous cette forme dans son *Arquivo Heráldico-Genealogico*, p. 286 :

João Evangelista Vila Real, chevalier profès de l'Ordre du Christ, capitaine de milices de la province du Mozambique ; fils d'Antonio Alves, négociant, et de sa femme, Dona Maria Florencia Alves ; petit-fils en ligne paternelle de Manuel Alves, propriétaire, et en ligne maternelle de José Caetano Gonçalves, propriétaire, et de sa femme, Dona Maria Gonçalves. Un écu avec les armes des Gonçalves.

L'écu des Gonçalves porte une bande d'argent à deux lions rampants rouges sur champ vert. Un lion sur le timbre.\* Voilà les armoiries attribuées à Antão Gonçalves, qui devait être le tronc de ces branches qui ont fleuri à Samardã.

Je ferai un bref rappel de quelques familles Gonçalves, éteintes et qui revivent en la personne de João do Couto. Dans le *Nobiliario* do Conde Dom Pedro, tit. 22, P. 134 : "*Dom Egas Gomes de Sousa, seigneur de la Honra de Novelas, s'est marié avec Dona Gontinha Gonçalves, fille de Gonçalo Mendes da Maia, o Lidador (le Guerrier)*" ; d'autres tiennent que Dona Gontinha Gonçalves était la descendante à la troisième génération de Dom Ramiro II, roi de Léon. À leur guise : João do Couto n'en disconvenait point, et il lui importait peu que le généalogiste Manuel de Sousa Moreira plaçât ce Dom Egas dans la lignée des Lafões.\*\*

Nous avons encore dans cette famille Gonçalves de Samardã, Dona Mor Gonçalves, mariée à Afonso Lopes de Baião. À cette occasion, les lions de João do Couto croisent les aigles de la Honra de Azevedo, par l'alliance d'un petit-fils de Dom Alvaro Baião avec la susdite Gonçalves.\*\*\*

Coulaient également dans les artères de João do Couto quelques globules du gentilhomme castillan Dom Gomes Gonçalves Girão, frère du chef de la maison des Girões. On peut se référer à Gludiel, *Compendio de los Girones*, p. 48.

Désastres, évolutions, mutations, chutes et restaurations de maisons nobles sous Afonso III, Dom João I, Dom João II, les Philippe, Dom João IV, ont fait que les Gonçalves aïeux de João Evangelista ont gagné leur vie en fabriquant du charbon dans les montagnes de Samardã ; cependant, celui qui rédigea le brevet, en plaçant le mot Dona devant le nom de Maria Florencia et de Maria Gonçalves, mère et grand-mère de João do Couto, redresse cette lignée qui était tordue, et la débarrasse de la poussière des charbonnières.

\*

João Evangelista Vila Real, chevalier profès de l'Ordre du Christ et gentilhomme en exercice, vécut la longue vie des anciens qui ont blanchi avec la conscience sereine des patriarches et se sont maintenus jusqu'à un âge avancé pour servir d'exemple à la jeunesse. Il devait avoir dans les soixante-dix-sept ans, quand il s'est endormi il y a quatre ans du sommeil

---

\* *Tesouro de Nobreza de Portugal*, par Frère. Manuel Santo Antonio, retraité des Registres de Noblesse.

\*\* *Theatro Historico-Genelogico y Panegyrico de la Excenlitissima Casa de Sousa*, P. 94. Sur d'aussi graves sujets l'exactitude des citations est un point tout à fait capital.

\*\*\* *Historia Genealogica da Casa Real*, tome XII, 1e partie, P. 237.

infini des chevaliers profès, enveloppé du manteau de l'Ordre, la croix rouge sur sa large poitrine. C'est là que, dans le caveau du dernier descendant et du plus digne des Gonçalves, pourrit le premier et peut-être le dernier gentilhomme de Samardã.

Il n'a pas laissé de descendance, parce que l'art de faire des hommes lui faisait autant défaut qu'il avait à en revendre dans l'art de les défaire. Sa veuve convola en justes noces avec un neveu éloigné du défunt. Je ne sais s'il existe une race de Gonçalves sortie de ce greffon ; mais Dona Clemência a croisé pour la deuxième fois la descendance de Dom Gontinha.

\*

Dans cette nouvelle-biographie ou biographie-nouvelle, je n'ai pas voulu vous faire pleurer, Madame. Vous savez déjà qu'il me suffit, à moi – le dernier artisan à composer des romans larmoyants dans ce pays où la Littérature est en train de se renouveler avec des fermentations diversement colorées et des jongleries baragouinées – d'appuyer sur les boutons de certains ressorts dans le mécanisme de la sentimentalité, pour faire scintiller sur le satin de vos cils quelques gouttes de vos précieuses larmes. Mais je n'ai pas voulu non plus, Madame, vous faire rire. Ce petit livre vise de graves objectifs et renferme une idée dissimulée, parce que les idées clairement exposées, il est rare qu'on en voie paraître une à présent. J'ai la vanité de penser que la philosophie de cet opuscule va aller de soi. Je me propose de réduire à néant la noblesse de ces royaumes, en vous incitant à ne point permettre à vos maris de s'anoblir comme João do Couto, pour avoir le droit de rivaliser dans les bals du Palais avec des criminels venus d'Outre-Mer.

\*\*\*



René Biberfeld - 2009